

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001004185818



Digitized by the Internet Archive
in 2024

OBRAS POÉTICAS
DE
EVGÉNIO DE CASTRO



VOLVME III

SAGRAMOR

LVMEN

26170/2

OBRAS POÉTICAS
DE
EUGÉNIO DE CASTRO

OBRAS POÉTICAS
DE
EUGÉNIO DE CASTRO

Da Academia das Sciências de Lisboa, da Real Academia Espanhola,
da Academia Brasileira de Letras, etc.

EDIÇÃO COMPLETA E DEFINITIVA

PRIMEIRO VOLUME: Oaristos — Horas — Silva *.

SEGUNDO VOLUME: Interlúnio — Belkiss — Tiresias *.

TERCEIRO VOLUME: Sagramor *.

QUARTO VOLUME: Salomé e outros poemas — A Nereide de
Harlem — O Rei Galaor — Saüdades do Céu.

QUINTO VOLUME: Constança — Depois da Ceifa — A Sombra
do Quadrante.

SEXTO VOLUME: O Anel de Polícrates — A Fonte do Sátiro.

SÉTIMO VOLUME: Poesias de Gœthe — O Filho Pródigo —
O Cavaleiro das mãos irresistíveis.

OITAVO VOLUME: Camafeus romanos — A Tentação de
S. Macário — Canções desta negra vida.

NONO VOLUME: Cravos de papel — A Mantilha de medronhos —
A caixinha das cem conchas.

DÉCIMO VOLUME: Descendo a encosta — Chamas d'uma
candeia velha.

* Já publicados.



EUGÉNIO DE CASTRO

FOTOGRAFIA TIRADA EM 1910

OBRAS POÉTICAS
DE
EVGÉNIO DE CASTRO



VOLVME III

SAGRAMOR

L V M E N

COMPOSTO E IMPRESSO NA IMPRENSA NACIONAL DE LISBOA



EUGÉNIO DE CASTRO

Tu te trouves aujourd’hui parmi nous¹, poète admirable, chantre des pompes et des voluptés de la Reine de Saba et du jeune pâtre aux yeux candides qui s’appelait Sagramor. Il est donc juste qu’aujourd’hui il te soit rendu hommage par une plume espagnole. La douceur idyllique de certains aspects de l’âme portugaise et surtout la suavité zézayante de sa langue, ont laissé en moi des traces ineffaçables et ont modifié singulièrement mon âme d’espagnol.

. En offrande à ce que je dois à votre pays natal si pur et si lumineux dans son paysage, acceptez cette légère et modeste apologie que je vous consacre aujourd’hui, à vous qui avez un nom sonore comme celui d’un antique paladin.

¹ Neste estudo crítico, quásí integralmente transcrito da revista parisiense *Hispania* (cinquième année, n.º 3, juillet-septembre 1922), o seu autor alude à visita de Eugénio de Castro a Madrid, onde em Março do mesmo ano fizera, a convite da *Residencia de Estudiantes*, uma conferência sobre Castilho.

Un chapitre d'histoire littéraire

Eugénio de Castro nait à Coimbra, le 4 mars 1869. Il nait à un moment intéressant de la littérature portugaise...

C'est l'époque de *Sturm und Drang*, lorsque la littérature portugaise se trouve dans une période de rénovation et de transformation après de longues années de stagnation; lorsque la «question de Coimbra» ou «l'école de Coimbra» donnait déjà ses fruits... Les écrivains lusitaniens étaient divisés en deux groupes. On renouvelait les lexiques, on changeait les façons de s'exprimer et les thèmes poétiques; le réalisme faisait des progrès, le romantisme disparaissait... La brochure fameuse de Antero de Quental, *Bom senso e bom gôsto* (Lettre à l'Ex.^{mo} Sr. António Feliciano de Castilho, 2 novembre 1865; 16 pages in-8º. Imprensa da Universidade, Coimbra 1865), avait remué les esprits ankylosés dans le culte du passé et les avait dirigés vers de nouvelles perspectives.

Les brochures, lettres et libelles de protestation, d'invectives ou d'adhésion allumèrent un incendie général de polémique et engendrèrent un état d'esprit dans lequel toutes les valeurs étaient revisées.

C'était une nouvelle époque littéraire qui s'ouvrait; le duel d'Antero de Quental avec Ramalho Ortigão à Arca d'Água (Pôrto) fut la bataille de Valmy de la littérature portugaise moderne.

Elle souffrit pendant ces années-là d'un état d'hyperesthésie aiguë. Sous le couvert d'une protestation littéraire contre la mythologie classique et les réputations consacrées, c'était une véritable guerre à tout le vieil appareil romantique. Ainsi Teófilo Braga écrit contre les Pontifes une brochure: *Les Théocraties littéraires*¹ . . .

Toute la littérature portugaise est émue par ce vieux débat. La dispute des classiques et des romantiques, qui occupa en France la première moitié du xix^e siècle, recommence dans la discussion qui s'ouvre à Coimbra. Mais les facteurs sont renversés, ce sont les romantiques et les modernes qui se trouvent en présence. C'est en littérature le réalisme (Eça de Queirós), en sciences le positivisme et en histoire l'investigation (Teófilo Braga), en philosophie le pessimisme et le scepticisme (Antero de Quental), en art le criticisme aigu (Ramalho Ortigão et Jaime Batálha Reis), la rénovation des études classiques

¹ AS TEOCRACIAS LITERARIAS, *relance sobre o estado actual da literatura portuguesa*, por Teófilo Braga (brochure de 14 pages, gr. in-8°, qui fut offerte en feuilleton au *Jornal do Comércio*, de Pôrto, et ayant été refusée fut imprimée par José Fontana, Tipografia Universal, Lisboa, 1865).

selon le critérium moderne (Adolfo Coelho) et l'exégèse biblique dans les préjugés confessionnaux (Salomão Sáraga). Tous ces facteurs se dressent à l'assaut des forteresses des vieilles théocraties littéraires...

Les explosions juvéniles de l'Ecole de Coimbra ont quelques années plus tard une répercussion dans les chaires du Casino (1871). C'est toute une ère nouvelle qui s'ouvre pour la littérature portugaise en pleine rénovation. Dans le roman, le réalisme apparaissait avec Júlio Dinis (1839-1871) et devait ensuite se consolider définitivement dans l'œuvre, qui est maintenant classique de la grande littérature européenne de la fin du xix^e siècle, de José Maria Eça de Queirós (1846-1900). Chez l'auteur de *A Morgadinha dos Canaviais* nous trouvons un réalisme rustique, ingénu et sentimental à la manière de Pereda en Espagne, et dans *A ilustre casa de Ramires* tout le naturalisme qui régna en Europe pendant le dernier tiers du siècle passé...

En poésie, la même réaction allait se produire. De nouveaux poètes allaient succéder aux romantiques du groupe du *Trovador*, à Xavier de Novais, qui meurt en 1869, la même année où naquit Eugénio de Castro, à Inácio Pizarro de Moraes Sarmento (1807-1870) et surtout à João de Lemos (1819-1890), le fondateur de *O Trovador* à

Coimbra, qui exerçait encore une influence directrice sur la jeunesse universitaire. Ce groupe était formé par d'excellents poètes: Rodrigues Cordeiro (1819-1896), l'auteur de *Esparsas*, Serpa Pimentel (1821-1900), auteur des drames historiques *D. Sancho II* et *O Almansor ben-Afan*, Gonçalves Lima, l'auteur de *Murmúrios* (1823-1864), poète mort jeune et romantique jusque dans le titre de son livre; Couto Monteiro (1821-1896), fameux à Coimbra par son *Cabulogia* qui contenait d'inimitables parodies du poème *Camões* de Almeida Garrett; Palmeirim (1825-1893) et tant d'autres moins célèbres et d'un talent moindre...

Mais au-dessus de tous ces poètes se détache le fondateur du *Novo Trovador* (1851) qui, après le premier *Trovador*, apporte une vibration nouvelle. Miné par la phtisie, le front large, les cheveux longs et noirs lui donnant un air à la Musset, taciturne et d'aspect méditatif, éprouvé par une vie maladive et des désirs insatisfaits, Soares de Passos est devenu le type représentatif du genre romantique. Et pour rendre sa figure encore plus poétique, disons qu'il mourut jeune, à trente-quatre ans.

S'il dirigea pendant sa vie le groupe du *Novo Trovador* où ne collaboraient que ses amis: Alexandre da Silva Braga (1829-1895), l'auteur

de *Vozes da alma*, plus populaire au Portugal par son active campagne de propagande républicaine, et le médiocre Silva Ferraz (1834-1875), auteur de *Harmonias da Natureza* (1852) et *Cantos e lamentos* (1857), Soares de Passos eut après sa mort un nom glorieux. Sa poésie *O Noivado do Sepulcro* a été récitée dans toutes les réunions romantiques du Portugal et est parvenue à ce degré de popularité qui vulgarise les poésies; elle tient la place qu'occupent en Espagne les célèbres «Golondrinas» de Becquer, avec *A Lua de Londres*, de João de Lemos, l'œuvre la plus caractéristique du romantisme portugais. Éça de Queirós écrit que les volumes de João de Lemos et de Soares de Passos «furent de longues années à tous les chevets; et ces compositions poétiques, si douloureuses et si libidineuses qu'ils intitulaient: A toi! A elle!... firent soupirer et sangloter sur leur oreiller deux générations féminines».

Adeus! de Soares de Passos «fut pendant plus de vingt ans l'expression officielle et la seule garantie par l'Académie, des douleurs de la séparation et des tortures de l'absence!...»¹.

Les dissidents de *Coimbra* commencèrent leur campagne en 1865 contre ce mouvement réa-

¹ Éça de Queirós: *ÚLTIMAS PÁGINAS, Testamento de Mecenas*, p. 459 (2.^a edição, Livraria Chardron, Pôrto, 1917).

ctionnaire contre le vicomte de Castilho et le groupe qu'il patronnait, connu dans tout le Portugal sous le nom d'«Ecole de l'Éloge mutuel», dans lequel figurait comme adulateur habituel de Castilho le fameux Pinheiro Chagas (1842-1895) qu'Eça de Queirós a immortalisé dans ses satires et sa phrase lapidaire: «Toujours cet homme fatal!...».

Pinheiro Chagas fut inconsciemment l'instrument de la rénovation poétique au Portugal et celui qui suscita ce qu'on a appelé la question de Coimbra. Lorsqu'il publia en 1865 son *Poema da Mocidade* il voulut lui donner comme préambule une lettre du déjà glorieux António Feliciano de Castilho adressée à l'éditeur António Maria Pereira. Dans cette longue lettre, qui était une véritable critique littéraire, le vieux patriarche des lettres lusitaniennes, aveugle et fameux comme Milton et comme Homère¹, s'élevait contre les épigones de la jeune poésie qui surgissait déjà, contre Téofilo Braga qui l'année précédente (1864) avait publié ses deux poèmes *Visão dos Tempos* et *Tempestades sonoras*, si hugoësques, et surtout, contre Antero de Quental, qui en 1865 publiait ses *Odes Modernas*, cri de rénovation dans la poésie lyrique portugaise.

¹ Au sujet d'António Feliciano de Castilho, Eugénio de Castro a fait à la *Residencia de Estudiantes* un bel éloge de la cécité physique.

Le vieux Castilho disait, entre autres choses, des deux poètes que «dans les hauteurs où ils volent, je confesse humblement que je ne distingue guère ni ne peux prévoir où ils vont, et n'ai aucune idée de ce qu'il adviendra d'eux». Il les traite de rebelles et d'iconoclastes et leur reproche comme un crime de «parler de Gœthe et d'Hegel, comme les vieux parlaient de Chateaubriand et de Cousin, de Michelet et de Proudhon, comme les autres de Guizot et de Bastiat».

Antero de Quental avec ses deux lettres *Bom senso e bom gôsto* et *A dignidade das letras e as literaturas oficiais* (Lisboa, 1865), bien que ce ne fussent que deux opuscules de seize pages le premier et de quarante-huit le second, renouvela le sens critique de sa génération, il réagit en même temps que Teófilo Braga avec sa brochure *As Teocracias literárias* (Lisboa, 1865) contre les idoles et les hiérarchies suprêmes et dispersa ce qui agonisait encore du romantisme portugais.

Alors put surgir une poésie nouvelle. Après ses *Odes Modernas* (1865), ses *Primaveras Românticas* (1872), Antero de Quental publie une édition intégrale de ses *Sonetos* qu'il avait d'abord publiés en 1881, puis complétés et augmentés en 1886 et enfin, définitivement compilés avec le beau prologue d'Oliveira Martins, à la mort du poète en 1892.

Mais le phénomène curieux qui se produit alors au Portugal, c'est que la poésie se libère des formules, s'individualise, devient indépendante, sans filiation d'école. Elle est, selon un historien des lettres portugaises, «populaire avec Simões Dias, patriote avec Ribeiro, philosophique avec Antero de Quental, simple et aimable avec João de Deus, prenant avec chacun d'eux une caractéristique propre qui fait sa valeur, et aspirant à être chaque jour plus parfaite»¹.

José Simões Dias (1844-1899) commença à se distinguer dans la *Fólha* que publiait João Penha à Coimbra; il est l'auteur du volume *Peninsulares*; Tomás Ribeiro (1831-1901) est le chantre — encore romantique — des enchantements du Portugal...

Il faut encore citer, comme monument monolithique du romantisme, Raimundo de Bulhão Pato, qui naquit à Bilbao (en 1829) de parents portugais et qui mourut en 1912, qui prétendait être réaliste dans *Paquita* (1866), histoire d'une espagnole, et dans *Canto da tarde* (1867), se croyant profondément outragé par Eça de Queirós qui dans son grand roman *Os Maias* l'avait pris pour type du poète *Tomás de Alencar*, figure à la fois grotesque et émouvante, il se venge par

¹ Dr. Mendes dos Remédios: *História da literatura portuguesa*, p. 585 (Coimbra, 1914).

une cruelle satire *Lázaro cônsul* et ensuite dans *O grande Maia*¹.

C'est alors que surgissent trois ou quatre grands poètes qui peuvent être considérés comme les précurseurs d'Eugénio de Castro ou qui eurent tout au moins une certaine influence sur son œuvre. Ce sont: João de Deus (1830-1896), grand poète lyrique portugais, à qui Eugénio de Castro dédiera plus tard un de ses livres de prose, l'auteur de *Campo de Flores*, publié en 1896 sous les auspices du laborieux Teófilo Braga, qui prit la peine de recueillir et de compiler toutes les œuvres dispersées de l'«étudiant perpétuel» de Coimbra; Cesário Verde (1855-1886), qui mourut à trente ans et laissa cependant dans un seul livre une trace immortelle dans la littérature et la poésie lusitaniennes, grâce à Silva Pinto qui recueillit et publia ses œuvres en 1886 et ensuite en 1901 dans une édition définitive.

D'autres poètes se révélaient également alors: Guilherme Braga (1844-1874), poète de combat dans *Os falsos Apóstolos* (1871) et dans *O Bispo* (1871), et poète lyrique, doux et délicat dans *Heras e violetas* (1869); le pur et délicat João Penha (1839) qui ne parvint à publier qu'en 1892

¹ Sur la bibliographie de cette question très curieuse dans l'histoire contemporaine de la littérature portugaise, voir *Sátiras, canções e idílios*, de Bulhão Pato, et *Notas contemporâneas*, de Eça de Queirós (2.^a edição, Pôrto, 1913).

un ensemble de poèmes sous le titre *Rimas* dans lequel pointe également le lyrisme réaliste et moderne; Gonçalves Crespo (1846-1883) qui dans ses *Miniaturas* (1870) et *Nocturnos* (1882) décrit minutieusement la vie; le comte de Monsarás, le glorieux chantre des gloires portugaises (1852-1913), qui a laissé son beau volume *Musa Alentejana* (Lisboa, 1908); et l'admirable poète et homme malheureux Guilherme de Azevedo (1846-1882) dont les trois œuvres lyriques sont capitales dans la poésie moderne lusitanienne: *Aparições* (1861), *Radiações da Noite* (1871); et surtout *Alma Nova* (1874).

Guilherme de Azevedo était un esprit délicat et subtil, une âme noble et un poète qui devança son temps par bien des aspects. Le pauvre poète de Santarém mena pendant les quarante-trois ans de sa vie une existence précaire et angoissée, il souffrit toujours de sa misère physique et de la bohème. À part les années qu'il passa à Paris (de 1880 à 1882) à la fin de sa vie, comme correspondant de la *Gazeta de Notícias* de Rio de Janeiro, les autres années furent assombries par la tristesse et la pénurie.

Dans cette ambiance douloureuse, il réalisa des nouveautés de technique et de conception dans la poésie lyrique portugaise. Il fut un précurseur. Il y a en lui beaucoup de beaudelai-

rianisme. Qu'on lise *A Vala*, par exemple, dans *Alma Nova* (1874), poésie qui évoque un peu *La Charogne*, ou bien qu'on se souvienne de cet autre sonnet admirable consacré à fustiger Lisbonne :

Eis a velha cidade!... a cortesã devassa,
A velha imperatriz da inércia e da cubiça,
Que da torpeza acorda e à pressa corre à missa;
Baixando o olhar incerto em frente de quem passa...

Voici les poètes qui apparaissent au moment où Eugénio de Castro naquit à la vie littéraire; voici une vue d'ensemble de la poésie portugaise de 1870 à 1880, moins les figures de second ordre comme Cláudio José Nunes (1831-1875), auteur de *Scenas contemporâneas*, qui sont de la pure poésie réaliste; Alexandre da Conceição qui débutant en romantique avec *Alvoradas* (1865), évolua ensuite franchement vers le naturalisme; Camilo Castelo Branco (1842-1889); Eduardo Coimbra (1867-1894) qui ne produisit que ses *Dispersos* et qui aurait peut-être écrit de très belles œuvres s'il n'était mort à vingt-sept ans, l'année même où Eugénio de Castro débutait dans la poésie; Hamilton de Araújo (1868-1888), mort prématurément à vingt ans et qui laissa ses *Canções de um Boémio*; Eduardo Augusto Vidal qui laissa *Fólicas sóltas*, *Crepúsculo*, *Canto do*

estro. Je n'ai pas nommé non plus Fernando Leal (1846-1910), poète indo-portugais, grand traducteur de poètes français et auteur d'un livre original, *Livro da Fé* (Nova Goa, 1906).

J'ai laissé en dehors de cette pléiade de poètes le nom glorieux d'António Nobre, le génial auteur de *Só*, qui est aujourd'hui un livre précieux et très recherché des bibliophiles. Nobre fut un poète isolé et génial, dont l'influence fut nulle et dont l'œuvre de rénovation poétique aurait été parallèle à celle d'Eugénio de Castro si la mort l'avait épargné. Nobre naquit deux ans avant lui, en 1867, et mourut à trente-trois ans. Toute son œuvre se réduit à *Só*, ce livre au titre si déchirant et si élégiaque qui fut une révélation dans la poésie portugaise. Un livre posthume fut publié, *Despedidas* (1902), et récemment une compilation de ses *Primeiros versos* (1921)¹.

Ce fut un cas isolé de poète génial qui ne reçut l'influence de personne d'une façon décisive, mais qui n'exerça pas non plus d'influence sur ses contemporains.

Tel est le cadre de la poésie lyrique portugaise au moment où apparaît Eugénio de Castro. Gomes Leal avait déjà publié trois de ses meilleures livres: *Claridades do Sul* (1875), *Novas Canções* (1880) et *História de Jesus; Guerra*

¹ Cf. la revue *A Águia*, vol. I, n.º X, Pêrto, 1911.

Junqueiro avait donné *Vitória de França* (1870) et *A morte de D. João* (1874). L'année où apparaît Castro (1884), Gomes Leal publie *O Anti-Cristo* et Guerra Junqueiro *A velhice do Padre Eterno*.

Premières œuvres

Eugénio de Castro commence sa carrière littéraire très prématûrement.

C'est un précoce, un véritable prodige, comme Mozart en musique, comme Rimbaud en poésie. Sa première œuvre poétique est publiée en 1884, alors qu'il avait quinze ans; il venait donc à peine d'avoir quinze ans lorsqu'il écrivit les six sonnets qui composent le volume *Cristalizações da morte* (José Luís da Costa, editor, Coimbra 1884). C'est une brochure de dix-neuf pages, avec une épigraphe de Victor Hugo: *Enfant aux cheveux blonds*. Les six sonnets qu'elle comporte sont écrits sur le ton élégiaque et très lieu commun de poésie épitaphique et nécrologique et sont précédés d'un préambule de quelques mots dans lequel le poète explique comment ce livre est dédié à la mémoire de son frère Afonso, mort à sept ans, «un collier de perles que la mort rompit».

Dans ce même livre étaient annoncés au dos la Bibliothèque Contemporaine, de José Luís da

Costa, et comme prochains livres à paraître du même auteur, deux autres volumes de poésies lyriques: *Rítmicas*, avec une appréciation de João de Deus et orné du portrait de l'auteur (sous presse), et *Epopeia do Calvário* (sous presse).

Peut-être que *Rítmicas* devinrent *Canções de Abril*, parues en 1884, et l'*Epopeia do Calvário Jesus de Nazaré*, paru en 1885.

Ainsi ces deux œuvres de début et celles qui suivirent, intitulées, l'une par une réminiscence de bon élève latiniste *Per umbram* (Lisboa, 1887), l'autre *Horas tristes* (Lisboa, 1888) n'ont aucune signification dans l'œuvre totale d'Eugénio de Castro et deviennent un accident dans sa personnalité littéraire, ne constituant aujourd'hui qu'une curiosité bibliographique comme dans l'œuvre de Rubén Darío les volumes antérieurs à *Azul*.

Comme lui, il n'a découvert sa véritable personnalité que dans *Oaristos*, qui date de 1890 (França Amado, editor, Coimbra).

OARISTOS

C'est l'œuvre capitale d'Eugénio de Castro depuis son initiation à la vie littéraire, c'est le point de départ de la courbe que décrit son œuvre

ultérieure. Dans ce livre, l'auteur abandonne les routes ordinaires de la poésie lusitanienne, il déclare la guerre à l'*usata poesia*, comme Carducci, et s'engage dans le sentier des innovations.

Il se rend compte de l'importance de son apport, et lorsqu'il en fait une seconde édition en 1900, il y ajoute un prologue dans lequel il dit: «La vérité est celle-ci: littérairement, il est possible que les *Oaristas* ne valent rien, mais historiquement, personne ne pourra nier leur place importante et durable dans la littérature portugaise du siècle qui vient de s'achever».

Il reconnaît ce qu'il y avait d'exagéré dans sa manière: «Il y a dans ce livre une forte dose d'exagération que beaucoup attribueront à un désir juvénil d'épater le bourgeois mais qui doit être rigoureusement expliqué par la nécessité de troubler par un trait rouge la mare stagnante dans laquelle croupissaient les formes poétiques d'alors». Et il ajoute: «Les conséquences de ma tentative dépassèrent rapidement les prévisions que j'avais conçues. Presque tous mes camarades, jeunes et vieux, quelques-uns inédits, prirent le chemin que j'avais ouvert. La mobilité de la césure dans les alexandrins et des accents classiques dans le vers décasyllabique, la recherche dans l'emploi des rimes, le choix rigoureux des épithètes, l'enrichissement du vocabu-

bulaire, la restauration des formes archaïques, le vers libre, l'allitération: toutes ces innovations, commencées dans *Oaristos*, et continuées ensuite dans *Horas*, sont maintenant des formes courantes dans la poétique nationale qui, évidemment, fut sortie par elles de la paralysie où elle était tombée».

Dans la préface de la première édition de *Oaristos*, le poète avait déjà fait une profession de foi poétique. Il s'agissait simplement d'une manifestation de dédain envers les vieux préceptes et l'ancienne rhétorique et d'une franche adhésion à la rhétorique nouvelle, à l'*Art poétique* que Verlaine avait édicté.

Il faut remarquer qu'Eugénio de Castro fut le premier, non seulement au Portugal, mais dans toute la péninsule ibérique et même en Amérique Latine, à promulguer cette loi nouvelle. Qui faisait du modernisme en 1890, à l'apparition de *Oaristos*? Personne. Le pauvre Rueda se débattait dans une période de transition entre le colorisme et un vers libre mal compris. Rubén Darío était peut-être déjà dans la période d'incubation intérieure qui précéda sa rénovation du vers espagnol; mais il était occupé à la rédaction d'un journal chilien, il n'était encore que le chroniqueur brillant de *Peregrinaciones*, le subtil exégète de *Los Raros*, en même temps que le poète

parnassien de *Azul*. Il n'avait pas encore publié ses *Prosas Profanas* par lesquelles débute sa courbe d'innovation poétique. Don Juan Valera avait bien déjà parlé de lui avec quelque aimable scandale, mais son académisme méticuleux se choquait de peu et les flammes charnelles d'*Azul* avaient suffi.

Jusqu'en 1892, lorsque Rubén Darío vint en Espagne représenter le Nicaragua aux fêtes du Centenaire de la découverte de l'Amérique, il n'est pas encore entré dans l'ère des innovations. Ce n'est qu'alors qu'il essaie dans son *Elogio de la seguidilla* d'adapter la musique du dodécasyllabique à la métrique espagnole.

Donc, en 1890, la Péninsule était encore vierge d'innovations métriques et lyriques, lorsqu'apparaît la première édition de *Oaristos* avec un prologue encore plus révolutionnaire que celui de *Prosas Profanas* de Rubén.

Cette préface commence par une critique violente des lieux communs qui encombrent la littérature lusitanienne. «A part deux ou trois lumineuses exceptions — écrit le poète — la poésie portugaise contemporaine repose sur quelques douzaines de lieux communs».

Il s'y attarde et les cite longuement. Nombre de ces lieux communs existent dans la littérature espagnole et dans toutes les littératures. Les

yeux comparés aux étoiles, les lèvres de rose, les cheveux d'or et de soleil, les timides gazelles, les blancheurs de neige, les dents qui sont des colliers de perles, les cous de cygnes, les rires de cristal, les lunes d'argent, etc....

Quant aux rimes, «une pauvreté franciscaine» qui n'a de comparable que celle du vocabulaire, «les deux tiers peut-être des mots de la langue portugaise gisent, cachés, inconnus, morts tout au long des dictionnaires».

«Tels sont les chemins — écrit-il — par lesquels passe dans une marche monotone de procession, le train omnibus qui emmène les poètes portugais de l'actualité à la station de la Postérité. Poètes assez timides pour craindre la marche vertigineuse de l'express de l'originalité».

Puis il fait une émouvante confession personnelle: «Inexpérimenté, l'auteur des *Oaristos* eut un jour l'ingénuité candide d'entrer dans ce lent omnibus; il supporta pendant cinq ans la lenteur du voyage et la mauvaise compagnie, jusqu'à ce qu'il devint tellement incommodé qu'il dut en descendre au plus vite et prendre l'express mentionné plus haut, préférant la perspective d'un déraillement à cette autre plus angoissante de stationner éternellement dans la gare si fréquentée de la vulgarité».

On trouve donc dans *Oaristos* l'influence de la poésie moderne française, tant dans son esprit que dans sa métrique. Le livre est mis sous l'invocation de Verlaine avec une épigraphe qui en éclaire le titre: *Ardent Oaristys dont le dénouement chaste est plus brûlant que tout autre imaginable.*

Dès le début on note le désir d'innover dans le choix des adjectifs et des adverbes, dans les images, ainsi que dans les métaphores de la vie moderne qui étaient repoussées comme inemployables dans la vieille poésie:

Tinha descarrilado o vagão dos meus sonhos;
Meus dias eram maus, longuíssimos, tristonhos,
Ensopados de névoa e de melancolia...

Oaristos, I, p. 31.

Comme les vieux rhéteurs portugais, les traditionalistes héritiers des préceptes rigoureux d'António Feliciano de Castilho s'indignaient et riaient devant ces défis!

Toutes les innovations capitales des décadents et des symbolistes français, après celles des parnassiens, se trouvent dans ce livre transplantées par Eugénio de Castro et adaptées aux exigences de la métrique portugaise.

Il prend de Verlaine jusqu'à son titre, il lui prend aussi son âme et sa technique. Il y a

dans ce livre des sonnets comme le XII^e qui commence:

Saúde e Ouro e Luxo! A Primavera
Interminável! Viagens! Dias lentos!

qui, même par sa contexture interne, évoque cet autre du pauvre Lélian, si fameux dans les fases des symbolistes français:

Oh! les Oarystis! Les premières maîtresses!...

Il emploie dans *Oaristos* tous les ornements du style décadent; il emploie également un vocabulaire riche et choisi, des rimes étranges et troublantes, des mots tombés en désuétude ou mal appliqués qu'il rétablit dans leur sens primitif. Il emploie notamment l'allitération dont le poème XI offre un exemple bien connu:

Na messe, que enlourece, estremece a quermesse...
O sol, o celestial girassol, esmorece...
E as cantilena de serenos sons amenos
Fogem fluidas, fluindo à fina flor dos fenos...

Des motifs espagnols apparaissent parfois dans l'œuvre d'Eugénio de Castro; l'un d'eux, contenu dans *Oaristos* (xiv, pp. 64 à 67), mérite d'être mentionné.

En revenant de Bordeaux, par un midi d'automne,
Je m'arrêtai à Burgos pour voir la cathédrale
Et les tombes du Cid et de doña Jimena...

L'esprit en paix, le corps sain, l'âme sereine,
Plein de force, de vigueur et d'agilité,
J'entrai joyeusement dans la ville mélancolique;
Je rencontrais une promenade triste aux arbres squelettiques;
Je m'engageais, téméraire, dans des rues étroites...

Toute cette poésie est une admirable vision espagnole, une Espagne vue dans le ton noir d'un Verhaeren ou d'un Barrès...

Il était naturel que cette œuvre révolutionnaire déchainat d'un côté les foudres des vieux pontifes et de l'autre les applaudissements des jeunes prêts à suivre son exemple. Et même des talents soumis à d'autres normes, même des classiques, ou tout au moins des parnassiens modérés, comme Simões Dias, l'auteur des *Peninsulares*, confessait que *Oaristos* «les préoccupations d'école mises à part, montrait un talent poétique de premier ordre, représentait l'œuvre d'un écrivain génial et éminemment moderne».

Ramalho Ortigão, le vigoureux pamphlétaire de *As Farpas*, confessait que «les maîtres devront nécessairement se fâcher devant ce qu'il y a d'extrêmement osé, d'imprévu, d'anormal, d'une manière préméditée dans son esthétique, dans son style et sa métrique».

C'était d'ailleurs exact, il y avait dans *Oaristos* des choses inacceptables pour les vieux maîtres; mais le noble Ramalho, toujours indépendant, en

1890 comme vingt-cinq ans avant lorsqu'il se bat avec Antero de Quental à Arca da Água, ajoute avec une fine note de protestation: «Ce qui me fait désespérer du destin des jeunes écrivains, c'est leur correcte, mais sénile tendance à la soumission, à la banalité et à la routine...». Et João de Deus, le grand poète lyrique, bien qu'il ne fût pas d'idées avancées, le félicitait en lui disant que son étonnement «est sans protestation, parce que, s'il y a des nouveautés qui sont une question de mode et qui passent comme le gongorisme, il y en a d'autres qui ressortissent du progrès et je ne sais pas les distinguer les unes des autres...».

Sans aucun doute, le poète de *Oaristos* fait, aux yeux de ses contemporains, figure de brillant paladin du mouvement de rénovation poétique.

HORAS. SILVA

Cette personnalité s'affirme et se soutient dans ses livres postérieurs: *Horas* et *Silva*.

Horas paru en 1891 est d'un ultra modernisme déconcertant; des poésies comme *Vaso de eleição* et *Pelas landes, à noite*, se détachent nettement par l'audace de la rime, de la métrique et même du lexique, et surtout par ce caprice archaïque et médiéval intitulé *Dona Briolanja*.

Dona Briolanja n'appartient pas, à la rigueur, à la poésie décadente, non seulement par sa forme, mais parce qu'elle continue une ligne du romantisme traditionnel et chevaleresque qu'avait enseigné au Portugal Almeida Garrett.

Mais c'est dans *Epifânia dos licornes* que l'on retrouve toute la polyphonie décadente, la poésie réellement représentative du groupe qui adhérait alors à Eugénio de Castro, c'est là qu'on voit mieux à la fois les qualités et les défauts de ce style qui devait devenir celui d'une époque. Le symbolisme y est quintessencé et la décadence des sentiments s'y accentue en même temps que les mètres divers s'y enchevêtrent avec variété et que le lexique s'y complique de l'apport des arts et des métiers.

On trouve dans l'*Epifânia dos licornes*, comme réunies et concentrées, les plus pures caractéristiques des deux écoles qui avaient alors envahi la poésie française et qu'Eugénio de Castro voulait introduire au Portugal.

Horas est le bréviaire du modernisme et le livre qui devait faire le plus hurler les partisans de l'académisme. Les images fastueuses et les symboles de la liturgie catholique alternent avec les évocations profanes. On y trouve la même pompe évocatrice des fastes assyriens et cette image du poète écrivant « loin des barbares, dont

les moqueries ignares essayeront en vain de l'écarter de son noble et hautain dédain d'esthète», ne nous rappelle-t-elle pas avec précision Barrès écrivant «sous l'œil des barbares» et Verlaine:

Qui regarde passer les grands barbares blancs
En composant des acrostiches indolents...

Dans *Silva* (1894) nous retrouvons la même esthétique que dans *Horas*. On y trouve, comme modèle de poésie décadente, *Mãos*, et comme résurrection archaïque dans le ton de *Dona Brio-lanja, la belle Cantiga*.

Mais il y a dans ce recueil, écrit pendant trois années de travail silencieux, un poème qui doit plaire tout spécialement aux Espagnols: c'est celui intitulé *De Toledo até ao mar* et qui est dédié au Comte de Sabugosa.

INTERLÚNIO

La même année, apparaît *Interlúnio*, livre écrit sur le même plan de sensibilité raffinée, mais plein de mystères, de terreurs, d'augures, de présages tristes... Qu'on lise les poésies *Treze*, *Presságios*, on y voit le pessimisme schoenauerien mêlé à la résignation fataliste du peuple lusitanien, que l'on sent profond et amer dans *A uma mae*, par exemple.

Le pessimisme a rempli l'âme du poète d'amer-tume. On ne trouve pas dans ce livre ces tableaux gracieux qui donnaient à *Silva* un caractère plus radieux, une atmosphère plus décorative. On n'y trouve pas de poésie paisible et résignée comme *Mãos*:

Mãos de veludo, mãos de mártir e de santa,
O vosso gesto é como um balouçar de palma;
O vosso gesto chora, o vosso gesto gême, o vosso gesto canta!
Mãos de veludo, mãos de mártir e de santa,
Rôlas à volta da negra tôrre da minh'alma...

ni ces joyeuses invitations à la sensualité sur les-
quelles s'ouvre le livre:

Novos e alegres somos! Ah! que em breve
Nossas bôcas se colem voluptuosas;
Vamos sonhar e toucar-nos de rosas,
Em quanto há sol, em quanto não cai neve!
Não te demores,
Ó cheia de graça,
Que os dias correm voadores,
E a mocidade passa...
A mocidade passa... e, um dia, ó meus pecados,
A tua bôca vermelha
Será uma rosa velha,
E minhas mãos uns lírios fanados...¹

Dans *Interlúnio* rien de tout cela, mais le deuil, la désolation et de tristes présages. Le poète ici renie la vie, l'amour, le bonheur.

¹ *Silva*, 2.^a edição, p. 8 (Pôrto, 1911).

Lorsqu'il en fit une réédition en 1911, Eugénio de Castro craignant de froisser ses collègues de l'Académie et de l'Université, crut opportun d'ajouter une brève préface: «Relisant aujourd'hui, avant de l'envoyer à l'imprimeur pour une nouvelle édition, ce petit livre dont les vers furent écrits il y a vingt-sept ans dans une passagère, mais violente phase d'exaltation morale, j'ai été vivement choqué par son âpre nihilisme. Si toutefois ma conception de la vie continue à être fondamentalement pessimiste, l'étude, l'expérience et la méditation l'adoucirent et lui donnèrent une certaine dose de résignation tranquille et presque souriante qui me permirent d'atteindre la mélancolique sérénité dans laquelle je vis et qui, exposée dans mes derniers livres, contraste singulièrement avec les délires de celui-ci. Je demande donc à celui qui me lira de ne pas voir dans la réapparition de *Interlúnio* l'obstination d'un relaps qui embrasse à nouveau l'hérésie abjurée, mais seulement le but de continuer sans interruption la réédition intégrale et définitive de mes œuvres, pour une plus complète compréhension de ma modeste biographie littéraire».

Ce n'est que dans quelques poèmes de *Silva* que s'insinue cette terrible amertume qui caractérise *Interlúnio*, comme par exemple dans

Baile de máscaras où flotte une subtile mélancolie:

Meu semblante é alegre
 Como uma ceia de rapazes;
 Meus olhos saltam de contentes
 Quando vêem olhos amigos;
 E até para os indiferentes,
 A minha bôca é cheia de risos...
 Mas a minha alma é triste
 Como a filha dum condenado à morte...

De même qu'*Horas* représente le symbolisme et le décadentisme portés dans la forme à leurs conséquences les plus extrêmes, à une technique minutieuse et pointilliste qui finit par envelopper de déliquescences le livre tout entier — comme notamment *A Pomba da Arca*, *A Cisterna Fiel* et *Um cacto no Polo*¹ —, *Interlúnio* représente la stylisation du nihilisme et à son plus haut degré la sensibilité aiguë et morbide d'un poète échappé de Schopenhauer.

Le petit poème *A uma M  e* est typique à ce point de vue-là. C'est la plus terrible malédiction que l'on peut lancer contre la vie, la négation même de la vie.

Piedosa m  e: ¿porque acarinhas
 Teu filho com tanto alvor  o?
 N  o lhe beijes as m  os tenrinhos,
 Antes lhe tor  as o pesco  o!

¹ Cf. *Horas*, 2.^a edição, prefaciada por M. da Silva Gaio, pp. 63 à 66, 67 et 68 et 75 à 76 (Coimbra, 1912).

Não lhe dês leite, ó iludida,
 Tem piedade da sua sorte:
 Não lhe dês leite, o leite é vida,
 E a vida é noite, luto e morte.

¿ Acaso não terás receios
 Do infortúnio que o ameaça?
 Não lhe dês leite, corta os seios,
 Corta essas fontes da desgraça!

Tens, de o suster, teus pulsos lassos,
 Abre do manto as doces dobras:
 Se o acostumas aos abraços,
 Estranhará mais tarde as cobras.

¿ Sabes tu, ó mãe enganada,
 Qual há-de ser o seu destino?
 ¿ Será traidor, ladrão de estrada,
 Poeta, mártir ou assassino?

Toute la doctrine nihiliste la plus extrême est condensée dans ces strophes.

Nous voyons dans *Interlunio* réapparaître la vieille cantilène de la chasteté que nous avions vue dans la poésie finale de *Horas* chargée d'orpéaux décadents. Elle est ici plus âpre, plus sobre, plus réaliste:

Doces pequeninos, homens de amanhã,
 Coroai-vos com os lírios de S. Luís Gonzaga,
 Fugi da Luxúria a pérflida vaga,
 Tende co' a pureza doçuras de irmã...

Se heis-de ser beijados, mais vos val' morrer!
 Vossos lábios sejam puras açucenas;
 Antes nêles nasçam cancros e gangrenas
 Do que nêles pousem beijos de mulher! ¹

TIRESIAS, 1895

C'est un court poème en tercets dantesques, très sobre et dans le goût de la Renaissance plus que dans le style des décadents. Il renouvelle le vieux mythe de Tiresias, ce devin merveilleux qui connaissait à fond l'âme féminine pour avoir été femme dans une précédente incarnation avant de devenir homme.

Dans *Tiresias* (qui est dédié au maître de l'histoire littéraire, Teófilo Braga) l'art d'Eugénio de Castro semble déjà s'orienter vers cette clarté et cette sobriété qui semblent la norme de l'éternel art classique auquel le poète finit par revenir après toutes ses pérégrinations à travers les littératures décadentes.

Tiresias est, avec ses tercets sobres et ciselés qui le rapprochent de Garcilaso ou de Sá de Miranda, son ancêtre et précurseur dans cet aspect de l'art, une date dans l'évolution lyrique d'Eugénio de Castro. Pour donner une idée de la clarté et de la beauté du poème, il suffit d'en choisir une strophe au hasard.

¹ *Interlúdio*, p. 41 (Beijos).

Quando Apolo na terra pastoreava,
 Vista tive nos olhos, mas sem gôsto,
 Que os olhos livres fazem a alma escrava...

.....

Quando, entre as ramagens vi Minerva
 Despindo-se, com seu frescor perene,
 O elmo, o escudo e a lança sôbre a erva...

SALOMÉ E OUTROS POEMAS, 1896¹

La légende de *Salomé* est devenue une véritable obsession dans la littérature moderne. Elle a tenté les inspirations les plus opposées, depuis le raffinement esthétique d'Oscar Wilde jusqu'au décadentisme un peu livresque de ce poète lusitanien. Parmi les espagnols, Goy de Silva a écrit une *Salomé* en prose qui est tout à part dans le goût de celle d'Eugénio de Castro.

Après *Oaristos*, *Salomé e outros poemas* est le livre le plus caractéristique de l'évolution lyrique du poète lusitanien. Le vers libre y atteint sa plus haute splendeur et la vision lyrique du monde s'entoure de métaphores resplendissantes

¹ Il existe les suivantes traductions en espagnol:

Salomé, traduction espagnole de Ricardo Baeza dans la revue *Prometeo* (Madrid, 1910);

Salomé, traduction espagnole de José M^a Riáza dans la revue *Por esos mundos* (Madrid, 1912);

Salomé y otros poemas, traduction espagnole de Francisco Villaespesa. Dans ce volume les autres poèmes sont arbitrairement choisis dans les autres livres de Castro (Madrid, 1914):

Salomé, traduction espagnole de R. Blanco Fombona, 1919.

comme des pierres précieuses, il se drape dans la pompe asiatique de son lexique comme dans une chlamyde magnifique.

L'interprétation que Castro donne à la figure de *Salomé*, si diversement traitée par les littérateurs modernes, est des plus artistiques et suprêmement élevée, plus belle même, à mon avis, que celle de Wilde. Elle est d'une arrogance princière, notamment lorsqu'elle monte l'escalier royal et s'arrête devant les cages «où rêvent, comme des rois prisonniers, les lions de Nubie»...

A infanta vai subindo...

Esbelta e esguia,
Num gesto musical que espalha mil perfumes,
Do favorito leão a juba acaricia...
E os outros leões rugem de amor e de ciumes...
Voam íbis no céu... e erguendo-se, brilhantes,
Dos lagos, onde nadam flor's do Nilo,
Os repuxos cantantes
Aclamam Salomé que entra no peristilo...

Rien ne surpassé en grandeur et en sonorité cette invocation que Flavia, la danseuse qui vint de Rome pour lui donner des leçons, fait à l'infante incestueuse...

«Ninguém te vence, flor, nas danças voluptuosas!
Ora altiva, ora lânguida, ora inquieta,
Traçando no ar gestos macios como rosas,
És navio, serpente e borboleta!...

Cheios de garbo e aroma,
Teus movimentos são lascivos como vagas;
Ninguém te vence, flor, quando, dançando, embriagas;
Nem mesmo Júlia, imperatriz de Roma!...

Teu nome há-de brilhar mais do que o sol no azul!...
Em breve, ó Salomé, que os corações cativas,
Ouvindo a tua fama, os reis do norte e sul
Virão beijar-te os pés, em longas comitivas!...

Seul, dans la fosse aux lions, Jean-Baptiste rugit comme un lion jour et nuit. C'est l'anniversaire d'Hérode. Pour apaiser son triste cœur, le monarque invite ses voisins à un festin pendant lequel il conte l'émouvante histoire de l'anneau qu'un certain roi lança dans la mer Egée. Et voici qu'entre Salomé qui danse pendant que Lysanias, tétrarque d'Abilina, récite des vers grecs de Tibère et que:

Chaque matrone exhibe ses seins sans mystère.

Que va demander Salomé pour prix de sa danse? Hérodiade lui souffle à voix basse: «Demande, ma fille, la tête de Jean!» La princesse se trouble, elle ne veut pas le tuer, elle voudrait, au contraire, lui rendre la liberté, le vêtir comme un roi, l'asseoir sur un trône.

Pede a sua cabeça,
Se uma glória quer's ter como ainda ninguém teve!
Embora a sua morte agora te entristeça,
Essa frágil tristeza há-de passar em breve...

O calor dos festins dissipará teus prantos,
 — A saúdade é um fugaz aroma de violetas!
 E o mundo saberá, filha, que os teus encantos
 Fazem rolar no chão cabeças de profetas!...

Essa morte dará um par de asas radiantes
 Ao teu nome; andarás em pompas de vitória!
 Se quer's que a tua glória exceda as mais brilhantes,
 Rega com sangue quente as raízes da glória...

Et le crime s'accomplit; un esclave noir sort
 en portant une épée et un grand plat d'or...

Dans ce même volume d'autres poèmes sont
 à citer: *Pan*, et *O Amor e a Saúdade*, une ver-
 sion de ce thème très portugais de la *saúdade*
 que Teixeira de Pascoais et son école devaient
 interpréter à leur tour.

Et que dire du beau et inquiétant poème de
Hermafrodita, si ambigu, si suggestif? En voici
 quelques strophes:

Oh Dieux, écoutez notre ardente supplique.
 S'il est vrai que vous écoutez les voix qui vous appellent,
 Fondez nos cœurs en un seul cœur,
 Fondez en un seul nos deux corps qui s'aiment!...

A l'Olympe parvint cette folle requête,
 Et Zeus, le grand Zeus, par sa force infinie,
 Transforma deux bouches en une seule bouche
 Et de deux corps n'en fit qu'un: Hermaphrodite!

Être bizarre, étrange! Étrange anomalie!
 Crépuscule du sexe!... Le soleil et la lune!...
 Thésée et Eurydice!... La grâce et la vigueur!...
 Les muscles de Nestor, les cheveux d'Hélène!

Et c'est alors que commence l'angoisse du jeune garçon bisexuel.

Il monte aux belvédères, descend aux souterrains,
 Rien ne calme cependant son intérieure frénésie:
 Avec une seule bouche il veut deux baisers simultanés,
 Il cherche en même temps une femme et un homme!...

S'il poursuit un éphèbe, les femmes le fascinent,
 S'il possède une femme, il désire un amant;
 Ses désirs insatisfaits lui causent mille peines;
 Tout l'appelle et rien ne le contente.

Sans pouvoir supporter de plus longues désillusions,
 Hermaphrodite, à la fin, un jour crispe les mains,
 S'étrangle et meurt — et de ce corps étrange
 Sortirent, à jamais hostiles, les deux frères cruels...

Il pleuvait... Et cherchant quelque abri,
 Une tour, une grotte, ou quelque autre asile,
 Ils virent mon âme ouverte, ils entrèrent dans mon âme
 Et ils y continuèrent leur lutte fratricide!...

Le poème *O Peregrino*, où il y a de belles évocations féminines, dans des vers parfois prosaïques par l'admission de mots du lexique populaire, est également caractéristique de la phase décadente et symboliste du poète.

Citons encore *A monja e o rouxinol*, vieux thème médiéval, et *O anjo e a ninfa*, beau poème évocateur d'une antique légende où un ange, perdu dans une forêt, rencontre une nymphe en larmes...

Como um pálido rei adolescente
Vindo da guerra onde perdeu a coroa,
Pela floresta, que de espectros se povoa,
Caminha um Anjo melancolicamente...

Puis le fils du ciel chrétien ouvre un dialogue aimable avec la fille des vieilles théogonies païennes...

— Cloris, eis o meu nome!...
Linda, o meu peito era um gelado inverno,
E a Mãe do Amor, por isso, condenou-me
A um sono quâsi eterno...

L'Ange et la Nymphe achèvent la nuit dans la forêt, dormant «sous la clémence merveille d'un ciel clair».

A NEREIDE DE HARLEM, 1897

C'est un court et délicat poème qui compose une brochure de vingt pages, admirablement éditée avec encadrements, dessins et majuscules de Batistini. C'est une édition de grand luxe très recherchée des bibliophiles. Il en existe un

exemplaire à l'Ateneo de Madrid, dédié au grand poète péruvien José Santos Chocano, arrivé là par je ne sais quel hasard.

C'est un poème d'une grande beauté, laconique, d'une conception géniale, dans lequel le poète de *Oaristos* cesse d'être le poète déliquescent et ultra-symboliste de *Horas* pour atteindre une plasticité toute parnassienne qui le rapproche de Léon Dierx ou de Leconte de Lisle à leurs moments les plus heureux.

J'ai traduit *A Nereide de Harlem* en espagnol, ce n'est pas à moi de juger si j'ai pu en conserver toute l'élégance et toute l'harmonie dans leur originalité, mais ceux qui la liront ainsi pourront cependant se rendre compte de ses qualités de réelle poésie.

DEPOIS DA CEIFA, 1901

Ce livre au titre si beau, *Après la moisson*, est comme la synthèse de ce que la personnalité poétique de Castro a de pur et de classique. Ce titre montre que le poète possède déjà un esprit de sélection et d'auto-critique... «Après la moisson, — écrit-il dans un avant-propos,— lorsque les javelles sont faites et qu'elles sont réunies en gerbes, il reste toujours dans les sillons quelques épis abandonnés. Comme les labou-

reurs, lorsque nous choisissons et ordonnons les éléments qui doivent former notre nouveau livre, nous, les poètes, qui avons la triste vanité de la publication, nous laissons toujours quelques poésies dans la tranquillité de nos tiroirs, du fait d'un simple oubli ou du besoin de conserver l'eurythmie de chacune de nos œuvres. Ce livre, où la variété devient un manque d'harmonie, est la gerbe des épis inutilisés, mais non répudiés, de mes dernières moissons...». Et en note il nous avertit que ces poésies furent écrites de 1894 à 1896.

Les plus remarquables sont des sonnets vraiment classiques intitulés: *Fins de outono* d'inspiration décadente; *Inscrição para o túmulo de uma donzela* qui s'achève sur ce joli tercet:

Desfolha algumas flor's sôbre esta cova;
És a noiva talvez que eu 'tive esp'rando,
Talvez eu seja o noivo que procuras...».

A clepsidra de Teodora est une évocation de la fastueuse vie byzantine; *Himeneu* est un tableau romain tracé avec sobriété; et les deux admirables sonnets *Ophir* qu'a traduits parfaitement en espagnol Enrique Diez Canedo.

Il faut noter également comme des constructions archaïques d'un goût ingénue et presque enfantin trois jolies *Vilancetes* qui, par leur grâce,

leur gentillesse et leur aimable simplicité, me semblent dignes d'être comptées parmi les plus heureuses réussites du poète lusitanien.

Quant aux *Odes de Horácio* qui ferment ce livre elles sont une contribution splendide au culte d'Horace dans la péninsule.

POESIAS ESCOLHIDAS, 1902

Ce volume de *Poesias escolhidas*, que E. de Castro prit parmi ses œuvres écrites de 1889 à 1900 et que la librairie Aillaud publia en 1902, comporte un très intéressant prologue de Manuel da Silva Gaio. Il y décrit la transformation qui s'est faite dans l'âme de ce poète, de ce chercheur d'images, qui a eu une telle réceptivité sensitive et intellectuelle.

«Devant les manifestations de la pensée et de l'émotion, l'esthète est en vérité celui qui prédomine en Eugénio de Castro. Un poète qui, comme lui, aime et sait aimer la Beauté d'un culte profond, ne peut que manifester cette tendance et cette qualité. Il revêt ainsi toujours de noblesse, de prestige et de grâce touchante, les passions qu'il objective, les sentiments qui agitent les âmes de ses personnages.

«S'il souffre, il ne nous laisse pas voir ses crispations violentes, il ne nous fait pas entendre

ses cris ni ses gémissements. Nous assisterons au contraire à un cortège d'images mélancoliques où des soupirs musicaux accompagneront des gestes majestueusement ou gracieusement purs. Il écartera de la lamentation personnelle, de la confession *échevelée*, des malheurs et des faiblesses propres, le but ou l'intérêt capital de son art»¹.

Pour expliquer cette tendance humaniste, son culte des belles-lettres grecques et romaines, il n'est pas inutile de rappeler les ascendances d'Eugénio de Castro. D. António da Visitação Freire, membre de l'Académie Royale des Sciences, était un grand humaniste et un ami intime du poète satirique Bocage; Francisco Freire de Carvalho, religieux de l'ordre de Saint Augustin, était professeur au Collège des Arts de Coimbra, chanoine de la cathédrale de Lisbonne, Recteur du lycée de cette ville, membre de l'Académie et précepteur de la Princesa D. Maria Amélia de Leuchtenberg, fille de D. Pedro IV, et auteur de nombre d'œuvres de philosophie et de littérature: enfin, le plus connu de tous fut José Liberato Freire de Carvalho, qui laissa des mémoires très curieux et traduisit les *Annales* de Tacite.

¹ *Poesias escolhidas*, préface, XII.

A SOMBRA DO QUADRANTE, 1906

Lorsqu'il écrivit ce livre, le poète était déjà parvenu à la cime de la sérénité et à la plénitude de son art; et cette évolution vers un classicisme modernisé, que nous avons vue dans *Depois da ceifa* et qui servit de base à la sélection de ses *Poesias escolhidas*, atteint ici toute sa signification. Son talent, qui n'était encore que des promesses dans *Horas* et *Silva*, est maintenant en pleine maturité.

Le poète a dépassé cet âge *quæ cupiditates adolescentiæ jam effugerit*, et nous le voyons serein, réfléchi et harmonieux dans ses accents comme dans ses strophes... Il n'y a plus dans ce volume «cette forte dose d'exagération» qu'il confessait lui-même dans la seconde préface de *Oaristos* et que quelques-uns attribuaient «à un juvénil désir d'épater le bourgeois», mais que les circonstances expliquaient, comme nous l'avons déjà dit.

Maintenant que les eaux mortes de la poétique portugaise ont été remuées et renouvelées par l'inspiration révolutionnaire, symboliste et décadente du poète à ses débuts, tout est revenu à son cours normal... Le poète a gagné en sérénité, en perfection, ce qu'il a peut-être perdu d'une originalité parfois fortement imprégnée

d'extravagance... Ce n'est plus le poète en lutte contre les vieux moules classiques, ni même le poète hésitant, demi-moderniste, demi-classique, qui apparaissait dans *Depois da ceifa* et dans les *Poesias escolhidas*. C'est le poète revenu tout à fait aux formes éternelles.

A sombra do quadrante est dédiée à notre maître Don Miguel de Unamuno avec une phrase d'une épigramme de Catulle :

...tibi; namque tu solebas
meas esse aliquid putare nugas...

L'épigraphe est un épitomé de la conception de la vie qu'a le poète¹.

Murmúrio de água na clepsidra gotejante,
Lentas gotas de som no relógio da torre,
Fio de areia na ampulheta vigilante,
Leve sombra azulando a pedra do quadrante,
Assim se escôa a hora, assim se vive e morre.

Homem, que fazes tu? ¿Para quê tanta lida,
Tão doidas ambições, tanto ódio, e tanta ameaça?
Procuremos sómente a Beleza, que a vida
É um punhado infantil de areia ressequida,
Um som de água ou de bronze e uma sombra que passa.

Il reprend dans *A sombra do quadrante*, sur un rythme inédit, les motifs traditionnels de la

¹ *A sombra do quadrante*, par Eugénio de Castro, de l'Académie Royale des Sciences, Coimbra. F. França Amado, editor, 1906.

poésie lyrique de tous les temps: la fraternité de l'Amour et de la Mort (*Crepúsculo*), la fugacité de la vie et le désir éternel de l'immortalité (*Olhando as nuvens*), et en même temps, quelque chose qui est presque nouveau dans la poésie portugaise, quelque chose qui ne cadre guère avec l'âme de la race, un certain optimisme horacien que l'on trouve dans la poésie *Carpe diem*, qui est tout un programme d'optimisme et d'invitation à la vie, d'excitation à jouir avec fruit de l'heure passagère. Le poète s'exprime ainsi:

Pourquoi sommes-nous si tristes et si fermés?
Quel crime noir faisons-nous!...

La mer où nous cinglons est de roses
Et d'or fin ces avirons...

Et plus loin, il nous pousse avec plus de force
à jouir de l'enchantement de l'heure présente:

Gozemos! Canta e ri! O tempo foge...
Meu amor, minha irmã...
Mas se é tão lindo e claro o dia de hoje,
Que importa o de amanhã?...

Le sens du dédain pour la vie passagère, l'aspiration à l'immortalité, réalisée par l'Art, nous les avons trouvés dans l'épigraphe du début. «Cherchons seulement la Beauté, la vie n'est qu'un poing d'enfant rempli de sable sec, le

bruit de l'eau ou du bronze, une ombre qui passe...».

Ce sens résigné de la vie s'est concentré comme un symbole ou comme une ombre dans le juvénil pessimisme d'Eugénio de Castro, pessimisme ardent, mais aussi pessimisme quelque peu artificiel, quelque peu livresque.

Poèmes dramatiques

SAGRAMOR, 1895; O REI GALAOR, 1896;

CONSTANÇA, 1900;

O ANEL DE POLICRATES, 1907;

O FILHO PRÓDIGO, 1910

L'évolution des poèmes dramatiques compose dans l'œuvre poétique d'Eugénio de Castro un cycle isolé, absolument à part des œuvres lyriques, bien que la chronologie en soit parallèle, alternant avec son œuvre lyrique comme un délassement ou une parenthèse qu'il s'imposerait.

Ainsi, en pleine phase de modernisme, entre *Interlúnio*, si verlainien, si imprégné des *Poèmes saturniens*, et *Salomé e outros poemas*, d'une facture si décadente, apparaît *Tiresias*, cette églogue ingénue qui reste isolée dans l'œuvre de Castro. Il en est de même de son poème dra-

matique *Sagramor*, tentative réalisée de créer un *Faust* portugais, d'après l'œuvre de Gœthe, son poète préféré.

C'est de la même période de prosélytisme symbolique que date son autre poème dramatique *O rei Galaor*¹ qui a déjà davantage la contexture et l'armature d'un drame et qui pourrait être représenté par un théâtre d'art selon la formule d'Antoine ou du Vieux-Colombier.

Si *Sagramor* est le type du poème intellectuel formé d'éléments exclusivement littéraires, sans liens avec la réalité, *O rei Galaor* est le poème pleinement dramatique inspiré par des sentiments purement humains. Il y a dans *O rei Galaor* une fraîcheur et une originalité propres que nous ne retrouvons dans *Sagramor* que sous des influences livresques auxquelles il ne put se soustraire.

¹ *O rei Galaor* fut l'œuvre de prédilection des traducteurs. Comme *Salomé*, elle fut traduite en italien par Antonio Padula. (*Il re Galaor, traduzione italiana di Antonio Padula*; 1900). Elle a eu deux éditions distinctes en espagnol, une clandestine, de Villaespesa (*El rey Galaor*, par Francisco Villaespesa. Madrid, 1913), rééditée dans la *Novela Teatral* (Madrid, 1917) et la version correcte dans le sens juridique et littéraire de Juan G. Olmedilla, publiée également à Madrid, en 1913. Villaespesa par inconscience ou par manque de probité morale et artistique essaya de s'approprier l'œuvre d'E. de Castro en la publiant comme étant de lui, inspirée par un poème d'Eugénio de Castro. Juan P. Olmedilla dénonça cette honte avec une juvénile spontanéité et l'affaire fit alors beaucoup de bruit dans les cénacles littéraires et les coteries de théâtre, car le «faux ingénue» Villaespesa se disposait à monter l'œuvre au Teatro-Español. G. Olmedilla désigne maintenant cette piraterie sous l'éleganté périphrase de «traduction paraphrasée».

Ces deux œuvres, écrites à une année de distance, deviennent comme les pôles opposés de la conception dramatique du poète. Dans *Sagramor*, ce sont les symboles, les passions abstraites qui influent comme des forces aveugles dans l'âme du petit pâtre, aux yeux candides. Dans *O rei Galaor* ce sont les éléments humains qui sont mis en jeu. *O filho pródigo* (1910) appartient à cette même époque. *L'anneau de Polycrates* (*O anel de Polícrates*, poème dramatique, Coimbra, 1907) appartient à ce genre de dramaturgie d'inspiration érudite, puisée aux sources de l'antiquité classique, et concorde parfaitement avec la période néo-classique du poète, pendant laquelle il a été écrit. Il forme un tout organique, quant à la valeur d'évolution littéraire, avec les poèmes publiés à cette même époque. Il suffit de rappeler que *O anel de Polícrates*¹ prend place entre *A sombra do quadrante* (1906), que j'ai déjà analysé comme l'œuvre marquante d'un cycle poétique de renaissance néo-classique chez le poète, et *A fonte do sátiro e outros poemas* (1908), qui prolonge la ligne de tangence avec les sources de l'antiquité gréco-latine.

Constança (1900), appartient à une zone intermédiaire et signale la période où le poète se

¹ Il y a une traduction espagnole : *El anillo de Polícrates*, traducción española de Samuel G. López, Bogota, 1908.

détachant des conventions artificielles du symbolisme se retrouve en présence de la réalité et cherche son inspiration aux sources universelles de l'humanité. Comme genre littéraire, il appartient à une famille intermédiaire entre le poème dramatique et le poème narratif.

Constança est l'œuvre préférée de son auteur, ainsi qu'il l'attestait à Forjaz de Sampaio¹. Je ne sais si le critique et la postérité sanctionneront cette préférence. Mais il est évident que *Constança* est, pour le moins, de tous ses poèmes, celui qui est le plus accessible au grand public.

C'est le poème le plus tendre et le plus humain qu'a conçu la muse d'Eugénio de Castro. Rien de plus émouvant et de plus féminin que la figure de cette Constance martyre qui, se voyant outragée dans son amour et ses droits légitimes d'épouse, se résigne et dit: Que la volonté du Seigneur se fasse!...

Nisto o Angelus sôa, que derrama
Cantantes ondas de infinito amor...
Constança ajoelha, cruza as mãos e exclama:
— «Seja feita a vontade do Senhor!...»

(*Constança*, IV, p. 50).

¹ Cf. Albino Forjaz de Sampaio: *Grilhetas*, p. 146: «De todos os seus livros publicados prefere a *Constança*...» (Emprêsa Literária Fluminense, Lisboa).

Une autre caractéristique de ce poème, c'est l'élimination de toute rhétorique inutile, de toute grandiloquence, selon l'*Art poétique* de Verlaine:

Prends l'éloquence et tords-lui le cou.

Ainsi, pour décrire les très intéressantes figures de Constança, l'épouse, et d'Inès de Castro, l'amante, en quatre coups de crayon, il les anime devant nous:

...Constança é esbelta e, como a Espôsa
Do «Cântico dos cânticos», morena,
Dêsse moreno pálido que lembra
A delicada côr dalgumas pérolas;
Como Constança esbelta, Inês é rósea
E loura, qual macio pessegueiro
Abrindo as leves flor's ao sol dourado;
Constança é uma ave e Inês um fruto...

Et comme est délicatement exprimé le sentiment de noble envie qu'éveillent en Constança les grâces physiques d'Inès qu'elle aimeraït posséder pour plaire à son époux D. Pedro!... Et quelle scène que celle où les deux femmes courrent joyeuses et les pieds nus, comme des nymphes, dans les prés voisins du Palais!... Et lorsqu'une «chausse trappe traîtresse» se cloue dans le pied nu d'Inès, avec quelle fraternelle tendresse Constança la soigne-t-elle!

Os olhos cheios de melancolia,
 Vela Constança... e longo tempo fica
 A namorar nudez tão deliciosa,
 Até que diz assim:

«Ai, quem me dera
 Ser linda como Inês... não por inveja,
 Mas por amor de Pedro, que amo tanto!...
 Quem me dera!...»

E em seus lábios desfiou-se
 Um tremulante fio de suspiros...

La description du salon vaste et lugubre où Constança a la tête penchée sur le dos d'un fauteuil, regardant à travers les vitres le paysage «où le vert Mondego se désole entre des peupliers transis par le froid et par la froide tristesse du crépuscule»,

Onde o pardo Mondego se lastima
 Entre os choupos transidos pelo frio
 E p'la fria tristeza do crepúsculo...

est quelque chose d'admirable par la sobriété et la simplicité des effets cherchés pour produire l'émotion. Et le dialogue qui suit est une scène non moins belle, dialogue entre Constança et Dulce, confidente discrète qui touche avec distraction les cordes d'une cithare...

Aia moça e discreta, que dedilha
 Com distracção as cordas duma cítara...

Cette *Constança*¹ est peut-être son chef-d'œuvre, et l'auteur ne manque pas de raisons pour la déclarer son œuvre de prédilection.

Nous ne pouvons, cependant, accumuler les citations, ce qui risquerait de fatiguer le lecteur. Nous évoquerons pourtant quelques-unes des pages les plus belles: la jolie légende de la Reine Isabelle, que conte l'abbesse. La Reine Isabelle était dans son palais d'Estremoz, filant le lin avec ardeur «com mais vontade e afinco que a mulher de um vilão», assise auprès d'une fenêtre qui donnait sur le jardin royal, filant le lin pour faire des chemises à un pauvre enfant qu'elle protégeait,— elle s'endormit et le fuseau tomba dans le jardin.... Lorsqu'elle s'éveilla, elle entendit un battement de fines ailes.... Était-ce un ange?.... Non, mais une hirondelle qui lui rapportait le fuseau dans son bec...

Tout le poème est rempli de cette grâce, et il est, nous le répétons, le plus humain, le plus profond de tous ses poèmes. Lui seul suffirait à mériter au poète les plus légitimes gloires littéraires, car seul un grand poète pouvait concevoir et écrire *Constança*.

Des trois périodes que le subtil critique Manuel da Silva Gaio considère dans la production de

¹ Il y a une traduction espagnole de D. Francisco Maldonado (Madrid, 1913).

Castro, la première est formée par les poèmes écrits selon les formes traditionnelles, la seconde par les poèmes symbolistes, et *Constança* forme à elle seule la troisième période¹.

A ces trois périodes, il faudrait ajouter celles qui correspondent à la production du poète après 1900, ce que l'on peut faire dès maintenant, E. de Castro ayant écrit de nombreuses œuvres poétiques depuis *Constança*².

¹ Voici les trois périodes qu'indique Silva Gaio dans sa belle préface des *Poésies choisies* du poète (*Poesias escolhidas*, 1889-1900. Prefácio, p. xxx. Livraria Aillaud et C.^a, Paris-Lisboa, 1902), périodes qui se subdivisent à leur tour en phases distinctes d'inspiration et de technique :

Première période	1 ^{re} phase	<i>Cristalizações da morte</i> (1884). <i>Canções de Abril</i> (1884). <i>Jesus de Nazaré</i> (1885).
	2 ^e phase	<i>Per umbram</i> (1887). <i>Horas tristes</i> (1888).
Deuxième période	1 ^{re} phase	<i>Oaristos</i> (1890). <i>Horas</i> (1891). <i>Silva</i> (1894). <i>Interlúdio</i> (1894). <i>Belkiss</i> (prose, 1894). <i>Tiresias</i> (1895). <i>Sagramor</i> (1895).
	2 ^e phase	<i>Salomé e outros poemas</i> (1896). <i>A nereide de Harlem</i> (1896). <i>O rei Galaor</i> (1897). <i>Depois da ceifa</i> (1901). <i>Saúdades do céu</i> (1899).
Troisième période		<i>Constança</i> (1900).

² A partir de 1900 on peut diviser l'œuvre d'E. de Castro en deux périodes d'inspiration diverse et de technique distincte :

1 ^{re} période Phase néo-classique	<i>Depois da ceifa</i> (1901).
	<i>A sombra do quadrante</i> (1906).
	<i>A fonte do sátiro</i> (1908).

Le symbolisme est déjà loin dans l'œuvre du poète. Il s'oriente maintenant vers une poésie parnassienne, sobre et sculpturale, à la façon de Heredia, dans ses *Camafeus romanos* (1921). Une poésie parnassienne, reconstructive, archéologique (ici hagiographique) qui raconte de grands traits de vertu ou d'héroïsme, à la manière de Leconte de Lisle, dans *A tentação de S. Macári*o (1922).

Mais, je le répète, il faudra toujours mettre *Constança* en dehors de toute classification de tendances ou d'influences.

Oeuvres en prose

BELKISS, 1894

Belkiss, la première et presque l'unique tentative en prose du poète, — tout au moins la seule en littérature d'imagination, les autres n'étant que des travaux d'érudition, — est un admirable essai de reconstitution du monde oriental. C'est

1 ^e période	Phase correspondante des poèmes dramati- ques	<i>O anel de Policrates</i> (1907). <i>O filho pródigo</i> (1910). <i>O cavaleiro das mãos irresistíveis</i> (1916).
2 ^e période	Parnassianisme . . .	<i>Poesias de Gæthe</i> (1909). <i>Camafeus romanos</i> (1921). <i>A tentação de S. Macári</i> o (1922).

une œuvre magnifique, fastueuse, où la richesse de la langue et les adjectifs rutilants resplendent comme des pierres précieuses.

Belkiss est écrite dans une prose vraiment *asiatique*. Cette classification de styles d'après les circonstances ethniques, qui fut une caractéristique du xix^e siècle qui l'avait empruntée à la conception de l'art selon Hippolyte Taine (en connexion directe avec l'œuvre artistique selon le milieu où elle se produit), a créé une application qui ne peut pas être plus exacte. La véracité de la doctrine tainienne, qui fut poussée trop loin en son temps, est très peu souvent vérifiable. S'il est un style calciné, dur, rude comme la terre de ce continent, c'est le style *africain*; s'il est un style sec, sobre, aride, c'est le style *ibérique* (dont le moraliste Séneque est dans l'antiquité le plus génial représentant); s'il est un style fastueux, riche, aux périodes ondulantes et aux mots rutilants, c'est le style *asiatique*. Eugénio de Castro s'est assimilé si pleinement ce style pompeux et majestueux que *Belkiss* en est un modèle impérissable.

Il est généralement établi que les grands poètes ne sont pas de grands prosateurs et seules quelques exceptions géniales, comme celles de Goethe, de Heine, de Léopardi ou de Hugo, démentent cette affirmation. Dans l'antiquité, les

genres étaient encore plus nettement délimités et les limites plus exactement tracées ; le poète était purement et exclusivement poète et ne se servait que de la rime et du mètre pour exprimer ses idées comme ses émotions ; aujourd'hui, les exigences de la vie moderne obligent souvent le poète à *prosifier* ses émotions et à écrire des essais, des articles, des chroniques, *pro pane lucrando*, pour gagner sa vie avec sa plume. Seuls, les poètes qui, par leur naissance ou les heureuses dispositions du hasard, n'ont pas eu à se préoccuper du *struggle for life*, comme on dit en langue barbare, ont pu se permettre le luxe de n'écrire que des poèmes, sans la dure préoccupation de gagner leur vie avec leur plume, tâche ardue et ingrate, si difficile aux faibles ou à ceux qui se laissent envahir par le pessimisme !

Eugénio de Castro fut un de ces privilégiés, c'est pourquoi il put être un pur artiste, un pur intellectuel.

Étant né dans une famille noble et possédant, sinon l'opulence, du moins un suffisant bien-être, il aurait pu ne voir la vie qu'en dilettante. Plus tard, cependant, envisageant le panorama de l'avenir littéraire au Portugal, et sentant en lui une vocation prédominante, il entra dans le professorat, d'abord dans une École

Industrielle, puis à la glorieuse Université de Coimbra.

Il n'eut donc pas besoin d'écrire des proses mercenaires ou de se livrer à des besognes journalistiques, de vendre son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ou de tomber dans les mains d'éditeurs usuraires ou de directeurs incompréhensifs. Il se maintint pur et isolé, je ne dirai pas dans sa tour d'ivoire, — un sens péjoratif étant attaché dorénavant à cette expression, — mais dans son château crénelé de poète. Il n'eut même pas besoin d'accepter de collaborations à jours fixes comme Rubén Darío à *La Nación* de Buenos-Aires... C'est pourquoi Castro n'a pas écrit de ces proses bon marché, faciles, pour le moins, proses de journaux et de revues ou d'engagements éditoriaux, comme Rubén Darío en écrivit et qu'il est regrettable que l'on ait recueillies dans quelques-uns des volumes de ses *Obras completas* de l'*«Editorial Mundo Latino»*.

Il n'a pas eu non plus à trafiquer de ses mémoires et de sa vie privée comme dut le faire le pauvre Lelian, lorsqu'il écrivit *Mes hôpitaux*, *Louise Leclercq, Mémoires d'un veuf*, qui, à mon avis, ne peuvent pas être mises à côté de son œuvre poétique.

C'est pourquoi la première œuvre en prose d'Eugénio de Castro est cette merveilleuse *Bel-*

kiss, Rainha de Sabá, de Axum e de Himiar (1894), qui place son auteur à la hauteur des grands prosateurs européens. Elle a été immédiatement traduite en italien par Vittorio Picca (traduction admirablement écrite selon le propre aveu de l'auteur, plus plaisante encore à la lecture que l'original portugais), et en espagnol par Luis Berisso¹.

Cette dernière traduction a été probablement faite sur la version italienne, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par certaines tournures de phrases.

Belkiss est une figure tracée avec des traits si vigoureux qu'elle obscurcit et éclipse toutes les autres de l'œuvre. Elle captive l'intérêt du lecteur et l'éblouit par sa splendeur asiatique. «Belkiss est une fin de siècle perverse, qui chausse des sandales anciennes», écrivait Leopoldo Lugones. Et avec cette arrogance juvénile qui caractérisa les débuts du modernisme et sa consécration dans le monde des lettres, il ajoutait: «La Reine de Saba est la cavale à la poitrine de colombe... (un symbole inédit que j'ai eu l'honneur de créer)». Vanité puérile de lyrophore, de chercheur de mots qui se satisfaisait alors avec

¹ Eugénio de Castro: *Belkiss, Reina de Saba, de Axum y de Hymiar*, traducción del portugués, por Luis Berisso, precedida de una noticia crítica por el mismo y de un *Discurso preliminar* por Leopoldo Lugones; Jorge A. Kern, editor, Buenos-Aires, 1897.

une rime riche d'une opulence insolite, avec un mot fastueux et éblouissant, avec une image originale, un symbole ou une allégorie pas encore usités.

Parmi ces puérilités de chercheurs de mots ou de symboles inédits, parmi ces affirmations téméraires comme celle d'imaginer Castro hermaphrodite, — en appelant *Belkiss* la partie féminine de son être, — apparaissent des perceptions aiguës de critique... Par exemple, lorsqu'il écrit: «Les autres personnages sont les moindres accessoires du drame. Belkiss, l'âme de Belkiss, les vêtements de Belkiss, les rêves de Belkiss, c'est tout... Même dans les somptueux brasiers de Swinburne je n'avais pas senti de telles frénésies de luxure intellectuelle...»¹.

On trouve dans ce prologue tous les thèmes qui devaient obséder le modernisme. C'est un feu d'artifice multicolore de mots cités pour la première fois en prose dans la langue espagnole, cela évoque Swinburne et Rémy de Gourmont dans son *Latin mystique*.

Les vingt-deux ans enflammés de Leopoldo Lugones (il le dit: en lisant ce poème avec Rubén Darío, mes vingt-deux ans s'illuminèrent) lancent des flèches contre la littérature arriérée, contre le *Monsieur qui ne comprend pas*, de Gourmont. C'est alors que s'établissait la base

¹ *Discurso preliminar*, p. xviii.

de la doctrine anti-bourgeoise; le philistin était l'être exécrable; *épater le bourgeois et conspuer le philistin* était le *mot d'ordre* de la jeune littérature. Ce Lugones est un bon sagitaire: «Sous l'atmosphère encore mal éclaircie de nos barbaries natives, préfacer un livre comme celui-ci signifie se décider à courir tous les risques d'une édition malheureuse. Mais nous sommes ici, précisément, pour réaliser des sacrifices. Il est certain qu'ils sont en majorité, qu'ils sont les maîtres, les mastodontes du commerce, l'honorable dynastie du mètre, les pardessus impertinents du chevalier d'industrie, petit-neveu du démocrate Cléon. Nous sommes dans le plus beau marché de Lola».

Le *Discurso preliminar* de Leopoldo Lugones est en somme un cri de ralliement de l'art nouveau, une révélation des tendances «qui correspondent aujourd'hui à la régénération de l'Art, au culte pur de la Beauté, au delà de toutes conventions et des théories». Et il est intéressant en tant que doctrine esthétique, plus encore que par ce qu'il nous révèle de la personnalité d'E. de Castro qui nous est montrée dans toute sa plénitude, dans le substantiel et bref prologue de Luis Berisso.

C'est un prologue succinct, concret, étudiant fugitivement la personnalité de l'auteur, lançant

aussi son trait contre les incompréhensifs qui méconnaissent l'art nouveau¹ et étudiant d'une façon très curieuse le type féminin de *Belkiss* dont il dit: «La littérature moderne ne comptait pas jusqu'à maintenant un type féminin aussi accentué, aussi nettement tracé, un type si spirituellement idéal et vague, en même temps que charnel et fraternel».

La dernière évolution lyrique

A FONTE DO SÁTIRO E OUTROS POEMAS, 1908;
 POESIAS DE GÖTHE, 1909;
 CAMAFEUS ROMANOS, 1901; A TENTAÇÃO
 DE S. MACÁRIO, 1922

Avec *A fonte do sátiro* s'accentue la ligne de néo-classicisme esquissée dans l'œuvre du poète dès 1901 avec *Depois da ceifa*, continuée avec plus d'intensité, d'abord dans son choix de *Poesias escolhidas* (1902), puis dans *A sombra do quadrante* (1906) et dans son poème dramatique *O anel de Policrates* (1907).

¹ «Mais ici non seulement on discute Eugénio de Castro, Gabriele d'Annunzio et toute la pléiade littéraire de France qui suit les étendards des maîtres conducteurs, mais il y en a qui nient encore Verlaine» (*Prologo*, p. xviii).

A fonte do sátiro (1908) publiée dans cette même période est une prolongation et une amplification de ce néo-classique qui atteindra son point culminant dans *Camafeus romanos* (1921).

Le secret d'une si limpide tradition dans la poésie lusitanienne et d'une si grande saveur dans la poésie italienne est admirablement manié par le poète qui en tire de délicates harmonies. C'est un *petit poème*, en somme, digne de figurer parmi les meilleures œuvres du poète.

POÉSIES DE GÖTHE

Après un silence poétique de deux années, elles apportent dans l'œuvre personnelle de Castro une note singulière, elles apparaissent comme une parenthèse de délassement. Gœthe fut toujours le poète préféré d'Eugénio de Castro, et, dès le début de sa carrière littéraire, un coryphée du symbolisme, comme l'était son ami et traducteur en français Brinn' Gaubast, affirma que ce qui formait la substance de sa tendance était le *néo-gœthisme*.

Il déclarait en 1895 dans un article du *Journal des Débats* (d'après la revue *Águia*, octobre à décembre 1920) qu'Eugénio de Castro ne subit pas l'influence des septentrionaux et qu'il n'a été en Portugal que «le promoteur d'une espèce de

néo-gœthisme en opposition avec le mouvement littéraire nationaliste dont Silva Gaio fut l'initiateur à Coimbra».

La traduction des poésies de Goethe est en elle-même une œuvre d'autant plus haute valeur que s'il s'agissait d'une œuvre personnelle. En plus de la valeur intrinsèque que représente cette assimilation de l'esprit qui conçut le *Faust*, il y a dans ce livre une valeur adjectif de technique qui est considérable. Le poète suit pas à pas les rimes de Goethe et le traduit presque littéralement, ne changeant ni le mètre, ni la facture, et lorsque le permet la grande différence de langues qui ont si peu d'affinité comme l'allemand et le portugais, ni la rime, ni l'accentuation. C'est un travail très difficile et très ardu que le poète s'imposa dans un pur hommage à l'admiration qu'il professait pour le poète de Weimar et dans un but d'épuration et d'enrichissement de la langue portugaise.

Goethe avait déjà des antécédents au Portugal. Il avait été traduit en portugais par António Feliciano de Castilho, qui fut pendant quelque temps le grand pontife de la poésie portugaise et qui jouit des priviléges dus à un patriarche. Il avait traduit *Faust* et c'était un titre suffisant au respect qu'aurait dû conserver pour lui la jeune école de Coimbra lorsqu'elle vint troubler

le calme de la littérature portugaise. Si la poésie de Castilho est par trop académique et périmée, ses traductions sont presque irréprochables.

«António Feliciano de Castilho — disait à cette époque-là un critique jeune alors et qui devint illustre plus tard — é principalmente tradutor e imitador académico de velhas literaturas e um metrificador irreprochable»¹.

Le jugement du poète de 1909 coïncide quarante ans plus tard exactement avec celui du critique de 1869, il voit en Castilho «le jongleur le plus habile des rimes et des rythmes lusitaniens»².

Et c'est ce même Castilho qui était en 1869 la cible des sarcasmes de la nouvelle génération littéraire. Peut-être reconnurent-ils tous qu'ils avaient été injustes envers lui. Le grand romancier Eça de Queirós, se rappelant ensuite ces luttes et ces diatribes contre le poète aveugle, concluait mélancoliquement lorsqu'il écrivit son magnifique essai sur Antero de Quental: «Le vieux Castilho sur qui se dressèrent tant de lances et tant de brochures n'était pas pétrifié réellement dans une forme littéraire qui mit obstacle

¹ Luciano Cordeiro: *Livro de crítica — Arte e literatura portuguesa de hoje*, 1868-1869, VII, p. 254 (Pôrto. Tipografia Lusitana Editora, 1869).

² Prológio das *Poesias de Goethe*, traduzidas do alemão por Eugénio de Castro, da Academia Real das Ciências; Antiga Casa Bertrand, Lisboa, 1909.

au courant de l'esprit nouveau. Il fut, c'est vrai, un barde et un troubadour, mais il rénova le naturalisme classique par ses traductions de Virgile et il fit connaître, dans notre langue, Molière, un des plus nobles ancêtres de la famille psychologique. Toutes ces âmes diverses, il les modelait peut-être dans un moule arcadique qui les déformait, mais son art d'écrire était soigné et il eut de la dignité et de la beauté dans son amour constant des Lettres et des Humanités. (Un ou deux Castilhos seraient utiles aujourd'hui parmi nous...)»¹.

Le jugement est concluant venant de la part d'un innovateur d'aussi bon goût que le romancier d'*O Mandarim*.

CAMAFEUS ROMANOS, 1921

Après la publication des *Poésies de Goethe* (1909) s'ouvre une longue parenthèse poétique dans l'œuvre d'Eugénio de Castro; elle n'est remplie que par *O filho pródigo* (1910) que nous avons déjà analysé dans les poèmes dramatiques. Viennent ensuite les œuvres en prose, les œuvres d'érudition et, en 1916, un cri poétique: *O cava-*

¹ Eça de Queirós: *Antero do Quental*, publié en *In Memoriam* du poète avec le titre de: «Un génie qui était un saint», dans son livre posthume *Notas contemporâneas*, pp. 379 et 380, 2^e édition, Pôrto, 1913.

leiro das mãos irresistíveis. Et enfin, en 1921, le petit volume des *Camafeus romanos*.

Nous y rencontrons un poète purement parnassien qui burine des sonnets ciselés d'une main experte à la manière de Léon Dierx et de Heredia.

Nous sommes loin de cette époque où le poète feuilletait de vieux in-folios, oint des saintes huiles de la continence et où son cœur «catholique et monarchique» vivant «sur les loyales planisphères esotériques», «loin des sentiers pervers des passions du monde anarchique», demandait au Dieu Tout-Puissant «de ne pas nous donner de fils...».

Em tempos mortos, folheei velhos in-fólios
De Calepédia, in-fólios velhos, bem quiméricos;
Porém da Continência os puros Santos Óleos
Ungiram-me, e, nos leais planaltos esotéricos,

Onde meu coração católico e monárquico
Ora vive distante dos perversos trilhos,
Sempre distante das paixões do mundo anárquico,
¡Peço a Deus Poderoso que nos não dê filhos!

Será lamentável não ver toda florida
De risos filiais a palmeira do amor;
Porém tu sabes, Casa de Ouro! o que é a vida,
Sejamos castos, não perpetuemos a Dor.

Lascivas tentações, nunca mais me tenteis;
Vós, que outr'ora do corpo meu rainhas éreis!...
Virgo fidelis, que haja em teus Sorrisos-Reis
O perene frescor do riso das Estéreis!...¹

¹ *Horas*, pp. 86 et 87 (2.^a edição, Coimbra, 1912).

Comme son titre l'indique, tous les sonnets qui composent ce livre se rapportent à des épisodes de la vie romaine et sont de vrais camées travaillés avec le ciseau et le burin et où il nous montre ici un pur profil de femme patricienne, là le médaillon sévère d'un proconsul, ou des scènes de la fureur impériale de Néron, ou des épisodes domestiques de la vie d'hommes illustres.

Nous voyons ainsi deux thèmes de l'érotique affection de Properce pour Cintia, qu'il invite à ne pas se parer et à se promener nue comme l'amour le veut de ses fidèles¹, ou lorsqu'il raconte à son ami Tulio, proconsul d'Asie, qu'il ne l'accompagne pas à braver les colères de l'Adriatique parce qu'il possède dans Cintia le monde tout entier².

Dans d'autres, nous voyons Ovide furieux, parce que sa maîtresse, Corinne, trace ces mots sur la table avec son stylet: «Aujourd'hui c'est impossible...».

Ou bien nous voyons l'Empereur pêchant dans le Tibre et sortant, avec son hameçon, non un

¹ Anda nuzinho o Amor: todo o seu gôsto
É ver, como êle, nus os seus fiéis!

(*Camafeus romanos*, p. 20).

² Da minha bela Cíntia no aromático
Seio de rosas tenho o mundo todo !

(*Camafeus romanos*, p. 24).

poisson énorme, mais une sandale — scène qui semble plus réaliste et plus près des tableaux de Téniers que du pompeux et sévère monde romain; ou l'Empereur contemplant une pâle améthyste¹ et la désignant non sous le nom de paupières de Vénus qu'elle portait avant, mais sous celui de paupières de Poppea; ou bien nous voyons ce cruel et truculent Empereur donnant ordre à un centurion herculéen de tuer sa mère Agrippine, tout en s'arrangeant tranquillement devant une glace, pendant qu'un garçon de l'atrium lui annonce la venue d'une jolie esclave, et lui, les tempes battantes, lui crie: «qu'elle entre!...».

Ou bien nous surprenons cette scène domestique, émouvante et répétée au travers des siècles, de l'épouse du poète Lucain lui dictant à douce voix l'hémistiche qui lui manque alors qu'il s'imagine que ce n'est pas Pola, son épouse, mais la muse Calliope qui le lui dicte...².

¹ Focas, o astuto lapidário grego,
Mostra a Nero uma gema nunca vista,
Uma espécie de pálida ametista
Que arde no mais febril desassossêgo.

(*Camafeus romanos*, p. 39).

² E ao escrevê-lo, febril, com mão nervosa,
Marco Lucano crê, sem dar p'la espôsa,
Que é a própria Calíope quem fala...

(*Camafeus romanos*, p. 60).

Dans un autre sonnet nous voyons Tibulle pauvre se lamenter sur sa pauvreté, clamant:

Empobreci a amar! Risonhos prados
E vinhedos, que davam louros vinhos,
Tudo vendi para comprar carinhos
Mentirosos e beijos simulados... ¹

le poète s'inspirant d'une élégie de Tibulle lui-même.

Ou bien nous lisons Ovide paraphrasé par le poète lusitanien, demandant à Porcia si les perles indiennes qu'il voit à ses oreilles ne sont pas celles que lui donna Hortensio pour des baisers simulés... ².

Nous voyons plus loin la silhouette fugitive d'une courtisane, Demo, passant si discrète et si pure, suivie d'un amoureux qui rêva du bonheur de l'avoir un jour comme épouse et qui court payer un amour d'une demi-heure après avoir vu l'inscription que ses sandales laissent comme des clous d'or: «Suis-moi!...» ³.

¹ *Camafeus romanos*, pp. 71 et 72.

² As indianas pérolas que vejo
Nessas orelhas, Pórcia, não são elas
As que te deu, alçando-se às estrélas,
Hortênsio, a trôco de fingido beijo?

(*Camafeus romanos*, p. 75).

³ Dêmo, filha de Atenas, passa airosa,
Com um ar de virgem tão discreta e pura,
Que mais dum amador sonha a ventura.

Il y en a quelques-uns qui, dans leur réalisme ou par leurs détails, dépassent les limites du bon goût, comme par exemple le *Convite a Fáculo*, inspiré par une épigramme de Catulle qui se termine ainsi:

...Deos rogabis
totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

mais ce qui était dans la poésie antique une licence poétique permise prend un aspect anti-poétique à la fin de ce sonnet, le nez constituant un des organes du corps qui sont réputés sales et grossiers:

Perfumarão com tal docura a festa
Que ter desejarás, dos pés à testa,
Cem narizes... ou ser nariz sómente!...

Dans un autre sonnet, *A carestia do amor*, il paraphrase encore Ovide évoquant le temps où une courtisane l'était parce que son sang le lui demandait et n'acceptait que de légers présents : une ode, une jonquille ou une grenade!...

Feliz o tempo em que uma cortesã
O era porque o sangue lho pedia

De a oscular um dia como espôsa...

.....
Com o juízo a paz volta ás cabeças,
E quem sonhara um amor de toda a vida
Corre a pagar um amor de meia hora...

(Camafeus romanos, pp. 63 et 64).

E só ligeiras prendas recebia,
Uma ode, um junquilho, ou uma romã¹.

Ou bien dans un autre nous surprenons un trait paternel émouvant de Cicéron écrivant à Attico dans la paix de son jardin, interrompu par la petite Tulia qui lui dit de rappeler à son ami la poupée promise...

¿A quem escreves, a Ático? Dir-lhe hás
Que me mande a boneca prometida;
E aperta-o bem... senão... por minha vida!
¡Se o falso ma não der, tu ma darás!...

(*Camafeus romanos*, p. 83).

Ou nous voyons la belle et heureuse Fulvia souriante d'être vengée devant la tête coupée de l'orateur romain...

Ou bien, sur une inscription funéraire de la via Appia, le poète construit un tableau animé de l'époque romaine et évoque la figure de la fiancée d'Albio, pendant que la fiancée du poète, Lavinia, couvre de fleurs la niche abandonnée...

«*Conheceste-la acaso?* preguntei;
«— *Não*, respondeu Lavínia; *mas é justo*
Que o amor ditoso anime o desgraçado...»

C'est sur ce dernier que se terminent les vingt et un sonnets qui composent les *Camafeus romanos*. Ce sont tous des paraphrases des poè-

¹ *Camafeus romanos*, p. 79.

tes latins, quelques-uns des reconstructions de scènes romaines sur des vers d'Horace, de Catulle, et quelques autres des évocations de la vie de Rome sur des passages d'œuvres modernes d'histoire de l'antiquité...¹.

A TENTAÇÃO DE S. MACÁRIO, 1922

Cette année, le poète a publié un petit poème, tout en alexandrins, d'un rythme lent et comme de plain-chant, dans lequel il chante les piétés et les tortures d'un saint ingénue qu'il choisit dans le *Flos Sanctorum*.

' Sur des passages d'Horace	<i>Os cuidados de Horácio</i> (p. 15).
Sur des passages de Properce . . .	<i>Propércio a Cíntia</i> (p. 19).
	<i>Propércio a Cíntia</i> (p. 23).
	<i>O anel de Corina</i> (p. 27).
Sur des passages d'Ovide	<i>Ovídio furioso</i> (p. 31).
	<i>Os brincos de Pórcia</i> (p. 75).
	<i>A carestia do amor</i> (p. 79).
Sur des passages de Tibulle	<i>Tibulo empobrecido</i> (p. 71).
Sur des passages de Catulle	<i>Convite a Fábulo</i> (p. 67).
Sur des inscriptions funéraires . .	<i>A sepultura de Cornélia</i> (p. 11)
	<i>Na via Ápia</i> (p. 91).
Sur une passage de Suétone	<i>Fesa imperial</i> (p. 35).
Sur une passage de Pline	<i>Pálpebras de Popea</i> (p. 39).
Sur une phrase classique	<i>Matricídio</i> (p. 47).
Sur des passages de Cicéron	<i>Tuliazinha</i> (p. 83).
	<i>A vingança de Fúlvia</i> (p. 87).
Sur des passages d'œuvres modernes qui traitent de l'histoire romaine: André Baudrillart, E. Talbot: <i>Histoire de la littérature romaine</i> , un vers de Baudelaire, D. Navarre	<i>Os dois cortejos</i> (p. 43). <i>O poeta pobre</i> (p. 51). <i>Peixe de aquário</i> (p. 55). <i>Musa doméstica</i> (p. 59). <i>No pórtico de Lívia</i> (p. 63).

Dans la légende de saint Macaire, que le poète recueillit dans la tradition orale, et dans le *Portugal antigo e moderno* de Pinho Leal, il y a deux versions: une qui faisait naître saint Macaire d'un puissant gentilhomme espagnol, et l'autre d'un muletier, un *almocreve*, comme on dit en portugais. Le poète choisi la première version parce que, comme lui-même le confesse, elle lui permettait «les effets artistiques dérivés du contraste entre les voluptueuses grandeurs que Macaire trouva à l'entrée de la vie, et la tragique misère que le Destin lui réserva ensuite, pour l'édition et la sanctification de son âme...»¹.

Et dans quel style admirable le poète nous décrit-il cette intense douleur de Macário, qui semblait par son nom destiné à être «le plus heureux» et que voilà le plus malheureux des hommes!

Evoquons quelques-unes de ces strophes:

A essa hora, é certo, outros tristes mortais
Debulhavam-se em pranto e deliam-se mais;
A Saúdade, a Vergonha, a Orfandade e a Viüvez,
O Luto, a Fome negra, e a Doença de alva tez,
Toda a ronda sinistra e fatal de desgraças,
Dos ermos se estendia às luminosas praças,
Entristecendo o céu e apavorando o mundo!
Mais duma mãe beijava o filho moribundo,

¹ *A tentação de S. Mucário*: Advertência preliminar, p. 13.

Mais dum pai lamentava o filho na prisão,
Mais dum homem sentia abrasar-se-lhe a mão
Sob o anel que lhe dera a espôsa sem firmeza,
Mais dum pobre lembrava a perdida riqueza;
Porém, dor como a dor daquele triste moço,
Dor de tanta tristeza e de tanto alvorôço,
Dor tão viva e cruel, dor tão funda e sombria,
Neste mundo de dor nenhuma dor havia!...

Epilogue

Dans une conférence donnée à l'Ateneo de Madrid, Eugénio de Castro nous a annoncé l'apparition prochaine de quatre nouvelles œuvres poétiques, toutes quatre aux titres suggestifs et musicaux: *A caixinha das cem conchas*, qui semble enfermer le trésor d'un sultan asiatique; *Canções desta negra vida*, d'une saveur populaire portugaise si accentuée, d'un folklore si pur; *Craros de papel* et *Descendo a encosta*.

Dans les *Canções desta negra vida* nous trouverons quelques-unes de ses plus belles inspirations. Nous n'oublierons pas la forte impression que nous laissa, lorsqu'il nous la récita, la *Canção do amolador* et aussi la *Canção do velho relógio inglês*, d'un rythme si suggestif et d'une expression si mélancolique. On y voit sous une forme apparemment facile, mais pleine d'un pro-

fond travail intérieur, briller les plus intéressantes facettes de l'âme du Portugal.

Voici un problème qui se présente à tous les fanatiques de l'œuvre lyrique de ce suggestif poète. Eugénio de Castro est-il un poète facile et léger, de ceux qui se donnent à l'improvisation et au papillonnage, ou est-il, au contraire, un poète obstiné et acharné à l'œuvre ingrate de polir et de corriger?

Quant à sa facilité, elle est extraordinaire, alors qu'il semble être un écrivain acharné et difficile. Dans une enquête ouverte par Forjaz de Sampaio, intitulée *Como trabalham os nossos escritores*, on cite cette anecdote au sujet de *Sagramor*. Le journaliste lui demandant en combien de temps ce poème avait été composé, Castro lui répondit: «En cinq mois: de septembre 1894 à février 1895. De plus, dans cette période, je fis bien d'autres choses, parmi lesquelles quelques-unes des compositions qui forment le volume de *Salomé e outros poemas*, publié en 1896»¹.

Étant donnée cette facilité, son œuvre poétique multiple et variée — aussi bien lyrique que dramatique — s'explique.

Il a acquis maintenant l'estime et le respect de ses concitoyens, même de ceux qui furent le

¹ Albino Forjaz de Sampaio: *Grilhetas*, p. 146 (Santos e Vieira, Lisboa, s. a.).

plus opposés à son aspect de poète novateur et révolutionnaire et qui peuvent aujourd’hui admirer en lui le poète parnassien et correct.

J'ai toujours cru à un radiant et glorieux avenir pour Eugénio de Castro. Son ambition fut haute, et non mesquine, aux aspirations modestes et limitées. Il aurait pu prendre cette ancienne devise: *Sic itur ad astra...*

Une des compositions de son livre *Silva* qui portait ce titre érotique: *Enxuga os olhos, coroa-me de beijos*, et qui était précédée de cette belle et orgueilleuse épigraphe de Barbey d'Aurevilly: «Quelle est la plus belle destinée? Avoir du génie et rester obscur...». Elle ne manquait pas d'orgueil:

Vendo-me obscuro, vendo-me ignorado,
Toda te magoas, toda te amofinas;
Teu rosto macerado
É como uma estrada de lágrimas finas...

et elle finissait sur ce ton triomphal:

¡Que a Esperança estrangule os Desenganos!
Há estrélas cuja luz, flor, que vives a vê-las,
Gasta, para chegar à terra, imensos anos:
¡Meus versos são irmãos dessas estrélas! ¹

Mais cette croyance, cette foi aveugle dans la valeur de ses œuvres devant la postérité ne le

¹ *Silva*, pp. 13 et 14, segunda edição, Pôrto, 1911.

rendirent pas, comme tant d'autres poètes qui regardent l'humanité du haut de leur Olympe et de leur égolâtrie, ni envieux, ni inhumain...

Eugénio de Castro est d'un commerce affable et simple, presque modeste, de cette modestie réservée de ceux que la gloire n'a pas rendus fastueux. Ainsi était de même notre grand poète Rubén Darío si près parfois de la puérilité, comme se le rappellent bien tous ceux qui le connurent et comme l'atteste avec une si profonde vérité son biographe des choses privées et intimes, au sujet de son essai de divorce intitulé «ley Darío» dans son *Nicaragua natal*...¹.

Eugénio de Castro a été le premier poète novateur de la Péninsule. J'ai déjà insisté sur ce point capital. Rubén Darío le proclamerait lui-même s'il vivait encore, car l'on se rappelle de quelle façon enthousiaste il parla des trois grands poètes latins: Eugénio de Castro, Gabriel d'Annunzio et Maeterlinck.

Dans une récente entrevue dans *Ilustração Portuguesa*, entre Eugénio de Castro et le jeune critique João Ameal, l'auteur de *Semana de Lisboa*, il nous raconte comment l'auteur de *Azul* consacra, dans cette conférence donnée à Paris, son culte pour le poète lusitanien. «Rubén Darío,

¹ Cf. un article *Recuerdos de Rubén Darío*, par G. Alemán Bolafios dans le *Mercurio*. New-Orleans, avril 1916 (volume x, n.^o 56).

lui dit-il, basa toute sa conférence sur l'étude que Brinn-Gaubast écrivit sur moi dans un journal qui se publiait alors à Athènes: *Stamboul...* C'est là que surgit pour la première fois cette idée d'un triumvirat de poètes latins. Il y a de plus un livre qui est dédié à d'Annunzio, à Mistral et à moi. C'est un livre de Lionel de Rieux: *Le chœur des muses...*».

Et il nous conte ensuite comment lui fut rendu à Paris cet hommage des intellectuels français dans un banquet organisé par Catulle Mendès et «auquel assistèrent les figures les plus marquantes». Catulle Mendès était d'ascendance juive portugaise (comme le dit bien son nom) et correspondait avec une dame de la haute société de Lisbonne.

Ce banquet fut intéressant et attendrissant pour le poète portugais. Ce fut Luis Pilate de Brinn-Gaubast, traducteur d'Eugénio de Castro et correspondant ou représentant à Paris de la revue *Arte* qui se publiait alors à Coimbra¹, sous la direction de Castro et de Silva Gaio, qui l'organisa.

Les revues *L'Ermitage* (par Edouard Ducoté), *La Critique* (par G. Bans), *L'Œuvre* (par Lugné-

¹ *Arte*, revue internationale. Directeurs: Eugénio de Castro et Manuel da Silva Gaio. Coimbra, Augusto de Oliveira, editor. (Volume 1, n.º 8. Junho 1896).

Poe) y étaient représentées, Henri de Régnier, l'harmonieux poète des *Jeux rustiques et divins*, Robert de Montesquiou, le mage des étranges aberrations, Camille Mauclair, le critique de *L'Art en silence*, et Alfred Valette, le gérant du *Mercure de France*, y assistaient. Le banquet eut lieu le 15 juin 1896 et en plus du poète fêté, Catulle Mendès et le peintre Raffaelli le présidèrent. A l'heure du champagne, Brinn-Gaubast parla en qualité d'organisateur. Des traductions par Marc Legrand de quelques-uns des plus beaux poèmes du poète portugais furent lues. Xavier de Carvalho, correspondant à Paris de *O Século* de Lisbonne et de *O País* de Rio de Janeiro, fit aussi une allocution. Et il y eut des lettres et des télégrammes de ceux qui étaient en vacances: Gustave Kahn, Stéphane Mallarmé, Paul Adam, Jules Renard, Vittorio Picca, le traducteur de *Belkiss*.

Un banquet mémorable, où étaient dignement représentées les lettres espagnoles, lui fut également offert à Madrid au Palace Hôtel, le 15 mars dernier, à l'occasion de son récent voyage.

En étaient les organisateurs: Jacinto Benavente, Rufino Blanco-Fombona, Julio Camba, José R. Carracido, Américo de Castro, Feliz de Carvalho, Enrique Diez Canedo, Marquès de Figueroa, Alberto Jimenez, Andrés González-

Blanco, Francisco A. de Icaza, Eugenio d'Ors, Juan G. Olmedilla, Ramón Perez de Ayala, Vasco de Quevedo, Pedro Sainz, Antonio E. Solalinde.

L'œuvre d'Eugénio de Castro fut de son temps connue et estimée en Espagne et c'est de tous les poètes lusitaniens actuels celui qui, avec Guerra Junqueiro, réunit la plus grande admiration et le plus grand nombre de lecteurs dans le public de langue espagnole. Il est non seulement lu en portugais, mais quelques-unes de ses œuvres ont été traduites ainsi que je l'ai signalé dans le cours de cette étude.

Tous les épigones de la génération du modernisme adorent et vénèrent Eugénio de Castro. Dans *La Vida Literaria* qui parut vers 1899 et 1900 et qui fut en Espagne l'organe du modernisme, — elle était dirigée par Jacinto Benavente — on trouve des articles sur l'auteur de *Oaristos* et des traductions.

Puis c'est Francisco Villaespesa qui le cite, le propage et même furtivement le pille. En 1910, *Salomé* est traduite par Ricardo Baeza dans la revue *Prometeo*, que dirige Ramón Gomez de la Serna; en 1912, José M^a Riaza, un excellent poète mort à la fleur de l'âge et qui promettait beaucoup, la traduit à nouveau; en 1914, Villaespesa la traduit lui aussi avec d'autres poèmes, pris dans différents livres.

Salomé est soumise enfin à une quatrième «reproduction»; c'est cette fois-ci un hispano-américain, Blanco-Fombona, qui la traduit à nouveau et la publie en 1919.

Juan G. Olmedilla commence en 1913 son œuvre *castrophile* avec une traduction exacte et intègre du *Roi Galaor*, que Villaespesa avait mutilée la même année. Il continue en 1914 avec *Le Fils Prodigue* publié dans *Por esos mundos*. L'année précédente avait été traduite *Constança* en vers rimés, par un dilettante des lettres, professeur de littérature à Valladolid, Don Francisco Maldonado. Don Miguel de Unamuno écrivit pour cette traduction une préface critique très belle et très complète.

Récemment Olmedilla que nous avons déjà cité et qui est un jeune poète du plus grand talent, que Manuel Machado appela dans une strophe synthétique:

Pobre Juan de la tierra clara...

a entrepris la tâche ardue et (étant donnée l'inertie de notre milieu) infructueuse de publier les *Œuvres complètes d'Eugénio de Castro*. L'Editorial Castilla l'aide dans cette entreprise désintéressée. Le premier volume vient de paraître. Il comprend *Oaristos* et *Horas* et est magnifiquement illustré par Juan José García. Je suis

heureux de féliciter le traducteur, le dessinateur et les éditeurs (très spécialement le Directeur D. Pedro Massa) des efforts réalisés dans la publication de ce volume.

L'heure était venue que le public espagnol et hispano-américain qui ne connaît pas le portugais, puisse lire dans une traduction fidèle et correcte la merveilleuse œuvre lyrique de l'insigne auteur de *Salomé* et d'*Interlúnio*.

ANDRÈS GONZÁLEZ-BLANCO.



VII

Sagramor

BIBLIOGRAFIA

A primeira edição do poema *Sagramor* apareceu em 1895, sendo publicada pelo livreiro conimbricense Francisco França Amado.

Lasciate ogni speranza voi che'ntrate.

DANTE.

L'étoile fuit toujours, ils lui courent après ;
Et le matin venu, la lueur poursuivie,
Quand ils la vont saisir, s'éteint dans un marais.

THÉOPHILE GAUTIER.

PRÓLOGO



PRÓLOGO

Manhã de Abril. Sentado à beira de uma fonte, Sagramor, pastorinho de olhos cônscios, tange com inocência a sua flauta. As ovelhas e os cordeiros pastam nos relvedos orvalhados. De súbito, junto de Sagramor, aparece uma Rainha de prodigiosa beleza.

BONS DIAS, AMIGO.
A RAINHA

SAGRAMOR
BONS DIAS, SENHORA.

A RAINHA

Passando, há pouco, por aquele outeiro, fiquei maravilhada com a doçura da tua flauta. Onde a encontraste? É de certo uma flauta encantada, que algum serafim deixou cair do céu...

SAGRAMOR

Estais enganada, SENHORA. Esta flauta, fi-la eu de uma cana seca.

A RAINHA

Nesse caso, se o encanto da música provém do sopro e não do instrumento, serias capaz de vencer o próprio Marsias, que alcançou a flauta de Minerva.

*Dando-lhe uma linda flauta
de cristal:*

Toma! ¡Se com uma flauta rude fazias pasmar os mortais, com esta farás desmaiar os anjos!

*Maravilhado, Sagramor re-
cebe a flauta e experimenta-a.*

Bravo! Bravo! meu amigo. És um artista incomparável! Ah!... mas agora reparo... ¡um artista como tu, embrulhado num gibão tão esfarrapado!

*Dando-lhe um sumptuoso
manto de veludo verde, bordado
a prata:*

Despe o teu gibão, amigo, despe o teu gibão e embrulha-te neste manto.

SAGRAMOR

*embrulhando-se no manto, de-
pois de o ter examinado com
enlέvo:*

¿Mas quem sois vós, Senhora? Quem sois vós?

A RAINHA

Em breve o saberás... Primeiro, é necessário premiar êsses dedos que tão bem sabem correr pela flauta.

Tomando as mãos de Sagramor, enche-lhe os dedos de magníficos anéis.

SAGRAMOR

{ Mas quem sois vós, Senhora?

A RAINHA

Sossega, em breve saberás quem sou... Agora quero que êste rebanho se torne digno do pastor.

Aproximando-se do rebanho, acaricia com as suas mãos prateadas as rezes dóceis, cujos chavelhos e unhatos começam a brilhar, como se fôssem de ouro. Em seguida, substitui as coleiras rudes e os chocalhos de cobre, por fios de pérolas donde pendem guisos argentinos.

SAGRAMOR

Mas, por piedade, quem sois?

A RAINHA

Tens mês de mim? Tranquéliza-te... Um dia saberás o meu nome... Dize-me cá, quantos anos tens?

SAGRAMOR

Não sei...

A RAINHA

E não tens desejos?

SAGRAMOR

Não sei o que são desejos...

A RAINHA

É singular! Tens corrido muitas terras?

SAGRAMOR

Nunca saí dêste vale...

A RAINHA

E amores?... Quantos amores tens tido? Muitos, não é verdade?

SAGRAMOR

Não sei o que são amores...

A RAINHA

Pois quê! ¿não gostas de fitar, demoradamente, as lindas pastoras que por aqui passam, e não as segues com os olhos encantados, quando elas se afastam?

SAGRAMOR

Por aqui não passam pastoras...

A RAINHA

Mas, se não passam pastoras, hão-de passar outras raparigas...

SAGRAMOR

Por aqui ninguém passa...

A RAINHA

Conheces muita gente?

SAGRAMOR

Só conheço minha mãe e o dono dêste rebanho. Minha mãe mora acolá, no alto daquele monte. Dantes, vinha visitar-me todos os dias... mas, há pouco, adoeceu... e desde então só a vejo a longe, porque eu não posso deixar o rebanho e ela não pode sair de casa...

A RAINHA

Muito bem, meu amigo! ¡É preciso que deixes imediatamente esta solidão!

SAGRAMOR

Quem?... Eu?... Sair daqui?... Deixar o meu rebanho?

A RAINHA

Sim, tu! Um artista de tão grande génio não deve estar escondido neste ermo, como um tesouro no fundo do mar. É preciso que o teu talento ilumine e deslumbe as multidões, que conheças e saboreies a vida, que experimentes todos os prazeres do amor, da opulência, das viagens, da glória e do saber. Vem comigo. ¡Terás tudo, todas as delícias que apeteceres!

SAGRAMOR

E minha mãe? E o meu rebanho?

A RAINHA

¡Não te prendas com isso! Velarei por tua mãe e pelas tuas ovelhas...

SAGRAMOR

Não, não quero ir! Não saírei daqui!

A RAINHA

¡Não hesites, tonto, vem comigo! ¡Apaixonadas por ti, as mais lindas princesas hão-de acariciar-te com as suas mãos de sêda, engrinaldar-te com os seus braços macios e balsâmicos e vestir-te com o ouro fluido das suas cabeleiras!

SAGRAMOR

Não... não quero ir...

A RAINHA

¡Os teus passos deslizarão sobre rosas desfolhadas, beberás por copos de ouro, serás aclamado como um deus!

SAGRAMOR

Não... não quero ir...

A RAINHA

Terás palácios e jardins; adormecerás em leitos de plumas, ao som de músicas suavíssimas...

SAGRAMOR

Não... não quero ir...

A RAINHA

Desconfias de mim?

Beija-o, voluptuosa e demoradamente, na boca.

SAGRAMOR

Oh! basta, basta!... por piedade!... não me beijes assim!

Como que despertando:

Mas que foi isto? Onde estou eu? ¡Esta païsagem não é a mesma! Oh! ¡como êste vale me parece agora estreito! ¡Nevera me pareceu tão estreito! Dizei-me: ¿para além daqueles montes, há outras terras, outros campos, outros vales, não é verdade? ¿E são lindas essas païsagens? Quem me dera vê-las!

A RAINHA

¡Vem comigo, e verás todas as lindas cousas que há para além daqueles montes!

SAGRAMOR

Pois sim, pois sim! Levai-me convosco!

A RAINHA

Vamos!

SAGRAMOR

Mas... E minha mae? E o meu rebanho?

A RAINHA

Podes vir descansado: nada lhes faltará. Vamos!

SAGRAMOR

Estou pronto, senhora.

Põem-se a caminho.

UMA FONTE

cantando ao longe:

O ouro é feliz na sombra
 Da sua toca natal,
 Mas ai dêle, se o transformam
 Em diadema real!

Não chega o ouro a diadema
 Sem muito haver padecido:
 Primeiro, é lançado ao fogo,
 Depois do fogo, é batido.

SAGRAMOR

parando, a ouvir:

{ Não ouvis aquela fonte a cantar?

UMA ÁRVORE

Teu coração vai casar
 Com a velha e feia Dor...
 Desfaz esse casamento,
 Não te cases, Sagramor...

SAGRAMOR

Ouvis? Dizem-me que fique, que não vá convosco.
 Reparai como as árvores me chamam todas com as suas
 mãos verdes...

RAINHA

Chamam-te, por inveja. Querem que fiques, porque
 não podem acompanhar-te. Vamos! não hesites.

Põem-se de noyo a caminho.

AS FONTES E AS ÁRVORES

Ai, Sagramor... Sagramor...



CANTO PRIMEIRO

Fœda est in coitu et brevis voluptas,
Et tædet Veneris statim peractæ.

T. PETRONIUS.



I

*Ao anoitecer. Rua estreita,
de aspecto medieval, ennegre-
cida pela sombra de um velho
palácio, transformado em pri-
são. A uma das janelas, me-
tendo a cabeça pelas grades,
aparece Cecília, linda donzela
de dezasseis anos, loura e pá-
lida. Os seus dedos seguram
um fio, donde pende, para a rua,
o pequeno cesto em que recolhe
as esmolas dos transeuntes.*

CECÍLIA

SENHOR, meu bom senhor, por Deus! uma esmolinha...

SAGRAMOR

Ah! Que linda tu és!... Que angélica beleza!
¡Tua mãe é de certo uma grande rainha!
Mas... ¿que fazes aí, tão pálida?

CECÍLIA

Estou presa.

SAGRAMOR

Presa? Presa por quê?

CECÍLIA

Prenderam-me, senhor,
Porque furtei anéis, para florir meus dedos...
Meus olhos, de chorar, já vão perdendo a côr,
Quais, sob a chuva, pelo outono, os arvoredos...
Sofrendo a todo o instante humilhações, martírios,
Por braceletes, tenho estas duras algemas...

SAGRAMOR

¡Pois não viram, meu Deus! que os teus dedos são lírios,
¿Que só podem viver orvalhados de gemas?
¡Que doce crime o teu! Crime de anjo travesso...
¡Que olhos cheios de dor!

CECÍLIA

Já foram joviais,
Mas agora, ai de mim! nem eu própria os conheço!
Depois de preso, o rouxinol não canta mais...

SAGRAMOR

Quantos anos tens tu?

CECÍLIA

Dezasseis.

SAGRAMOR

E o teu nome?

Como és nova!

CECÍLIA

Cecília.

SAGRAMOR

O nome duma santa!
¿E os teus pais onde estão, Cecília?

CECÍLIA

Ambos na cova.

SAGRAMOR

E noivo, não tens um?

CECÍLIA

Ninguém de mim se encanta.
¿Quem há-de amar, senhor, uma presa?

SAGRAMOR

Amo-te eu!

CECÍLIA

Vós... amar-me... senhor? Dizeis isso a brincar...
¡Tão pobrezinha estou, que nem meu corpo é meu!

SAGRAMOR

¿E os tesouros que eu vejo através dêsse olhar?
Cecília, amo-te muito e muito!

CECÍLIA

Ah! se assim fôsse...
Sonho ou estou acordada? Ah! por Deus, não zombeis...

SAGRAMOR

¡Nunca ouvi uma voz tão cristalina e doce!
Fala, fala! Que linda voz! Gostas de anéis?

CECÍLIA

Ah! se gosto de anéis! Como brilham! Que aurora!

SAGRAMOR

E tens muitos?

CECÍLIA

Senhor, tive-os, cheios de luz,
 Mas os maus, os cruéis! tiraram-mos... e agora,
 Estes dedos olhai, trago os meus dedos nus!
 Enfeito-os muita vez, ao vê-los tiritantes,
 Com lágrimas rogais, diamantes a fingir,
 E êles, julgando verdadeiros os diamantes,
 Alegram-se, os sem côrl e até parecem rir!
 Sem diferença os filhos devem ser tratados,
 Por isso, ao enganar as mãos, picam-me abrolhos:
 São meus filhos também os meus olhos magoados,
 E eu, por amor das mãos, faço penar os olhos.

SAGRAMOR

despojando-se dos seus anéis:

Pobres dedos, que estão pedindo alvos arminhos,
 ¡Bem dignos de tanger as celestes violas!
 ¡São teus estes anéis, agasalha os nuzinhos!
 Mas... como os darei?

CECÍLIA

No cêsto das esmolas.

*Cecília faz descer o pequeno
 cêsto. As suas mãos, desenrolando o frágil cordel, alvejam
 cheias de graça.*

SAGRAMOR

Deliciosas mãos, lírios puros e belos,
Como os da lua, ¡se há também lírios na lua!

*De súbito, parte-se o cordel e
o cesto cai no chão.*

E como há-de isto ser?

CECÍLIA

Soltarei meus cabelos,
Que, assim soltos, senhor, chegarão quási à rua.

*Cecília desprende os seus ca-
belos de ouro, que descem, ma-
gníficos, como uma cascata de
sol, pela parede abaixo.*

SAGRAMOR

Chove ouro! Que esplendor! Que preciosas torrentes!
Chove ouro! Chove sol! Que torrencial tesouro!
Nas madeixas brincando, as tuas mãos albentes
¡São dois anjos a rir numa floresta de ouro!
Que escada de Jacob para alados desejos,
¡Para subir, sonhando, à tua bôca em flor!
¡Que estrelado jardim para brincarem beijos!
Amo-te muito! Vem!

CECÍLIA

Estou presa, senhor.

SAGRAMOR

Irei buscar-te.

CECÍLIA

A mim? É alta esta janela
E gradeada de ferro.

SAGRAMOR

Arrombarei a porta,
Serei preso, entrarei depois na tua cela
E ter-te hei afinal! ¿Preso ou sólto, que importa?

Sagramor dirige-se desvairadamente para a portaria da prisão; momentos depois, ouve-se o estremecer de uma porta violentada. Gritos, espadas tintando.

Ao nascer da lua, pela janela de Cecília, sai um murmúrio de beijos e de vozes apaixonadas.





II

De noite. Uma enxovia. Pálido, como um condenado à morte, com os cabelos revoltos e os olhos doidos, Sagramor está sentado numa velha enxérga, ao pé de Cecília adormecida.

CECÍLIA

despertando:

SAGRAMOR! Sagramor!

SAGRAMOR

O que é, Cecília?

CECÍLIA

Deita

A cabeça em meu seio, e dorme um pouco, dorme...
Quando eu dormia só, esta cama era estreita,
Mas agora, contigo, amor, tornou-se enorme.
No momento em que o teu do meu corpo se afasta,
Exagero a distância, — ai do meu coração!
E julgo que esta enxérga é uma floresta vasta,
Onde eu, pálida, corro a procurar-te em vão!

Vem dormir, Sagramor! Meus braços serpentinos
 Vão enlear-te com grinaldas de desejos...
 ¿Mas que dor escurece os teus olhos divinos?

SAGRAMOR

A saüdade sem fim dos teus primeiros beijos.

CECÍLIA

Pois quê? ¿Os beijos que te dou serão tão frios
 Que te façam pensar naqueles que te dei?
 ¿Minha bôca já não conterá amavios?
 ¿Em três noites de amor, já de amor te fartei?

SAGRAMOR

O amor, ó pobre amiga, enférmo caprichoso,
 Só ama o que não tem e o que se foi ligeiro:
 Só o primeiro beijo é suave e capitoso,
 ¡Todos os outros são fantasmas do primeiro!
 O amor, cadente estrêla ou relâmpago escasso,
 Com dois dotes nasceu, doçura e brevidade:
 É o primeiro beijo, é o primeiro abraço,
 É o primeiro olhar: tudo mais é saüdade!

CECÍLIA

Que dizes, Sagramor? Triste destino, o meu!
 O que há-de s'r de mim? Fechas-me a tua porta?
 ¿O que há-de ser de nós, se o nosso amor morreu?

SAGRAMOR

Choremos em silêncio a nossa paixão morta...

CECÍLIA

Habituada a chorar, habituada a ser triste,
Logo vi que a ventura havia de fugir;
Mas, meu Deus, ó meu Deus surdo, que não me ouviste
¿ Se só devo chorar, porque aprendi a rir?

SAGRAMOR

Cecília, o amor engana as almas inocentes,
Só derrama ilusões, só quimeras inspira;
Dos antros faz reais palácios resplendentes,
Com mármores, cristais e lhamas de mentira.
Quando aqui penetrei, esta enxovia tinha
A opulência e o fulgor dum alcáçar de lendas,
E êste leito, julguei-o um leito de rainha,
Com sêdas orientais e nevoeiros de rendas...
Por toda a parte vi ouros, espelhos, telas,
Figuras de alabastro entre verdes grinaldas,
Rosas cujo esplendor vencia o das estrélas,
E em mosaico, no chão, berilos e esmeraldas.
Mas hoje tudo é negro, embaciado, sombrio,
Das pompas que enxerguei, nada agora se enxerga:
Flores, sêdas, cristais, gemas,— tudo fugiu!
¡Adormeci no céu e acordei numa enxêrga!
Não posso aqui viver, neste abismo alarmante,
Onde as paredes, como espectros vingativos,
Combinam, por sinais maléficos, o instante
¡Em que hão-de desabar e sepultar-nos vivos!
Vamos fugir!... Enchi de vinho as sentinelas:
Que já estão a dormir...

CECÍLIA

¿ E onde iremos de aqui?

SAGRAMOR

Ao acaso... não sei... quais navios sem velas...

CECÍLIA

Serei a tua sombra, irei atrás de ti...

SAGRAMOR

levantando-se para sair:

Não te demores, vem! Como dourada copa,
Já se levanta, ao longe, o sol flamante e louro...
Vamos! Veste-te e vem! Vamos!

CECÍLIA

erguendo-se nua:

Não tenho roupa.

SAGRAMOR

Desprende o teu cabelo: irás vestida de ouro!

Cecília, desprendendo os cabelos, e vestindo-se com êles, foge luminosamente atrás de Sagramor.





III

*Um cemitério, ao crepúsculo.
Emmagrecido, com os olhos pi-
sados e os cabelos em desalinho,
Sagramor contempla melancó-
licamente a sepultura de Cect-
lia. Na vala geral, o coveiro
abre uma cova e canta.*

O COVEIRO

A terra é boa fazenda
Para gibões de agasalho,
Aquece mais que o veludo,
Que a aguardente e que o borralho.

SAGRAMOR

*lançando uma braçada de lí-
rios sobre o coval de Cecília:*

Cândidos lírios venho esfolhar
Na tua cova:
Ai! já não posso, filha, oscular
A tua bôca risonha e nova!

¡Pesa-te a terra, doce beleza
De estréla e nardo!
Pesa-te a terra, mas mais me pesa
Dos meus remorsos o horrível fardo!

Fomos, Cecília, bem infelizes
Em nosso amor:
Dão-te facadas essas raízes,
¡E eu, com saudades, morro de dor!

O COVEIRO

Casaram ontem dois vermes,
Não se fala noutro assunto;
A alcova onde êles dormiram
Foi a venta dum defunto.

SAGRAMOR

¡Ai do bom tempo, quando nós dois
Fomos um só!
A saciedade veio depois
¡E a Tôrre de Ouro desfez-se em pó!

¡Quem a diria tão cedo morta,
Aquela chama!
A saciedade bateu à porta
¡E foi deitar-se na nossa cama!

Moveu-nos guerras e colheu palmas,
Guerras sem tréguas!
Vivendo juntos, as nossas almas
Longe viviam, a muitas léguas.

Porém, na morte cobraste a vida,
Sonho desfeito!
De novo te amo, nuvem sumida,
De novo habitas meu pobre peito...

Meu pobre peito, conserva-o preso
Minaz desejo:
Só amo aquilo que me é defeso,
¡Só amo aquilo que ao longe vejo!

Por isso, volto a amar-te hoje
Com amor triste...
Só amo aquilo que de mim foge,
¡Amar-te hei sempre, pois me fugiste!

O COVEIRO

Enterrei ontem um padre,
Que amava a pinga, p'los modos:
Os vermes, mal o atacaram,
Ficaram bêbados todos.

Sob os ciprestes, avançando para Sagramor, aparece Fúlvia, mulher formosíssima, envolta num solene manto de veludo preto.

FÚLVIA

A angústia que se lê por claro em vosso rosto
Pungiu-me o coração com tal fôrça, que vim
Para vos consolar. Contai-me êsse desgôsto...
¿Vós, que tão novo sois, porque chorais assim?

SAGRAMOR

¡Minhas lágrimas são de amor, de amor dorido!
 ¡Choro aquela de quem fui o carrasco e o enlêvo!
 Só lhe achei o valor depois de a ter perdido,
 ¡E com lágrimas pago os beijos que lhe devo!

FÚLVIA

¡Resignai-vos, se a Deus a sua morte aprouve!
 Vossas mágoas são vãs. Não há paixão eterna!
 ¿De que serve chorar, se a morta vos não ouve?
 Sois um doido a atirar dobrões a uma cisterna...

SAGRAMOR

*fixando os olhos, cheios de
 lágrimas, na prodigiosa beleza
 de Fúlvia:*

¿Quem sois vós, que à viuez consternada e sombria
 As promessas trazeis dum novo e claro amor?
 Senhora, quem sois vós?

FÚLVIA

Sabê-lo heis um dia.

SAGRAMOR

O vosso nome?

FÚLVIA

Fúlvia. E o vosso?

SAGRAMOR

Sagramor.

*O vento agita as flores que
circundam a sepultura de Cecília.
Vendo-as estremecer, Sagramor estremece também.*

FÚLVIA

Mas porque é que tremeis?

SAGRAMOR

Por ver tremer as flores
Dêste pobre coval. Pois não ouvis como elas
Dizendo estão: — *Cruel, buscas novos amores,
Desprezaste Cecília, a pobre...*

FÚLVIA

imperiosamente:

Ide colhê-las!

SAGRAMOR

Quê? Colhêr estas flor's?... Roubar-lhe a sepultura?
Para quê?

FÚLVIA

¡Para ornar o ouro das minhas tranças!

SAGRAMOR

Ah! Mas isso seria um crime atroz...

FÚLVIA

Cândura!

SAGRAMOR

¡Não! não lhe roubo as flor's depois das esperanças!

FÚLVIA

Hesitais?

SAGRAMOR

Não precisa a vossa bela coma
De mais se embelezar com o que é dos defuntos...

FÚLVIA

*abrindo o manto e mostrando
o esplendor marmóreo dos seus
seios de deusa:*

{ E agora, se eu mandar que as apanheis?

*Vencido pela prestigiosa nu-
dez que o deslumbrava, Sagramor
colhe desvairadamente as flores
sepulcrais e oferece-as a Fúlvia,
que as aspira com sofreguidão.*

Que aroma!

Vamos! Vinde comigo... e dormiremos juntos...

*Fúlvia e Sagramor saem ale-
gremente do cemitério, de braço
dado.*

O COVEIRO

Cada raiz, cada verme
É um guloso e um biqueiro;
O que lhes vale é a sciênciam
Cá do mestre cozinheiro...



IV

Reclinada sobre um vasto divan de veludo escarlata, Fúlvia aperta lânguidamente as mãos de Luciano, seu amante.

LUCIANO

VAMOS deitar-nos, Fúlvia! A morte vem depressa;
Breve, para encostar esta pobre cabeça,
Terei, dum mausoléu na fria escuridão,
Em vez do teu regaço, as tábuas dum caixão...
¿ Não ouves soluçar meus inquietos desejos?
Sendo tão curta a vida e tão doces teus beijos,
Tão brando o teu cabelo e tão suave o teu peito,
Mais que loucura, é crime, enjeitarmos teu leito!

FÚLVIA

Se me apeteces, eu apeteço-te mais!
Deserta estou por teus abraços sensuais,
Por teus beijos febris e afagos de veludo,
Mas... espera um momento, amor, e terás tudo,
Tudo o que eu posso dar-te e tudo o que desejas,
Esta bôca e esta pel', — nata fresca e cerejas!

Mas... espera um momento. Um simples, que me adora,
 Deve estar a bater à porta. É esta a hora
 A que costuma vir. Alma cheia de amor,
 Atraente p'la sua inocência de flor,
 Dela me saciei por fim, aborrecida,
 Como o que, acostumado à turbulenta vida
 Das grandes capitais, onde o vício enxameia,
 Passado um mês, detesta a mais ingénua aldeia.
 Tem paciência, meu amor. Quando êle vier,
 Inventarei no ar um pretexto qualquer
 E despedi-lo hei. Depois, liberta e nua,
 ¡A arder de amor, serei inteiramente tua!

Passos na escada.

Some-te, êle aí vem!

A VOZ DE SAGRAMOR

fora:

Fúlvia! Fúlvia! Sou eu!

Luciano esconde-se; entra Sagramor.

FÚLVIA

Meu terno Sagramor!

SAGRAMOR

Fúlvia, meu lindo céu!
 Minha jóia, meu sete-estrôlo!

FÚLVIA

Amas-me ainda?

SAGRAMOR

Se te amo... ¡Cada vez te amo mais, minha linda!
Caiam rosas e estrélas a teus pés,
Seja-te a vida um delicioso encanto,
Que a alegria te vista, como um manto,
¡Acerque-se a ventura que antevês!
Falte-me a vista, fira-me a mudez,
Sejam meus olhos dois rios de pranto,
E exilem-me, se fôr preciso tanto,
¡Para que o céu te cubra de mercês!
Chore eu, de sangue, lágrimas sentidas,
Seja meu corpo um horto de feridas,
Queimem-me vivo, cuspam-me os mais vis:
Paciente, agüentarei penas tão duras,
E, no meio das minhas desventuras,
¡Serei feliz, sabendo-te feliz!

FÚLVIA

¡Meu lindo Sagramor, meu doce amigo!

SAGRAMOR

fingindo-se amuado:

Traíçoeira... falsa... má... Zangado estou contigo,
P'lo que ontem me fizeste...

FÚLVIA

O quê?

SAGRAMOR

Tremente e louco,

Ia a beijar as tuas mãos de opalas,

Quando tu me dissesse: *Espera um pouco...*
 E foste perfumá-las.
 Vaidosa!... como se preciso fôsse
 ¡Adoçar o que é já de si tão doce!

FÚLVIA

Eu, vaidosa?

SAGRAMOR

No Dia do Juízo,
 Quando o gládio brilhar de Jehovah,
 E um anjo louro do Paraíso
 Descer ao Vale de Josafat,
 Todos os mortos saïrão das covas,
 Apavorados, em confusão;
 Mendigos, reis, velhas e novas,
 Todos os mortos despertarão!
 Só tu, só tu não surgirás
 E em teu sepulcro ficarás.
 E um anjo então, indo buscar-te,
 Irá achar-te
 Pondo rosas e cravos nos cabelos,
 Brunindo as unhas, que da opala sâo a inveja,
 E pintando no queixo um pequeno lunar,
 — Com mês o que Deus te veja
 No desarranjo do despertar!

FÚLVIA

Que loucura!

SAGRAMOR

Disseste uma justa palavra.
 Tens razão: a loucura em meu espírito lavra.

Aquela taça que me deste um dia
 E que eu, amor, em tanto preço tenho,
 Enchi-a
 Com a prata das águas do teu banho.
 Bebendo êsse licor, fiquei borracho
 E depois doido. Vê a quanto montam
 ¡As penas dêste pobre coração!
 Vou recobrando o siso; e agora acho
 Que são bem verdadeiros os que contam
 Que o abuso do mel tira a razão...

FÚLVIA

¡Que amável que tu vens!

SAGRAMOR

*dando-lhe um ramo de lilases
 brancos:*

Bem! Façamos as pazes!
 E as bandeiras da paz serão estes lilases...

*Diante de um espelho, Fúlvia,
 erguendo os braços nus, põe os
 lilases no cabelo.*

Cada um dos teus braços, ó sereia,
 É uma cadeia!
 Nenhum tato conhece
 Cousa mais doce, nuvens ou cetim;
 Os da Venus de Milo, se os tivesse,
 Deviam ser assim!
 Assim... não! linda flor que te condóis
 Das minhas mágoas co' as carícias tuas,
 Não! não eram assim!... não há dois sóis
 Nem duas luas!

Não! não eram assim como os teus braços,
 Que me entreabrem o céu quando os contemplo,
 Nem a Deusa os perdeu, feita em pedaços,
 Nas ruínas do seu templo!
 Tendo um palpite horrendo,
 A Deusa bela
 Não os perdeu, partiu-os, antevendo
 ¡ Que a beleza dos teus rebaixaria os dela!

FÚLVIA

mudando sùbitamente de aspecto, passando de alegre a preocupada:

¡ Sinto-me, Sagramor, mais triste do que a morte!
 A caprichosa sorte,
 Que até aqui nos deitava em seus divans de arminhos,
 ¡ Manda-nos caminhar, descalços, sobre espinhos!
 À luz seguiu-se a treva,
 A lástima ao sorriso,
 E, como Adão e Eva,
 Fomos expulsos do Paraíso!

SAGRAMOR

Fala! O que aconteceu? Assustas-me, meu bem...
 O que foi? O que foi?

FÚLVIA

Meu pai e minha mãe
 Julgam-me casta e pura, e, nessa persuasão,
 Sem consultar sequer meu pobre coração,
 Destinaram-me um noivo e querem-me casar.
 Vê que destino o meu! que tormentoso azar!

Amando-te eu febril e delirantemente,
 Sem poder suportar o jugo impertinente
 Dum amor que não seja o teu dourado amor,
 Repeli êsse noivo, a quem tenho rancor,
 Que desprezo e que odeio, e que desde êsse dia
 Vingando-se de mim, os meus passos espia.
 O inimigo é feroz; tenho de acautelar-me.
 Na vizinhança vai um marulhante alarme,
 Um tredo murmurar sóbre os nossos amores,
 Serpentes infernais rastejando entre flores.
 Ora se êsse rumor, meu bem, chega aos ouvidos
 Do noivo-inquisidor, ficaremos perdidos,
 Ninguém nos salvará...

SAGRAMOR

Que hei-de eu fazer?

FÚLVIA

Fugir!

SAGRAMOR

Fugir? Antes morrer!

FÚLVIA

É forçoso partir,

É forçoso partir!

SAGRAMOR

¡Pois sim, mas vem comigo!

Partamos! Vamos! Vem!

FÚLVIA

Não posso, meu amigo.

SAGRAMOR

Já não me tens amor.

FÚLVIA

Ouve, amigo, e sossega.

Não te exalte assim. A surpresa te cega,
Mas em breve hás-de ver como tenho razão.
Peço-te: parte, vai...

SAGRAMOR

Partes-me o coração!

FÚLVIA

Confiante, escolherás um recatado asilo,
Onde possas viver ignorado e tranqüilo,
Certo do meu amor, que é todo, todo teu.
Depois, meu Sagramor, quando aclarar o céu,
Voltarás, colherás de novo as minhas flores,
E os meus beijos até te hão-de parcer melhores...
Quando voltares, ai! que lânguido alvorôço!
Não hesites, por Deus! suplico-te...

SAGRAMOR

Não posso!

FÚLVIA

com aspereza:

Não vais? E se eu mandar?

SAGRAMOR

com humildade:

Governas sobre mim...

FÚLVIA

apontando-lhe a porta:

Partel! Sou eu que mando!

SAGRAMOR

saindo:

Adeus!

FÚLVIA

fechando a porta:

Adeus. Emfim!

Estendendo os braços a Luciano, que reaparece:

Respiro enfim! A lesma era teimosa. Agora,
Sou tua, aqui me tens... e perdoa a demora.





V

Ao cair das fôlhas. Sagramor despede-se de Marta e Violante, que o fitam doloridamente.

MARTA E VIOLENTE

PORQUE é que nos deixas, amante inclemente?
¿Não é fino o ouro das nossas madeixas?
¿Não somos graciosas, quais palmas do Oriente?
Porque é que nos deixas?

Viste pedir-nos abraços e beijos,
De beijos e abraços sedosos te enchemos.
¿Porque é que nos foges e aos nossos desejos?
Que mal te fizemos?

SAGRAMOR

Os olhos das almas, ô lindas amadas,
Anseiam, deliram por ver cousas novas;
As cousas já vistas são cousas fanadas,
São trevas, são covas!

Meus olhos, sequiosos de ar novo, de viagem,
Ao pé de vós julgam morrer num desterrro...
Vós sois para os tristes a eterna païsagem
Que o preso está vendo p'las grades de ferro...





VI

O luar sobrenaturaliza a paisagem. Entre as brumas do rio, os salgueiros sucedem-se vagamente, como duas filas de fantasmas silenciosos, caminhando para o mistério.

SAGRAMOR

Os salgueiros estão ouvindo
A música do luar,
Suspensos, como dormindo,
A ouvir o luar e a sonhar...
Os salgueiros são altos, muito altos,
Mas não altivos,
¡E a lua branca não se cansa, não!
De lhes mostrar com maternal carinho
O bom caminho
Da renúncia e da resignação...
E os salgueiros entreolham-se pasmados
E pensativos...
Sob o cantante
E extasiante
Sermão da lua,
Todo o orgulho se agacha e se extenua...

E tudo é tão triste, tão baixo e sem glória,
Que eu na païsagem vejo a minha memória
A sonhar,
Sonhando ao luar...

*Ao longe, entre os salgueiros,
passam vagamente os vultos de
Cecília, Fúlvia, Marta e Violante.*

Entre os salgueiros, andam névoas brancas,
Enluaradas...

São os véus brancos, as túnicas brancas
Das minhas amadas...

¡Cecília, a ingénua, ela lá vem!
E a lua canta...
¡Fúlvia, Marta e Violante, ei-las também!

OS QUATRO VULTOS

agitando turíbulos apagados:

Nossos turíbulos de ouro
Frios estão!
Por mais que a gente os bafeje,
Nem uma sombra de aroma
Nos dão!
Esfomeados de perfumes,
Debalde olhamos em roda:
Nem uma brasa já temos,
¡E a mirra gastou-se toda!
Por alma dos nossos beijos,
Por alma do nosso amor,
Dá-nos brasas, frio amante,
Dá-nos mirra, Sagramor!

SAGRAMOR

Meu coração já não é redoma
 De aromas,
 Nem já é braseira quente
 De brasas ardentes.
 Não tenho brasas para vos dar,
 Não tenho incenso, não tenho mirra para vos dar...

Cecília, Fúlvia, Marta e Violante lançam angustiadamente os turíbulos ao rio, e desaparecem.

De Cecília os cabelos
 Eram novelos
 De ouro sem liga,
 E a sua testa, de prata antiga...
 Fiel e doce,
 Jamais achei quem fôsse
 Mais fiel e mais doce...
 Deixei de a amar, e a pobrezinha,
 Sempre submissa e calma,
 Ao ver-se expulsa da minh'alma,
 A meus pés se humilhou, sem um gemido,
 Mas transida de angústia e de abandono,
 Sorrindo a mêmbo, como o cão batido,
 Que humilde lambe os pés do dono.
 — Jamais esquecerei o olhar que me volveste,
 Cecília, à hora da partida...
 Triste olhar, que é, no peito onde resplandeceste,
 Como um punhal numa ferida.
 Fugi de ti; e a caminhar, meu lírio louro,
 Via-te sempre na despedida, timorata:
 P'las costas, torrentes de ouro,
 P'lo rosto, rios de prata...

Já longe, ouvi a tua voz humilde como a erva:
— Pára! contigo irei por caminhos de abrolhos;
Se não me tens amor, serei a tua serva,
¡Com meus cabelos limpares teus olhos!
Eu respondi: — ¡Não venhas, não, meu lirio louro!
E tu ficaste hirta, assombrada, timorata:
P'las costas, torrentes de ouro,
P'lo rosto, rios de prata...

Fúlvia, pérfida e impura,
Era uma cobra de desejos,
Em cujos beijos
Havia um mixto de carícia e mordedura.
Bruxa e vampiro, de fulgente nome,
Não tinha coração:
Depois de me beijar, um dia, escorraçou-me
Como a um cão.
Mas não posso esquecê-la!
Infernalmente bela,
Tão pronta em me cobrir de atrozes vilipêndios
Como em franquear-me o abril do seio tentador,
Nossas noites de amor foram grandes incêndios
¡Do mais perverso e delicioso amor!

Marta e Violante! Amor passageiro,
Sol pálido e ligeiro,
Quasi tão macilento
Como a lua de neve;
Sol de chuvosa tarde, alumiano um momento,
Das nuvens num rasgão que o vento fecha em breve.

Ah! Pudesse eu beijá-las,
Ditoso rei!
Beijá-las e abraçá-las
¡Tão docemente como algum dia as beijei!

Ai! mas agora,
Ó pobres vítimas do amor,
A minha bôca nessas bôcas, em que outrora
Tanta doçura achei, tanto viço e calor,
Agora,
Qual se beijasse inertes bôcas de granito,
Sofreria de certo a amargura humilhada
De quem folheia um livro escrito
Numa língua ignorada.
Inda vejo alvejar ao longe os vossos véus,
Inda ouço sussurrar de leve os vossos mantos,
Da minha alma nas outoniças alamedas;
Mas, para os olhos meus,
Vossos encantos
Frustes estão como os perfis de antigas moedas...



CANTO SEGUNDO

Quia dicis: Quod dives sum, & locupletatus, et nullius egeo: & nescis quia tu es miser, & miserabilis, & pauper, & cæcus, & nudus.

Apocalypse, cap. III, vers. 17.

Non est (falleris) hæc beata, non est,
Quod vos creditis, vita, non est,
Fulgentes manibus videre gemmas,
Aut testudineo jacere lecto,
Aut pluma latus abdidisse molli,
Aut auro bibere et cubare cocco.
Regales dapibus gravare mensas,
Et quidquid libyco secatur arvo,
Non una positum tenere cella.

T. PETRONIUS, *De vita beata.*



I

TRISTÍSSIMO, abatido,
Como um anjo expulso que se visse entre os mortais,
Sagramor chora o seu paraíso perdido,
Aterrando e afigindo os ecos com seus ais.

Sonhando, fôra rei, mas despertou mendigo,
Tem fome, êle que em sonho avassalara o globo,
Sem arrimo e sem lar, em vão procura abrigo,
¡E lá vai, pela noite, uivando como um lôbo!

No amor, onde buscara a suprema ventura,
Encontrou Sagramor as desgraças supremas:
¡A Tôrre de Marfim mudou-se em cripta escura,
Os lagos em paúis e as asas em algemas!

Os beijos que bebeu, vomitá-los quisera,
As bôcas que beijou não são rosas, mas chagas ;
E as mãos que amou, suaves como a primavera,
Vão-lhe rasgando agora o peito como adagas...

Quere chorar: não pode! As lágrimas acesas
 Queimam-lhe o coração, mas não chegam aos olhos,
 E, nesse coração, são ingénuas princesas
 Numa cisterna seca, ouriçada de abrolhos...

— *Sagramor! Sagramor! Desiludido amante,*
 ¡Olha que estás cavando a tua própria cova!
 ¿A quimera do amor não te magoou bastante?
 ¿Para que vais atrás duma quimera nova?

Buscas a esquia Felicidade?
 Desejas ser feliç? Que ingenuidade, a tua!
 Mais fácil te seria a vã fatuïdade
 De querer agarrar num manso lago a lua...

Mas Sagramor caminha noite e dia,
 Caminha sem cessar, sob o inclemente céu,
 A procurar em vão, numa ânsia erradia,
 O que buscou no amor e que o amor lhe não deu.

— *Felicidade, onde estás tu?* À cata dela,
 Lá vão seus olhos num fundo halo violáceo,
 Lá vai seu coração, ensanguentada estréla,
 Qual tísico pensando em fazer um palácio...

— *Felicidade, onde estás tu?* E o tempo corre...
 A alma de Sagramor, que o amor fez em farrapos,
 É uma trepadeira à busca duma tôrre...
 E êle lá vai, lá vai, entre o côro dos sapos...

Lá vai, lá vai, cheios de dor seus olhos lassos...
 E quando, sempre a andar, da lua à mansa luz,
 Num febril desespêro, abre os convulsos braços,
 ¡Sua sombra no chão representa uma cruz!



II

Um dia, ao despertar, Sagramor encontrou-se
Num palácio encantado... O seu leito é de plumas,
Pairam no ar a mirra e o cinamomo doce,
Chegam aos seus balcões as marinhas espumas.

Cai do teto, inflamando os espelhos estáticos,
Um fino orvalho de ouro... O chão esplende e cega.
Em pançudos, brutais turíbulos asiáticos,
Um perfume de harém, voluptuoso, fumega...

Chove ouro! Abrem-se astrais, glorioas galerias
Com aves do Equador e argênteas flor's polares;
Sobem perfumes... e nas reais escadarias
Dormem flavos leões e tigres familiares.

Sagramor é feliz: tudo, tudo isto é seu!
¡Nenhum tesouro real pode os seus igualar!
¡Seu dinheiro empilhado alcançaria o céu,
E, às ondas atirado, atulharia o mar!

Pisam ouro seus pés, chove ouro em seus cabelos,
E assim possui, feliz, tudo o que lhe dá gôsto:
Uvas, em março; p'lo Natal, morangos belos;
Camélias e romãs frescas em pleno agosto.

De Nero, scintilou nas infernais orgias
A taça por que bebe, uma enorme ametista,
E o prato em que êle come é o mesmo em que Herodias
A cabeça depôs de São João Baptista.

¡Nem o de Trimalcião vencera os seus banquetes!
De seus servos o andar segue o ritmo das harpas...
¡E o ouro cai do teto, alagando os tapêtes,
As lhamas, os cetins, as túnicas e as charpas!

A mirra sobe no ar em nuvens lisonjeiras,
O orvalho de ouro cai, fulvo, impalpável, fino...
No mosaico de côr, os pés das bailadeiras
Quais borboletas são num jardim levantino...

Sagramor é feliz. Em copada alameda,
Vai tranqüilo caçar, por tardes carinhosas:
A funda com que atira é de veludo e sêda,
E mata colibris com pedras preciosas.

O *haschich* e o ópio dão-lhe sonhos encantados,
Preguiçosas visões, langorosos torpores,
E o leite que êle bebe, em ciátos dourados,
Duma cabrinha é, que apenas come flores.

A sua vida flui constantemente nova,
Fazem-no rir os joviais anões tafuis...
Quando aperta o calor, manda soltar na alcova
Muitas e muitas mil borboletas azuis...



III

Mas cada vez chove mais ouro! Que riqueza!
Abrigo dessa chuva, altos toldos vermelhos
Cobrem seu vasto leito e sua lauta mesa ..
¡E no chão o ouro em pó chega já aos joelhos!

O oceano chora sob os marmóreos terraços,
As harpas vibram entre exalações do Oriente,
A mirra e o benjoim erram em fumos lassos,
E a chuva de ouro cai, silenciosamente...

E Sagramor nem já pode os olhos abrir,
Tão densamente desce o orvalho fino e louro:
Sente-se asfixiar, mal começa a dormir,
Nem já pode falar, co'os pulmões cheios de ouro!

Ah! como o irrita e cega essa teimosa chuva,
¡Essa ironia ardente, essa obsessão em pó!
Sua alma, eterna noiva e eternamente viúva,
¡Detesta o ouro, como as bôcas que beijou!

¡O ouro cresce no chão e chega já aos peitos!
 A voz de Sagramor esvai-se em ânsias roucas;
 Seus braços fazem no ar angustiosos trejeitos...
 ¡O ouro cai... o ouro cai... chegando quásí às bôcas!

¡Todos fugiram do palácio, apavorados!
 Convolso, Sagramor, fugir também pretende,
 Mas debalde se estorce, em gritos sufocados,
 ¡Entre a chuva que o cega e a inundação que o prende!

Vai morrer! O ouro astral, êsse amigo traiçoeiro,
 ¡Depois de o enfeitiçar, vai afogá-lo emfim!
 De súbito, porém, num rasgo derradeiro,
 ¡Um balcão alcançando, atira-se ao jardim!

Mas, no jardim, ai dêle! a chuva é torrencial!
 Já não é ouro em pó, são sequins e dobrões,
 É uma flava e cruel saraivada infernal,
 ¡Que faz rugir, de angústia, os tigres e os leões!

Sob êsse temporal de agressivas estrélas,
 Sagramor corre, cai, depois ergue-se exangue,
 E lá volta a correr, p'las avenidas belas,
 Mil vezes milionário, a suar ouro e sangue...

A suar ouro e sangue, êle lá vai aos gritos,
 ¡Amaldiçoando o seu desalmado tesouro!
 Seu jardim abandona, onde branquejam mitos,
 E eis que rompe a clamar, cheio de sangue e de ouro:

*— Por ouro, neste mundo em que reina a cubica,
 Tudo à venda se expõe com frenética usura:
 ¡A honra, a formosura, a inocência e a justiça!
 Mas com ouro, ai de nós! não se compra a ventura!*

*Não se compra a ventura! E o mais que nós compramos
Numa febre de posse, indómita e cruel,
Qual fruto enganador de excomungados ramos,
¡ À vista delicioso, é uma esponja de fel!*



CANTO TERCEIRO

...Nous avons vu des astres
Et des flots; nous avons vu des sables aussi;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

BAUDELAIRE.



I

*Na ilha de Lesbos. Saindo
de um bosque, Sagramor encon-
tra um velho Filósofo, no alto
de uma colina. Ao longe, as
ruínas de Mitilene.*

SAGRAMOR

AQUELAS ruínas de tão triste aspecto,
Tão triste e, ao mesmo tempo, tão solene,
O que são?

O FILÓSOFO

São o pálido esqueleto
De Mitilene...
Ali, onde hoje vês tristeza e ruínas,
Restos de estátuas, templos mutilados,
Vestígios de fantásticas piscinas,
Tudo entre as ervas, tudo aos bocados,
Ali floresceu já com seus palácios belos
Uma cidade, mãe de heróis e poetas,
Onde as matronas, de cigarra nos cabelos,
Tinham mãos de âmbar e olhos de violetas.
Mora o silêncio nessas ruínas consternadas,
E, passando por lá, os zéfiros ligeiros

Arrancam longos ais às liras penduradas
 Nos galhos dos loureiros...
 ¿ Não distingues além um jardim? Era nêle
 Que Safo ia chorar, amaldiçoando os céus,
 Quando a feriu, cruel,
 O cego deus...
 ¿ Nunca ouviste falar nos funestos amores
 Que apunhalaram a brilhante glória
 Da linda Safo com punhais de dores?
 Senta-te ao pé de mim: vou contar-te essa história.

*Sagramor senta-se ao pé do
 Filósofo, que prossegue.*

Alceu, das próprias Musas maravilha,
 Primeiro entre os primeiros,
 Ele, que os outros poetas vence e humilha
 Na perfeição dos dáctilos ligeiros
 E dos coriambos de alta majestade;
 Ele, que celebrara, em verso fulgurante,
 A visita de Apolo à hiperbórea cidade,
 E a sua entrada triunfante
 Em Delfos, entre os péans e o murmúrio
 Dos rouxinóis;
 Ele, que descrevera as manhas de Mercúrio
 Para roubar os apolíneos bois;
 Ele, o proscrito,
 Dos nobres corações sempre lembrado,
 Tendo voltado enfim do Egípto,
 Onde estivera expatriado,
 Onde fôra buscar um quieto abrigo,
 Fugido de tiranos e rivais;
 Um dia, ao pôr do sol, seguindo pelo cais,
 De repente encontrou Gorgos, seu velho amigo.

Abraçaram-se os dois... A tarde era de penas,
Vinham do alto mar triremes, bergantins,
E a viração trazia o riso das sirenas,
Que andavam a brincar com maviosos delfins...
E a Gorgos disse, amargurado, Alceu,
Que a desgraça tornara quási louco:
— «¡ Vê tu, amigo, que infortúnio o meu!
«Como se o exílio ainda fôsse pouco,
«Afastam-me dos meus! O meu irmão querido,
«Antiménides, que amo com fervor,
«Vive longe de mim, combatendo aguerrido
«Entre os soldados de Nabucodonosor.
«Prezo muito, é verdade, a resplandência
«Da sua glória, dos seus feitos de valente,
«¡ Porém a sua ausência
«Queima-me o coração crudelissimamente!
«E todo êste sofrer de tantos anos,
«Tantos tormentos, tanta desgraça,
«¡ Tudo por causa dos tiranos
«Que oprimem a nossa raça!
«De Melancros, Megalágyros, Myrsilo,
«Caiu por terra o duro poder,
«Mas, aíl quando eu julgava ver
«De paz um ciclo abrir-se áureo e tranqüilo,
«Eis que Pittacus surge e nos oprime,
«Sombrio e rude,
«Perseguindo a virtude
«¡ E deixando correr à rédea sólta o crime!».

Súbito, ao longe, uma voz se levanta,
Como um luar,
Prateada voz, que encanta e canta
Em prateado cantar...

— «É Safo!» exclama Gorgos.

E a voz doce

Toda de plumas, toda de prata
 Faz cerrar os olhos em volúpia doce,
 Numa doçura que arrebata...
 E as almas partem, fugindo,
 E vão deitar-se nessa voz, como num leito,
 Na voz que lança rosas sobre o peito
 Dos que a estão ouvindo...
 A ouvir o canto encantado,
 Até a lua pára lá em cima,
 E, esquecendo os tiranos, extasiado,
 Alceu caminha para a voz, que se aproxima...

Dias depois, por um amanhecer mui brando,
 No bosque de Afrodite, entre roseiras,
 Triste, o rosto cavado p'las olheiras,
 Alceu consigo mesmo vai falando:
 — «De Erimanto o sanhudo javali,
 «Da lagoa de Lerna o monstro aterrador,
 «São andorinhas ao pé de ti,
 «Cruel Amor!
 «O louro mel
 «É bem doce mas faz endoidecer,
 «Assim tu és, traiçoeiro ser,
 «Amor cruel!
 «Desde que os olhos meus viram os olhos
 «De Safo, amadas flores,
 «Se no sono procuro afogar minhas dores,
 «¡ É-me o leito mais doce unha enxêrga de abrolhos!
 «Não durmo, ando em constante desvario,
 «Gela-me o fogo, queima-me o frio....».

Ao fundo da avenida,
Num halo de beleza merencória,
Safo aparece, pálida, seguida
Por Atthis e Anactória.

Tristíssima, abatida, a tiritar,
Como velhinha envolta em roupagens molhadas,
Os seus olhos são dois naufrágios ao luar,
E os lábios seus duas rosas crestadas.

— «Safo!» murmura Alceu, «meu doce enlêvo,
«Ó mais doce que as uvas de Corinto,
«Quero falar contigo... e não me atrevo
«A dizer-te o que sinto...».

Mas Safo,
Derramando no ar o cinamomo puro
Do seu fumegante bafo,
Volveu-lhe assim, num tom bem duro:

— «Se os teus desejos fôssem nobres, belos,
«Não terias vergonha de dizê-los.
«Se coras, ao fitar-me, e hesitas em dizer-me
«O que trazes no peito envergonhado,
«É porque o teu desejo é imundo como um verme,
«E como um verme deve ser pisado.
«Se é o amor que te faz seguir-me a toda a hora,
«Por toda a parte,
«Estrangula êsse amor que te devora,
«¡Porque eu não posso amar-te!».

Alceu ia a falar, mas Atthis, suspirosa,
Disse-lhe com tristeza:
— «Pois não sabes que Safo, a desditsa,
«Ama Phaonte, que a despreza?».

E ao fundo da avenida,
Num halo de beleza merencória,
Safo sumiu-se, pálida, seguida
Por Atthis e Anactória...

Os dias, velozes potros,
Correndo foram, uns atrás dos outros...
Chegou o tempo da vindima. P'los vinhedos,
Os citaredos peregrinos,
Nas cítaras passando os ágeis dedos,
Cantam: *Ai Linos! Ai Linos!*
Correm lufadas soturnas,
Gretando o solo candente,
E as bôcas, sequiosamente,
Colam-se às bôcas das urnas.
As moças andam nos vinhedos,
E entoam hinos;
Canta a cigarra, e os citaredos
Cantam: *Ai Linos!*
Toda a gente da cidade
Anda nas vinhas cantando...
Mas nas desertas ruas da cidade
Vão dois vultos chorando e suspirando...
Desde que o sol se eleva no horizonte
Até que a lua prateia o céu,
¡Anda Safo a chorar e a chamar por Phaonte!
E por Safo suspira e chama o triste Alceu!
E é de cortar almas de algoz,
Troncos, penedos inanimados,
¡A suplicante, dolorida voz
Daqueles corações desencontrados!

Um dia, enfim,
Safo, a humilhada, a escarnecedida,

Tomando a sua lira de marfim,
 Disse, do Leucate, adeus à vida,
 E, em convulso chorar,
 Na morte procurando um sono doce,
 Lançou-se
 Ao mar...

Eis a história de Safo e Alceu.

SAGRAMOR

História triste,

Que deverá contar-se e recontar-se a quem
 Persuadido ainda está de que a Ventura existe
 No Amor, não suspeitando as garras que êle tem.
 Meu pobre coração, inocente ceguinho,
 Julgou achar no Amor o bem mais desejado,
 Mas atrás dêsse amor, trilhando agro caminho,
 Ensangüentou seus pés, por silvas foi rasgado.
 As fontes que eu busquei, para matar a sede,
 Umas tinham veneno e outras eram salobras,
 E, triste pescador, ao levantar a rêde,
 ¡O que nela encontrava eram limos e cobras!
 O Amor é, ao nascer, um astro numa vaga,
 ¡Mas depois é um punhal metido numa chaga!

O FILÓSOFO

¿És então um infeliz, um desgraçado?

SAGRAMOR

Engano!

A Ventura é agora em meu peito insubmissa
 Como uma excepcional rosa de todo o ano,
 ¡Cada vez mais cheirosa e mais cheia de viço!

Fui, é certo, infeliz; no Amor colhi só cardos,
E o Ouro, que adorei, asfixiou-me por fim;
Os meus dias, porém, que dantes eram pardos,
São hoje azuis: ninguém tenha pena de mim!
Passo a vida a viajar, livre, correndo terras,
Agora no Industão, logo em Constantinopla,
Continuamente a andar por campinas e serras,
Por cidades, sertões e oceanos de sinopla.
Tendo vencido o Tédio, o supremo inimigo,
Vivo liberto emfim do seu domínio atroz,
Debalde êle persiste em vaguear comigo,
Seu andar é de velho e o meu firme e veloz.
Quando vai a alcançar-me, opreso e em sobressalto,
Quando vai a alcançar-me, escapo-me, erradio:
Se vem atrás de mim no mar, à terra salto,
Se na terra me segue, embarco num navio.
Sou feliz! Sou feliz! Livre das mãos maldosas
Do Tédio, que anuvia o instante mais risonho,
A vida passo a ver cousas maravilhosas,
¡Mares, rútilos céus e cidades de sonho!
Na alma estrangulei todo o desejo vão,
Sou feliz, sou feliz! A vida é-me de mel!
Tenho um amigo que não me engana, êste bordão,
E uma espôsa afectuosa, a minha sombra fiel.
Se a tua alma, irmão, sangra, pisando abrolhos,
Põe os olhos em mim, usa do meu remédio:
Que o exemplo que te dou, ilumine os teus olhos,
Torna-te livre, viaja!

Adeus! Lá vem o Tédio



II

*Sagamor está sentado num
penhasco, à beira do mar Egeu.*

SAGRAMOR

SINTO-ME farto de correr mundo,
De caminhar...
Poço de mágoas, negro e profundo,
¡O duro Tédio vai-me afogar!

Debalde empreendo longas viagens
Maravilhosas:
Já não me encantam céus nem païsagens,
O Tédio ensombra todas as cousas.

O imprevisto não se renova,
Pobre desejo!
¡Nem sequer uma sensação nova!
¡Julgo ter visto tudo o que vejo!

Há na minh'alma certa païsagem
Bem dolorida,
Onde as angústias vão em romagem:
É a païsagem da minha vida.

Essa païsagem, que me desgosta
 E mete dó,
 Teimosamente, está sobreposta
 Nas mais païsagens por onde vou...

Nada mais vejo, forçado a vê-la:
 Ai, que obsessão!
 Sôbre os seus lagos nem uma estréla,
 ¡Nem nos seus ramos uma canção!

De vê-la sempre, tudo a meus olhos
 Já se transforma:
 Nos lírios vejo duros abrolhos
 Nos barcos leves, da tumba a forma...

Dizem-me às vezes: — *Olha, que doce
 Colina, esta,
 ¡Toda florida, como se fôsse
 No mês de maio um altar em festa!*

*Repara: andam em cada flor
 Cem borboletas!*
 Mas eu, olhando, triste, em redor,
 ¡Só vejo cruzes, só cruzes pretas!

Deus poderoso, se acaso existes,
 Tem dó de mim,
 Dó dos meus dias, que vivem tristes,
 ¡Quais leões presos em real jardim!

A fim de que êste peito friorento
 Viva e remoce,
 Dá-lhe um desejo nobre, violento,
 ¡E que resista, glorioso, à posse!

Como os ditames teus me consomem,
Como me abrasas!

¡Quero ser anjo, sentindo-me homem,
Quero ser homem, tendo umas asas!

¡Tem dó da minha triste indigência!
Vê: ando nu...

UMA VOZ

Tem paciência, tem paciência,
Todos na vida são como tu...

*Á flor do mar, aparece um
Tritão de olhos angustiados.*

O TRITÃO

Ondas, verdes irmãs com quem brincava dantes,
À flor dos verdes mares,
Parai, erguidas no ar, piedosas e expectantes,
¡Vinde ouvir meus suspiros e pesares!

*As ondas imobilizam-se em
volta do Tritão.*

Ingénuo como a flor que acaba de nascer,
Logrei horas de paz num passado já fôsco;
De corais me adornava, e o meu maior prazer
Era brincar convosco.

Vós me leváveis, lindas irmãs, em vossos ombros,
E em balanços de amor me acalentáveis,
E pelo sol, sedento de assombros,
Ia ao fundo do mar ver cousas admiráveis.

Ah!... o fundo do mar! Que país de esplendores!
Pólipos de ouro, madrepóricas ruas,
¡E os peixes a passar, com lanternas de côres
Nos olhos grandes como luas!

Eis que um dia, porém, um navio desponta:
Medroso, a contemplá-lo, entre vós me ocultei,
E na amurada vi, sentindo a vista tonta,
Uma linda rainha enleando um lindo rei.

Ai do pobre Tritão!... No campo de safira,
Sumiu-se a pouco e pouco a nave altiva e calma;
Mas o amoroso par ao amor me induzira,
E senti-me com alma!

E então ouvi cantar, muito ao longe, as sirenas:
— *Vem para aqui, e nunca mais nos deixes!*
Lindas, louras, as mãos de neve, e o olhar de penas...
¡Mas, da cinta p'ra baixo, ai de mim!... eram peixes!

Desiludido, fugi delas,
Sobre um delfim a galopar,
Que eu só queria humanas donzelas,
E as pobres sirenas são monstros do mar...

Esquecido de mim, que sou monstro também,
Homem e peixe, causador de pasmos,
Pus mais alto que a lua o meu sonhado bem,
¡E castigado fui com desdêns e sarcasmos!

¡Ai dos que querem agarrar no céu
A Ursa-Maior e o Sete-Estrêlo!
Aos Jasões nunca mais Medeia apareceu,
¡E o Dragão fulvo guarda o apetecido Velo!

Levado p'la ambição, do amor sofrendo o açoite,
As costas bordejei, onde, em tôrres de lendas,
Moram filhas de reis, de olhos cheios de noite,
Mimosas como rendas...

Para as tentar, nos búzios neptuninos,
Tocava, ao luar, músicas ternas, brandas,
E as Lindas assomavam às varandas,
A ouvir meus hinos...

— ¡Vinde, dizia eu, ao tritão que vos ama!
¡Como Vénus, tereis um coche com delfins!
Vinde! ¡As ondas são uma doce cama,
E são jasmíneiros cheios de jasmins!

Mas elas... não vinham! O meu amor firme
Debalde gemia: princesas geladas,
¡Formosas mas cruas, gostavam de ouvir-me
De ouvidos abertos, mas de almas fechadas!

Para tentá-las,
Semeava pérolas e conchas pela areia,
Se me viam, porém, quando iam apanhá-las,
De mim fugiam qual do sátiro a napeia...

Sacudido p'la dor, voltei para o mar alto,
Nos búzios celebrando as minhas mágoas,
E, a ouvir-me, serenava o vosso sobressalto,
Inquietas águas!

Voltei-me contra o céu, que é justo que se queixe
Quem vê tornar-se em pó a Tôrre da Ilusão:
— ¿Se sou homem, porque é que vivo como um peixe?
¿Se sou peixe, porque é que tenho coração?

Mas ao céu não chegava
A lacrimosa voz da minha dor sombria,
¡E emquanto a alma para a terra me levava,
Esta cauda de peixe às águas me prendia!

Certo dia, avistei a distância um navio,
De vós, ondas, cortando as prateadas ancas,
E avançando com brio
Na graça virginal das suas velas brancas.

Correndo ao seu encontro, uma Donzela vejo
Na proa: para ela ergo os meus olhos lassos,
E — doçura sem par! — sorrindo ao meu desejo,
¡Lá de cima a Donzela estendia-me os braços!

Ao navio trepei, de carícias sedento,
Mas ai! depressa vi, dobrando as minhas penas,
Que, dessa embarcação mentiroso ornamento,
¡A Donzela da proa era uma estátua apenas!

Os marinheiros riam em cima, em voz sonora,
Lançando-me farpões e capciosas rêdes;
Fugi, fugi, fugi... ¡E eis o que eu só agora,
Ó ondas que me vêdes!

Dois seres trago em mim, brigando em estranha guerra,
Com fúria carniceira:
¡Homem, vivo no mar, peixe, ambiciono a terra,
E amante, abraço um vão bocado de madeira!

Apiedai-vos de mim, ondas de prata ardente,
Sóciás das minhas apagadas alegrias,
¡Tomai-me em vossas mãos e, salvadoramente,
Arrojai-me de encontro às broncas penedias!

As ondas despenham-se, trágicamente, sobre o Tritão e arremessam-no contra um rochedo. Instantes depois, à flor das águas tintas de sangue, aparece o corpo despedaçado do monstro.

SAGRAMOR

¡Maldito sejas, Deus que torturas
Monstros do mar!
¡Sai das geladas criptas escuras,
Ó doce Morte, vem-me buscar!

Anda buscar-me, surge de lá,
Dêsse teu antro misterioso...
Leva-me, ó Morte! ¡bem vês, não há
Homem na terra mais desditoso!

UMA VOZ

Sofre submisso tua indigência,
Com fome e nu...
Tem paciência, tem paciência,
Todos na vida são como tu...



CANTO QUARTO

J'ai vu aujourd'hui la Gloire chez un
marchand de bric-à-brac: une tête de
mort couronnée de lauriers en plâtre
doré.

EDMOND & JULES DE GONCOURT.

La gloire. — J'ai cru longtemps en
elle; mais, réfléchissant que l'auteur du
Lacoon est inconnu, j'en ai vu la vanité.

ALFRED DE VIGNY.



I

*O gabinete de trabalho de
Sagramor. Pela janela aberta,
vê-se uma grande cidade com
suas torres, zimbórios e obeliscos.*

SAGRAMOR

Sou feliz, meu amigo: a Glória me deslumbrá!
Meu nome vive ainda um pouco na penumbra,
Mas em breve hás-de ver como é que um nome humilha
Os límpidos clarões da estréla que mais brilha!
Quero e hei-de vencer! Quando eu passar nas ruas,
Serei levado em triunfo, entre palmas e flores,
E princesas liriais virão meter-se nuas
Em meu leito, a tremer e a suspirar de amores!
Os próprios reis terão invejas venenosas,
Por me verem tão alto e tão perto de Deus;
Meus versos andarão nas bôcas mais formosas;
Hás-de ver, hás-de ver...

CRISTIANO

*que tem ouvido Sagramor
com um sorriso irónico:
Lê-me alguns versos teus.*

Sagramor abre uma pasta de manuscritos, donde tira duas largas fólias de pergaminho.

SAGRAMOR
lendo:

Depois do incêndio, a catedral ficou em ruínas.
Era, em vez de brocado. As lívidas aranhas
Fazem teia nas mãos das santas bisantinas...

No mosaico do chão medram plantas estranhas,
Tristes plantas de abismo... A humidade sombria
Veste de bolor verde as colunas e as peanhas.

Em frente dum vitral, uma Virgem Maria,
Cansada e lirial como a lua de agosto,
Com soluços acorda aquela ruínaria.

De estar sempre a chorar, tem dois sulcos no rosto;
Parece tísica, a morrer, a esmorecer,
E o seu olhar é um sino pálido, ao sol pôsto...

Sete espadas crueis dão-lhe acerbo sofrer,
Sem pedras, seus anéis conservam só o engaste,
Sua boca de flor diz assim, a tremer:

— «¿ Meu filho, meu Jesus, porque é que me deixaste
«Nesta igreja a cair, onde tudo apavora,
«Onde a lua é um fantasma e onde o sol é um contraste?

«Meu vestido de lhama um farrapo é agora,
«Sem gemas, minha c'roa, um planeta a apagar-se,
«E minha boca, vê! um cravo que descora...

«Já ninguém a meus pés vem humilde ajoelhar-se,
 «Rosas, ninguém mas traz, e doces orações,
 «Só tenho as dos ladrões que aqui vêm acutar-se.

«Ninguém me pede já doces consolações,
 «Bálsamo e paz para os febris desassossegos,
 «¡Sou agora, meu filho, a *Virgem dos Ladrões!*

«À fôrça de chorar, sinto os meus olhos cegos...
 «¡Eu, que o refúgio fui das almas soluçantes,
 «Roçada agora sou p'las asas dos morcegos!

«Que miséria! ¡E que lindo altar que eu tinha dantes!
 «Ah!... ¡os órgãos, o incenso, a mirra e o rosmaninho,
 «E os turíbulos de ouro e as cruzes com diamantes!

«Uma coruja fez em meus braços seu ninho:
 «Amei-a (¡as c'rujas são aves bem desgraçadas!),
 «E ajudei-a depois, com maternal carinho.

«Mas a ave triste, ao ver suas filhas criadas,
 «Fugiu com elas... Ai! ¡Todos fogem de mim,
 «Só não fogem de mim as minhas sete espadas!

«Jesus, meu bom Jesus! meu Jesus de marfim!
 «Tem dó de tua mãe! Repara, vê: ¡meus prantos
 «São rosários de dor: cada conta é um rubim!

«¡Tira-me, filho meu, dêste abismo de espantos,
 «Leva-me para onde, em vez de frio e vento,
 «Haja incenso, jasmins, dalmáticas e cantos!

«Tem dó de tua mãe! Tem dó do meu tormento!
 «Ah! Leva-me daqui! ¿Porque é que não me abrigas,
 «Tu, que és tão doce como um perfumado ungüento?

«Mas se é escrito que eu fique aqui, entre as urtigas,
 «Dá-me ao menos, que eu estou, meu filho, a tiritar,
 «Um manto novo: ¡o meu parece o das mendigas!

«E dá-me anéis também, e uns brincos e um colar,
 «Que os ladrões, muita vez, têm fome, coitadinhos,
 «¡E não acham ninguém a quem possam roubar!

«E dá-me flor's! Em vez de sêdas e de arminhos,
 «¡Dá-me lírios nupciais, miosótis côr do céu,
 «E, também côr do céu, a humilde flor dos linhos!»

Assim Ela falou... mas ninguém respondeu!
 Silêncio. Tudo em paz. Só o vento assobia...
 E Jesus? ¡É um ingrato, ou dorme, ou já morreu?

¡E a noite é triste como a alma de Maria!
 Passam morcegos no ar, silenciosamente,
 Passam fantasmas nos abismos da arcaria...

Mas, súbito! o luar irrompe, alto e esplendente,
 E, enchendo-se de côr no vitral de mil côres,
 Bate na Virgem-Mãe miraculosamente,

¡Bate-lhe em cheio e põe-lhe aos pés cestos de flores,
 Transforma em lhama astral seu manto e véu antigos,
 Dá-lhe brincos e anéis de vivos esplendores!

Da Virgem-Mãe nos olhos leais, leais abrigos,
 Canta a ilusão! E ei-la a clamar, entre grinaldas:
 — «Ó ladrões, ó ladrões! meus únicos amigos,

«¡Vinde, vinde roubar meus anéis de esmeraldas!»

CRISTIANO

*aproximando-se da janela, e
chamando Sagramor:*

Anda cá ver a glória.

SAGRAMOR

*debruçando-se da janela e
vendo passar na rua, sob a
chuva, um miserável cortejo
fúnebre:*

É o enterrro dum pobre.

CRISTIANO

Sim, dum pobre que foi o mais puro e o mais nobre
De quantos poetas há e haverá nesta terra.
O caixão que ali vai, tão desprezado, encerra
O cadáver do autor da *Canção das estrélas*,
¡Dêsse livro imortal cujas estrofes belas
São degraus pelos quais a alma sobe até Deus!
Esta noite, talvez scintilem mais os céus,
¡Mas na terra, vê tu, Sagramor, que indif'rença!
¡Buscando ouro ou prazer, ninguém na rua pensa
No poeta que ali vai! Fora os gatos-pingados,
Uma pessoa só, com olhos requeimados
Pelo chôro, acompanha o féretro: é a viúva,
Que, transida p'la angústia e transida p'la chuva,
Velhinha e rôta, sem o amparo dum amigo,
Segue o negro caixão, resolvendo consigo
Não regressar do cemitério à triste casa,
Porque, se resistir à dor que a gela e abrasa,
Tendo herdado sómente um glorioso nome,
¡O que a espera é morrer solitária e de fome!



II

*O gabinete de Sagramor.
Sobre a mesa de trabalho, uma
jarra com lilases, um busto de
Homero, livros, manuscritos.*

SAGRAMOR

O presente é-me hostil, cruel, mas o futuro
Saberá proclamar bem alto a minha glória,
¡E no bronze sonoro e no mármore duro
Meu nome triunfará dos dilúvios da história!

Se agora os meus irmãos quásí ignoram que vivo,
Empenhados a urdir emprêsas vis e fátuas,
¡Os homens de amanhã, num jubileu festivo,
Curvados passarão ante as minhas estátuas!

O BUSTO DE HOMERO

Glórias... ambição vã! Vaidade das Vaidades!
Glória... sonho infantil! Glória... mas para quê?
¡Desavindas estão por mim sete cidades,
Toda a gente me aclama... e bem pouca me lê!



III

Sagramor está sentado no seu jardim, à sombra de uma nogueira. Nos seus olhos passam de quando em quando vivos relâmpagos de angústia. Arimada ao seu bordão de pedinte, Sofia, velhinha corcovada e trôpega, aparece ao fundo e aproxima-se do poeta.

SOFIA

D_IZEI-ME, senhor, que espinhos
Vos estão a lacerar?
Vossos olhos que são dois oceanos cruzados
Por navios incendiados,
Vossos olhos, coitadinhos,
Precisam de descansar.

SAGRAMOR

¡Sofia, choro a ambição
Da glória, que me fugiu!
Meu viúvo coração
Morre de fome e de frio...

Ai! quantas ambições tenho visto fugir!
¡O amor, depois o ouro, as viagens e a glória!

SOFIA

A fim de vos distrair,
Vou contar antiga história.

Num jardim, onde os mármores pagãos
Tremiam brancos nos lagos,
E onde os amantes, dadas as mãos,
Passavam ledos, permutando afagos,
Uma erva de fôlhas lastimosas
E tristes como a sombra dum coveiro
Nascera entre os jasmins, as tulipas, as rosas
E os cravos dum canteiro.

Erva mais triste do que as tardes num destérro,
Daquelas flores entre a multidão,
Par'cia, coitadal um dobre de entêrro
Num domingo de procissão.

Os amantes a rir, como a semear sequins,
Vendo o alegre canteiro, iam colhêr
Tulipas, rosas, jasmins
E rosas, que eram bôcas de mulher.
Mas a erva malfadada,
Triste até mesmo quando o sol, d'ouro a vestia,
A erva desgraçada,
Ninguém a colhia...

Passaram tantos amantes
Que o canteiro ficou sem flores...
Tanta alegria dantes!

E agora tantas dores...
E nunca mais os amantes
Passaram por ali, arrulhadores...

E a erva então começou a cantar,
A cantar assim:

— «Que lindo rompe o luar,
«Ninguém me lamente a mim!

«Bem desprezada fui, mas... ai! que doce pêso
«Me foi êsse desprêzo!
«Minhas irmãs, coitadas!
«Eram mais lindas que eu...
«Por isso foram cortadas,
«Comigo ninguém mexeu...

«Os amantes as deram às amantes,
«Que as puseram vaidosas nos cabelos
«E nos seios arquejantes
«De lânguidos anelos...
«¡Mas no outro dia, ai delas!
«— Têrmo funesto de tão claras vidas! —
«Acordaram na lama das vielas,
«Pisadas, emmurchecidas...

«A beleza as matou, a beleza maldita,
«Que acaba por morrer entre as mãos dos que enleia.
«Ah! como é doce ter a cara feia,
«Quando a alma é bonita!

«Desprezada por todos,
«No desprêzo encontrei a salvação;
«Em vez de ser calcada em baixos lodos,
«Vivo pura na minha solidão.

«Em vez de andar de rastros,
«Humbilhada na lama,
«Recebo à noite a eucaristia com os astros,
«Em quanto um rouxinol por mim suspira e chama...
«E, para címulio
«Desta ventura na minh'alma acesa,
«Guardo dentro de mim, como dentro dum túmulo,
«O segredo da minha ignorada beleza...

«¡Feliz de quem é belo,
«Embora seja o único a sabê-lo!»

Quando, findo o verão,
O ruivo sol se fez mais brando e louro,
Morreu a erva desprezada... E viu-se então
Que tinha as raízes de ouro.



CANTO QUINTO

FAUST: Habe nun, ach! Philosophie,
Juristerei und Medicin,
Und, leider! auch Theologie
Durchaus studirt mit heissem Behmühl'n.
Da steh' ich nun, ich armer Thor!
Und bin so klug, als wie zuvor...

GOETHE.



A meio da sua biblioteca, curvado sobre uma vasta secretária de pau-santo, Sagramor folheia atentamente um livro de magia-negra, impresso, em caracteres góticos, sobre pergaminho. Confusamente, sobre as mesas, sobre as cadeiras e no chão, montes de infólios, manuscritos, caveiras, máquinas eléctricas, telescópios, microscópios, balanças de precisão, retortas...

SAGRAMOR

fechando o livro:

EM que estação do ano é que estarei?
Quantos são hoje? Quantas horas são?
Não sei... Não sei...
¡Tudo em volta de mim é treva e confusão!

Quando as almas são novas,
— Velhos poços cobertos de jasmins —
Quando, para os que estão longe delas, as covas
Parecem jardins,

Quando a aranha do desengano
Nos corações não tece ainda,
São quatro as estações do ano,
Qual a mais linda...

Primavera, verão, outono e inverno,
São quatro meninas
De olhar bem terno,
De mãos bem finas.

Os olhos duma são ingênuos firmamentos,
Os da segunda ruivos como a valeriana,
Os da terceira pensativos e cinzentos,
E os da última negros, de cigana...

Uma, em rústica avena, ensaia um hino,
Outra faz clangorar um clarim na amplidão,
Comove-se a terceira, à voz do seu violino,
E a quarta, sob a neve, agita um carrilhão.

E todas elas,
Com mãos fragrantes como flores,
Derramam lindas estrélas,
Lindas estrélas e amores.

Abril, caramanchão de rosas de toucar,
Julho, castelo de ouro em poente de rubim,
Outubro, casa de convalescença, à beira-mar,
Dezembro, tôrre de marfim...

Em abril ama-se com a alma,
E em julho ama-se com a bôca.
Em abril nascem lírios na alma,
E em julho nascem cravos na bôca...

Em outubro ama-se com os olhos,
Em dezembro mata-se o frio com abraços;
Em outubro passa julho pelos olhos,
E em dezembro vive julho entre os abraços...

E as quatro donzelas,
Com mãos fragrantes como flores,
Derramam lindas estrélas,
Lindas estrélas e amores,
Nas almas que olham para as estrélas,
Para as do céu e para as dos amores.

Ai das covas, porém, que já não são jardins,
¡Ai da alma que acordou viúva da ilusão!
Murcho o seu manto de alvos jasmins,
¡O poço volta ao que era, um buraco no chão!

A aranha do desengano
Põe-se a tecer nos corações:
Já não há quatro estações do ano,
Morreram as estações!
As estações conhecem-se p'las flores,
E as almas tristes só têm dores,
¡Que então são rosas de todo o ano!

Maio e janeiro, outubro e agosto,
É tudo o mesmo, é tudo igual:
¡Cai tanta neve em pleno agosto
Como na noite de Natal!

Ai! pobres almas cheias de sono,
¡Tristes, à espera do sono eterno!
Ai! tristes olhos cheios de outono!
Ai! tristes almas cheias de inverno!

*Lançando um olhar de des-
dém para os livros e instrumen-
tos que o cercam:*

Li tudo! ¡Aprofundei as sciências mais estranhas!
Meu fatigado olhar andou léguas e léguas
Nos livros que em redor de mim formam montanhas,
E com os quais travei um combate sem tréguas.
O vencido fui eu!

Desiludido emfim

Desta vida, cravei os meus olhos na morte,
Julgando encontrar nela a Tôrre de Marfim,
A Meca espiritual dos meus sonhos sem norte;
Enfastiado do amor, da glória, das viagens
E do ouro, foi então que eu, cego entre os mais cegos,
Fiz no mar do Mistério ingênuas, vãs sondagens,
¡Sem nunca o fundo achar daqueles fundos pегos!
Quis saber tudo, quis conhecer a Verdade,
Ansioso, interoguei teorias, cemitérios,
E afinal o que achei? Vaidade, só vaidade!
Só treva e confusão! Só nevoeiro e mistérios!
Nada, nada encontrou meu espírito insubmisso,
Que hoje grita e se estorce em doridos arrancos;
¡Passei anos a ler, e o que lucrei com isso?
Algumas rugas mais e mais cabelos brancos!
Ó Morte, irmã do Amor, derradeira ilusão,
És em mim como um astro a brilhar numa onda...
Quem és tu? Como és tu? Teus beijos como são?

UMA VOZ

ao longe:

¡Vai pedir, Sagamor, à fé que te responda!

CANTO SEXTO

Morrer... dormir... dormir! sonhar talvez! Ah! Aqui é que está o embraço. ¿Pois que sonhos podem sobrevir naquele sono da morte, depois de nos termos libertado dêste bulício mortal?

W. SHAKSPEARE.



I

Crepúsculo. Sagramor caminha vagarosamente por uma estrada fora.

SAGRAMOR

FUI-ME deitar no regaço de Alá
E tive sêde...
Fui-me deitar no regaço de Buda
E tive fome...
Fui-me deitar no seio de Jesus
E tive frio...

¡Religiões, palácios no ar, véus de incerteza,
Tôrres de fumo, tôrres de ilusão!
¡Só tu não mentes, só tu és clara, ó natureza!
¡Ó natureza és tu a minha religião!

Abraçando-se a uma árvore:

Minha irmã, minha irmã, que de dor te desfolhas,
E tens, querendo andar, presos ao chão teus pés,
¿Porque estás a verter êsse pranto de fôlhas?
¿O que foste, o que foste antes de ser o que és?

Cheio de pasmo, um Caminhante pára na estrada, a observar Sagramor.

O CAMINHANTE

Pobres daqueles que andam na vida,
Na vida escura,
Com a divina razão perdida,
¡Tristes feras a uivar nas landes da loucura!

SAGRAMOR

Não sou um doido, não! uma noite sem luar,
Uma barca sem leme... ¡Anda sentar-te aqui,
E atentamente escuta o que te vou contar,
Se queres ver, como eu já vi!

Caminhei, caminhei, até deixar de ver
Zimbórios, catedrais, mirantes e balcões;
Porém, ouvia ainda o cavo estremecer
Dos grandes carrilhões...

Carrilhões doidos! ¡Suas amplas badaladas,
Que à meia-noite, ou eram treze ou eram onze,
Iam atrás de mim, a correr p'las estradas,
Com sapatos de bronze!

Caminhei, caminhei até deixar de ouvi-las,
E, quando emfim deixei, já longe, de as ouvir,
Detinha-me, ao luar, sob árvores tranqüilas,
Vendo as fôlhas cair...

Por um poente de âmbar verde e nevoeiro,
— ¡Que linda tarde para a morte duma Santa! —
Entrei num burgo triste, arruïnado e trigueiro,
Como os da Terra-Santa.

¡ Que ar de miséria, que ar de luto e desconfôrto,
Que vozes tristes e que longes tão agrestes!
Chovia cinza... Tudo vago, tudo morto...
Tudo sombra e ciprestes...

¡ Que olhos cansados de chorar e olhar poentes!
¡ Nas frontes virginais, que ouro baço e tristonho!
E eis o que eu vi, como se andasse nas dormentes
Ondulações dum sonho:

Uma linda mulher, a estátua do sossêgo,
Amamentava brandamente um cordeirinho,
E outra limpava os olhos doentes dum cão cego,
Com farrapos de linho;

Todos andavam suavemente, mui suaves,
Com mês de magoar o lajedo do chão,
E um velho dava de comer a incautas aves
Na sua velha mão;

Crianças liriais, na pontinha dos dedos,
Lançavam beijos às montanhas mais distantes,
E outras iam dizer inocentes segredos
As fontes que o luar enchia de diamantes;

Pedras, árvores, cães, serpentes e cordeiros
Todos viviam sob um doce véu de afagos;
Ninguém apedrejava os chorosos ribeiros
Nem os serenos lagos...

E eu contemplava aqueles grupos nada humanos,
De pasmo e de pavor numa baça embriaguez,
¡ Como um homem que visse o mundo, aos vinte anos,
Pela primeira vez!

— «Filho de Babilónia (assim me disse o velho,
 Que dava de comer na mão às andorinhas),
 «Dá graças ao teu Deus, pois tens enfim um 'spelho
 «Na terra onde caminhas.

«Não é um sonho o que estás vendo com temor,
 «Desconfiado, a tremer, vestido de estranheza:
 «Não é um sonho, não! ¡Este excessivo amor
 «P'la triste natureza!

«As mulheres tratando os brutos como filhos,
 «Os homens que ali vês os troncos abraçando,
 «E as crianças beijando as rochas e os junquilhos,
 «Vivem! não estás sonhando...

«A natureza, vê! é o inferno das almas:
 «¡As árvores, as flor's, as penhas escarpadas,
 «Os sapos ao luar, os vinhedos e as palmas
 «São almas condenadas!

«Por isso, tu nos vês derramando carinhos
 «Sobre ervas, minerais e plantas infelizes...
 «¡Sofrem humanamente as pedras dos caminhos,
 «Os troncos e as raízes!

«Só vaidade! ¡A virtude é uma palavra vã!
 «Não julgues santa a caridade que exercemos:
 «Somos bons para que nos façam amanhã
 «O que hoje aqui fazemos».

Calou-se o velho... E então segui o meu destino,
 Por uma noite caliginosa, sem luar...
 E da terra subia um lacrimoso hino,
 Como se toda a terra estivesse a chorar.

Noite. O Caminhante afasta-se silenciosamente de Sagramor, que fica a olhar, absorto, a paisagem em sombra, donde sobem para o céu, sem estrélas, misteriosos murmúrios de dor.

AS ÁRVORES

Ai de nós! Ai de nós!... Inquietos vagabundos,
Inimigos da paz e da tranqüilidade,
¡Deixámos pai e mãe e fomos correr mundos,
Em plena liberdade!

Sob as neves e o sol, corremos terra e mar,
Vimos Memfis, Cartago, Atenas e Sião:
Mas agora, ai de nós! ¡Não podemos andar,
Prêgas ao chão!

Ai de nós! ¡Ai de nós, nestes bosques sombrios!
¡Marinheiros, largai as bússolas e as sondas,
Vinde cortar-nos, transformai-nos em navios,
E lançai-nos às ondas!

OS RIBEIROS

Ai de nós! Ai de nós! Fomos uns indolentes!
¡Preguiçosos, sensuais, quais feras levantinas,
Vivemos a dormir em leitos rescententes
Com lácteas concubinas!

Nosso país mais caro era a lânguida Pérsia:
Vencidos p'la indolência, andar era sofrer...
Mas agora, ai de nós! ¡morreu a doce inércia,
Vivemos a correr!

Vivemos a correr, — suplício duro e eterno! —
E nem sequer na morte adormecer podemos...
Ai de nós! Ai de nós! ¡Vem gelar-nos, inverno,
Para que descansemos!

OS JASMINS

Ai de nós! Ai de nós! Fomos uns luxuriosos!
Subjugando-as com o nosso olhar, violámos santas,
E pervertemos moças de olhos melodiosos,
Franzinas como plantas.

Mordemos seios, como quem devora lírios,
Calcámos corações, como quem pisa rosas,
E ensinámos subtis, inéditos delírios
Às lúbricas mucosas.

Mas agora, ai de nós! somos frios de gêlo,
Embora virginais princezinhas de lenda
Nos aspirem com gôzo e ponham no cabelo
E em decotes de renda.

Nesses decotes, ai! que angústias exaltadas!
Sofremos, ai de nós! ¡vencidos pelo frio,
Quais paralíticos de bôcas abrazadas,
Com muita sêde ao pé dum grande rio!

OS SAPOS

Ai de nós! Ai de nós! Ai de nós, pobres reis!
Tivemos sceptro e manto, arminhos e diademas;
Nossos dedos reais vestiam-se de anéis
Constelados de gemas.

Tivemos, para amar, tálamos de ouro, arcaicos,
 Palácios sôbre o oceano e jardins de altos buxos;
 A esmeralda e o rubim fulgiam nos mosaicos,
 Gorgolejavam no ar balsâmicos repuxos.

Mandámos enforcar crianças e velhinhos,
 Tremia a nossos pés a multidão, de rôjo...
 Mas agora, ai de nós! ¡no escuro dos caminhos,
 Causamos mês e nojo!

UM ROCHEDO

Ai de mim! Ai de mim! Meu nome foi Teodora!
 Lasciva imperatriz de olhos verdes, errantes,
 Mandava assassinar, ao despontar da aurora,
 Meus pálidos amantes.

Meu leito nupcial par'cia o de um bordel:
 ¡Dormi nêle com reis, com bispos e ladrões!
 ¡E que jóias, que anéis que eu tinha!... ¡e em cada anel
 Quantas scintilações!

Das vítimas o sangue, e os rubins — rubro banho! —
 Tingiram de escarlate as minhas mãos suaves...
 Mas agora, ai de mim! ¡em vez de jóias, tenho
 O excremento das aves!

OUTRO ROCHEDO

Ai de mim! Ai de mim! Ai de mim! Ai de mim!
 Heliogábalu eu fui! Amordacei o império!
 Nenhum mau me venceu! ¡Fui pior do que Caim
 E pior do que Tibério!

Martirizei, matei, por gôsto, heróis e poetas,
 Da luxúria ensaiei os gozos derradeiros;
 Mas agora, ai de mim! ¡ferem-me as picaretas
 Dos rudes cabouqueiros!

AS CISTERNAS SÉCAS

¡Sobre nós pesa o olvido, e êsse olvido nos mata!
 Poetas, num terreal assômo de vaidade,
 Tangendo liras de marfim, fomos à cata
 Da imortalidade.

Cantámos a mulher, os ruivos céos de julho,
 A doçura do luar e o travo dos adeuses...
 Mas um dia, ai de nós! ¡subjugou-nos o orgulho,
 E julgámo'-nos deuses!

Ai! ¡Agora, pagando êsse orgulho profundo,
 Nem já vemos com suas urnas as donzelas!
 ¡Evaporou-se a água, e temos cá no fundo
 Pedras em vez de estrélas!

MUITAS VOZES

Ai de nós! ¡Ai de nós, pobres almas doridas!
 ¡Senhor, fazei cessar nosso martírio atroz!
 Ai de nós! Ai de nós! Vêde as nossas feridas!
 Ai de nós! Ai de nós!

SAGRAMOR

Senhor! Senhor! Senhor! ¡Em que será mudada
 A minha alma pisada e rôta como um trapo?
 Em árvore? Em ribeiro? Em cisterna entulhada?
 Em rochedo ou em sapo?

Senhor! Encaminhai meu coração de poeta,
Tirai dêle, Senhor, tudo o que seja ruim,
E não me transformeis em cousa vil, abjecta...
Ai de mim! Ai de mim!





II

*Crepúsculo. Extenuado,
cheio de pó, Sagramor descansa
à beira de uma fonteinha rús-
tica. Ao fundo, os altos muros
de uma tapada real onde can-
tam pavões.*

SAGRAMOR

A alma de Amarú passou por cem mulheres
Antes de o animar,
Por isso nunca mais entre os humanos seres
Houve canto de amor que dos seus fôsse a par.
Como à forma da urna o líquido se ageita,
Assim a alma se ageita ao corpo em que asila:
Ora se expande, altiva, ora se encolhe e estreita,
No homem, no cristal, na árvore e na argila.
Dos corpos onde passa os instintos conserva,
Qual vinho que apreende os aromas da urna:
Se foi cipreste, antes de ser rasteira erva,
Essa erva será sombria e taciturna...
Assim, às vezes é luxuriosa e casta,
Doce como Jesus e má como os ladrões:
¡Tal como a viração que ao mesmo tempo arrasta
O cheiro dos jasmins e o das putrefacções!

{ Se a minh'alma acordasse, o que é que me diria
Dos corpos em que andou antes de andar no meu?
Mas, cansada de andar, de andar de noite e dia,
Cafú dentro de mim, caiu e adormeceu...

{ Se a minh'alma acordasse, o que é que me diria
Dos homens e regiões que o tempo sepultou?
¡Mas, se agora desperta, a pobre! desvaria,
Já se não lembra, não! das cousas que passou...

{ Se a minh'alma acordasse, o que é que me diria?

A ver se enfim a acordo, os cabelos lhe puxo,
Mas ela continua em funda letargia...
Chama ao longe por mim a alma dum repuxo...

{ Se a minh'alma acordasse, o que é que me diria?

*Saindo de uma aqinhaga e
encaminhando-se para a fonte,
aparece uma linda rapariga, de
olhos aqvis, firmando graciosa-
mente sôbre o quadril a base da
sua infusa de barro.*

A DONZELA

Boas tardes, senhor.

SAGRAMOR

depois de a fitar longamente:

{ Que decreto de Deus,
Que brumoso ditame
Me obriga a não tirar os meus olhos dos teus,
Embora te não ame?

Não te amo, não! Montes de neve nos separam,
 Não me possuis!
 Os meus olhos, porém, não se cansam, não param
 De olhar os teus, azuis!

Os meus olhos nos teus são dois mergulhadores
 Buscando, em lago triste,
 Um tesouro real, de ardentes esplendores,
 Que não existe...

Nada encontram, porém, não se arredam de lá,
 A procurar em vão...
 Não cessam de te olhar. ¿ Que mistério haverá
 Nesta atracção?

Que mistério! Em nossa alma há um grande nevoeiro,
 Onde ela própria se perde...
 Quem sabe lá? Talvez eu já fôsse um salgueiro,
 E tu um lago verde...

A Donzela afasta-se furtivamente de Sagramor, como de um doido.

CÔRDO DE VOZES FEMININAS

As águas não podem voltar para trás,
 Por isso lá correm cheiinhos de mágoas...
 Sigamos por lisas veredas de paz,
 Cautela! Cautela... que os dias são águas...

Entre as suas aias, encaminhando-se para a tapada, passa uma Princesa.

SAGRAMOR

Ó mais alva que o leite e mais gracil que as palmas,
¡Luz dos saraus reais, admiração das Fadas!
Se passas, musical, teus olhos pisam almas,
Como eu piso no chão as fôlhas desbotadas.

Teu duro coração é como certos cumes,
Sempre cheios de neve e onde ninguém subiu;
Todo o teu corpo exala os mais doces perfumes,
¡Porém a tua bôca é um incêndio que faz frio!

Por isso eu te consagro um silêncio culto,
Eu que só amo o que não deveria amar,
E vou atrás de ti, sem que vejas meu vulto,
Como também não vês a tua sombra ao luar.

¡Ai de ti, neve em flor! se um dia me escutasses,
Se acolhesses, sorrindo, os meus doidos desejos:
¡Meia hora depois, embora suplicasses,
Fugiria de ti, saciado dos teus beijos!

Caminha, pois, levando ingénuas almas presas,
Quais fôlhas presas do teu manto às sêdas lisas,
Calcando-me, cruel, sem saber que me pesas,
Como não pensas nos tapêtes, quando os pisas.

Mas... Ver-te hei a sonhar? Será ilusão louca?
Não! ¡Não foi a ilusão que me fez desvairado!
¡Vendo agora de perto essa irônica bôca,
Tive a estranha impressão de a ter já osculado!

Ah! ¡Reconheço agora o teu cabelo louro!
Não suponhas que estou a dizer desatinos:
¡Teus cabelos reais já me vestiram de ouro,
E os teus dois braços já me engrinaldaram, finos!

Sucede muita vez que as almas vagabundas
 Andam de corpo em corpo, em corpos semelhantes,
 ¡E assim, fonte lunar que com desdêns me inundas,
 Deslumbras-me hoje, qual me deslumbraste dantes!

Não! Não é ilusão! E agora recomponho
 Uma scena de amor que olvidado já tinha...
 Não! Não é ilusão! Não me perturba um sonho:
 ¡Desterra os teus desdêns... porque já foste minha!

Teus beijos musicais, de veludo vermelho,
 Sei-osinda de cor, ouço-lhes a cantiga,
 Tal como na memória apagada de um velho
 Passa, às vezes, a voz duma música antiga...

A Princesa e as suas aias desaparecem, entrando na tapada.

O CÔRO

ao longe:

As águas não podem voltar para trás,
 Por isso lá correm cheiinhos de mágoas...
 Sigamos por lisas veredas de paz,
 Cautela! Cautela... que os dias são águas...

*Junto de Sagramor, passa
 uma rapariguinha esfarrapada
 e descalça, mas estranhamente
 linda, conduzindo uma vara de
 porcos.*

SAGRAMOR

¡Abençoada pobreza, essa, que me faz ver,
 Pelos buracos do teu manto,
 Dêsse núbil corpinho o prestigioso encanto,
 Ingénuo e lindo ser!

Não foras pobrezinha como és,
 Tão pobrezinha como o meu desejo,
 Ai! ¡não veria, como agora os vejo,
 Descalços, os teus pés!

Cobrem as outras com brocados e escumilhas
 Seus corpos sem frescor e sem requinte;
 Tu, p'lo contrário, ó linda pedinte,
 Em farrapos escondes maravilhas.

É para ti um sol qualquer moeda de cobre,
 ¡Bizarra flor que na imundície medras!
 E, ai! ¡que tristeza, a dos teus pés nas pedras!
 Bem se vê que os teus pés não são de pobre...

E as tuas mãos! Quando elas virem jóias finas,
 Dos joalheiros nas montras esbraseadas,
 Devem assemelhar-se a velhas engelhadas,
 Vendo as bonecas com que brincaram quando meninas...

E guardas porcos! ¡Mas que encanto, se debuxas
 Um gesto no ar!... tão lindo, que eu não sei...
 ¡Talvez tu sejas filha dum rei!
 ¡Talvez tu fôsses roubada p'las bruxas!

E, atrás dos porcos, vais a fiar, ó pobrezinha.
 Magrinho e lindo espectro!
 ¡E o teu fuso parece em tua mão um sceptro!
 Ah! bem se vê que já foste rainha...

A guardadora de porcos desaparece no crepúsculo. A noite cai silenciosa e negra, sem um astro.



III

*Noite formosíssima de junho:
véspera de S. João. Ao longe,
no povoado, alegres descantes e
alegres sinos. Sagramor está
sentado à porta de um cemitério
rústico, em cujos ciprestes can-
tam rouxinóis.*

SAGRAMOR

D_ESCORÇOADO da vida,
À morte fui pedir o afago duma esp'rança,
Atrás da qual fôsse minh'alma dolorida,
Como um ceguinho atrás duma criança.

Se uma vida melhor na morte nos espera,
Será já bem menor desta vida a amargura:
¿ Que importa lá que a noite de hoje seja escura,
Se o dia de amanhã nos fôr de primavera?

Atrás dessa ilusão, dêsse almejado bem,
Pus-me a chamar Jesus, Maomet e o calmo Buda,
Fui a Meca, ao Industão, fui a Jerusalém,
¡ E a bôca da Verdade eternamente muda!

Um paraíso vi, de huris, dourado e vâo,
Um outro de anjos, de sorris gelado,
E um terceiro de paz, silêncio e quietação...
Mas de todos voltei taciturno e cansado...

E uma Esfinge clamou, deitada como os leões:
— «¡A aclara o Mistério, em vâo, em vâo te abrasas!
«Filho da Treva, vais à cata de Clarões,
«Queres voar, voar, voar!... e não tens asas!».

Mas então vi erguer-se uma tôrre gigante
Ao pé de mim,
E uma voz escutei, profética e vibrante,
Que me dizia, lá de cima, assim:

— «Fiquem cegos os cegos
«Se na cegueira acham prazer;
«¡Mas tu, que sofres em crueis desassossegos,
«Abre os teus olhos para ver!
«E os cegos fiquem cegos...

«Vamos, sobe! Os degraus da tôrre são floridos,
«E lá de cima aclaram-se os mistérios,
«Compreendem-se da Esfinge os trágicos gemidos,
«Toram-se de cristal teorias, cemitérios...
«Vamos, sobe! ¡Os degraus da tôrre são floridos!

«Lá de cima, ouvirás o soluçar das cousas,
«Verás as formas mil dos corações errantes:
«Ofélia e Beatris demudadas em rosas,
«Madalena a chorar nas fontes soluçantes...
«Lá de cima, ouvirás o soluçar das cousas...

«Lá de cima, verás a origem da tua alma,
 «Suas transformações, suas metempsicoses,
 «Como animou o herói, a flor, o tigre e a palma,
 «Até se transformar em urna de nevroses...
 «Lá de cima, verás a origem da tua alma...

«Lá de cima, verás bem clara a tua dor,
 «Alma cheia de fel, ó alma expatriada,
 «Como um homem do polo em terras do Equador,
 «Como árvore do Egipto em planície gelada...
 «Lá de cima, verás bem clara a tua dor...

«Vamos, sobe os degraus! Já vai alta a manhã...
 «Que os seus vivos clarões, ó Sagramor, te contem
 «Que te contem o que é que serás amanhã
 «E te digam também como existias ontem...
 «Vamos, sobe os degraus! Já vai alta a manhã...».

À tôrre me elevei. ¡E julguei, lá de cima,
 Que realmente a alma, a misteriosa! é uma
 Borboleta a voar, que um corpo e outro anima,
 Ontem, poeta a sonhar, hoje, floco de espuma.

Das cidades em pó, no pó sombrio e vâo
 Supus reconhecer meus passos já sumidos,
 Nas palavras de Job minha resignação,
 E nos poemas de Ovídio os meus tristes gemidos.

Mas a Dúvida enfim, que estivera a dormir,
 Veio abraçar-me, mal despertou...
 E então a Esfinge, com um trágico sorriso,
 Assim falou:

— «Deita-te e dorme! ¡Em vão corres como uma lebre,
«Para achar a Verdade, ó pobre aventureiro!
«Vai dormir, vai dormir! O sono tira a febre...
«¡A tua alma é uma cega, e a Morte um nevoeiro!».

E agora?... Agora, a mesma dor cruel,
O mesmo anseio, a mesma insónia, o mesmo alarme...
Repelido p'la Vida, a Morte me repele...
Onde acutar-me?



CANTO SÉTIMO

Quare non in vulva mortuus sum,
egressus ex utero non statim perii?

Livro de Job.



*Tarde de nevoeiro. Deitado
de bruços, envolto no seu manto
esfarrapado, Sagramor dorme
no alto de um rochedo talhado
a pique sobre um abismo, no
fundo do qual rugem águas
raiosas.*

SAGRAMOR

acordando:

O meu último amigo, o Sono, foi-se embora!
Ah! ¡Como fôra bom dormir um ano inteiro!
Sinto frio na alma!... ¡Acordei inda agora
E já distingo além o Tédio, o meu coveiro!
— Olá, coveiro! Então, vai adiantada a cova?
¡Não te esqueças de mim, tem dó da minha sorte!
Morto estou por dormir nessa almejada alcova...
Vamos, não pares, não!

Como será a morte?

Custará a morrer?

Que frio interior!

Julgo que há na minh'alma uma janela aberta,
E lá fora um tufão e o sinistro clamor
¡De cem lobos a uivar numa lande deserta!

Deixei traçado o meu caminho
 Com o sangue dos pés mortificados,
 E o meu manto real, de púrpura e de arminho,
 Rouparam-mo as silveiras, aos bocados...
 Minhas irmãs, as minhas ilusões,
 Morreram uma a uma
 Em afitas païsagens
 Cheias de bruma...
 Dei-lhes sepulcros, onde pus violetas
 E cruzes pretas,— desgraçado fim!
 ¡Vêde que estranha procissão de cruzes pretas
 Eu trago atrás de mim!

Por azinhagas e alamedas,
 Eram elas que me levavam para um cume,
 Que eu nunca vi...
 ¿Sem guia, como hei-de ir agora p'las veredas?
 ¿Cheio de frio, onde encontrar um doce lume?
 Deitei-me aqui e morrerei aqui...

Quando eu era ditoso,
 Tinha uma flauta, inveja dos pastores,
 Cujo falar melodioso
 Adormecia minhas leves dores...
 ¿Mas hoje como adormecer com trovas
 A minha dor infanda?
 Meus dedos, à força de abrirem covas,
 Já não sabem correr na flauta branda...

Dantes, sabia muitas rezas,
 E, se as dizia,
 Fugiam todas as tristezas,
 Todo o mal fugia...

¿Mas hoje como serenar meus ais doridos,
Cordeiros caídos nas garras dos leões?
Os meus beiços, à fôrça de gemidos,
Já não sabem rezar as doces orações.

Não sei cantar, não sei rezar,
Já não sei rezas nem cantigas,
As rezas suaves, as doces cantigas...
Já nem sei chorar! Já não sei chorar!

¡Que música de dor anda no ar cinzento!
Que aflita música de dores!
¡Ais das crianças dormindo ao relento,
E das espôsas dos jogadores!
Ais dos ceguinhas perdidos nos ermos,
Das grandes Rainhas que estão na pobreza,
Das noivas traídas, dos velhos enfermos...
Tristeza... Tristeza...
E o céu é todo feito de saúdade,
De dobres de entérro magoando as aldeias,
De lindas almas de donzelas feias,
D'almas de virgens que vão ser freiras contra vontade...
E a terra, olhando o céu crepuscular,
É como a viúva dum criminoso, a desdobrar,
Com mãos de cera, seu vestido de noivado
Muito velhinho, todo desbotado...

*O nevoeiro torna-se cada vez
mais denso.*

¿Onde estais, onde estais, doces dias azuis?
Chove cinza em minh'alma, e os seus balcões absortos
Olham sôbre extensíssimos paúis
Todos coalhados de cisnes mortos...

Tudo está paralítico e suspenso...
 ¿O que estará p'ra acontecer agora?
 Andam fantasmas entre o nevoeiro denso,
 E os sinos chamam, uns pelos outros, de hora em hora.

Os sinos chamam, uns pelos outros, de hora em hora,
 A tremer de pavor, como fracos meninos...
 ¿Quem andará a maltratar os sinos?
 ¿O que estará p'ra acontecer agora?

¡E o Tédio cada vez me martiriza mais!
 Embalde a minha bôca é uma nascente de ais,
 Embalde ameaço, embalde clamô, embalde grito,
 Embalde insulto o céu, em rasgos de precito,
 Embalde cuspo no ar maldições infernais:
 ¡O Tédio cada vez me martiriza mais!

Desejar...
 ¿Desejar o quê, se nada amo?
 O que hei-de eu desejar?
 E gemo e tremo e clamô,
 Sem um desejo ver que me seduza e atraia...
 E o Tédio é para mim uma deserta praia,
 Onde o oceano a rugir anátemas e adágios
 Vem trazer, com fragor, restos de mil naufrágios...

*Entre o nevoeiro aparecem,
 de súbito, estranhos quadros
 dissolventes, em que passam fa-
 tigadas e melancólicas figuras.*

SARDANAPALO

*vestido de mulher, passeando
no mais alto terraço do seu pa-
lácio:*

Ser mulher! ¡Ser mulher... eis todo o meu desejo!
Mas em vão me efemino e me visto de aromas:
Minha bôca parece um cardo, quando beijo,
Tenho barba, ai de mim! e olhai: não tenho pomas!
Piso rosas no chão, durmo com cem donzelas,
De repuxos, mandei fazer uma avenida,
O meu banho é prateado, à noite, p'las estrélas,
¡Mas a chuva do Tédio alaga a minha vida!

BELKISS

*passeando, resignadamente,
no jardim real de Sabá:*

Rainha de Sabá, de Axum e do Himiar,
Foi cheia de mistério e fausto a minha boda;
O sábio Salomão, que eu fôra visitar,
¡Desde a cabeça aos pés, beijou-me toda, toda!
Tenho em gaiolas de ouro as mais estranhas aves,
Tenho alqueires de anéis, perfumes, pedrarias,
Porém, neste jardim, entre arbustos suaves,
¡A cicuta do Tédio envenena-me os dias!

SALOMÃO

*aborrecidamente sentado no
seu sumptuosíssimo trono flan-
queado por leões de ouro maciço:*

¡Tudo é meu, tudo é meu, desde Thapsa até Gaza!
Tenho no meu harém trezentas concubinas,

Fiz um templo, que, ao sol, mais do que o sol abrasa,
 Muralhas levantei, aquedutos, piscinas...
 Violei Belkiss, a de olhos fundos como atlânticos,
 E Vaphres, mais delgada e esbelta que uma palma,
 Componho, ao doce luar, paráboras e cânticos,
 ¡Mas a sombra do Tédio ennegrece-me a alma!

CLEÓPATRA

*cingida por uma túnica, que
 parece feita de fumo resplandecente, acariciando António e
 bebendo um vinho precioso, à flor do qual nadam pérolas:*

Entre belos tritões e nereidas incautas,
 No Cydnus naveguei, em noites mornas, claras;
 Cada remo seguia a cadência das flautas,
 Fumegavam na proa as essências mais raras...
 Com António ensaiei as mais subtis luxúrias,
 Dissolvo em vinhos de ouro as pérolas de Ofir,
 Mas, ao adormecer, entre sêdas purpúrias,
 ¡Do Tédio ouço a canção... e não posso dormir!

CALÍGULA

vestido de Venus, com os cabelos polvilhados de ouro, contempla enfatiadamente as danças que os seus escravos executam ao som das harpas e das flautas:

Atravessei o mar num soberbo cavalo,
 Volúpias inventei, desconhecidas dantes;
 Aos pés da minha estátua, o mais pobre vassalo
 Sacrifica faisões e pavões rutilantes.

Ao meu Itacus dei eburnea mangedoura;
 Bebi até cair; violei minhas irmãs;
 Mas na minh'alma o Tédio anda a passear agora,
 ¡Desde o ocaso do sol ao raiar das manhãs!

FREI GIL DE SANTARÉM

*envolto numa simarra negra,
 passeando à beira do Sena, onde
 se miram as tórres e os zimbó-
 rios de Lutécia:*

Deixei o meu país de águas e laranjeiras,
 Onde eram sem encanto e estagnados meus dias;
 Em Toledo, encontrei sinistras feiticeiras,
 Com as quais aprendi evocações, teurgias;
 Do meu laboratório é sempre aberta a porta
 Ao Diabo, que tem nêle a sua sucursal ..
 Mas, aí! meu coração é uma negra retorta,
 ¡Em que o Tédio destila o seu licôr mortal!

O REI LUÍS II DA BAVIERA

*vestido de Lohengrin, pas-
 sando melancolicamente à flor
 de um lago, na sua gôndola real,
 puxada por um cisne branco:*

Místico Lohengrin, de armadura argentina,
 Um cisne leva minha gôndola nos lagos;
 ¡Rei-Virgem, trago um lis na minha cota fina,
 Odiando da Mulher os beijos e os afagos!
 Wagner leva-me a ver maravilhosos mundos,
 Onde habitam Wotan, Brünnhilda, Isolda e Freya,
 Mas o Tédio, a meus pés, abre abismos profundos,
 ¡E o Suicídio, lá no fundo, é uma sereia!

BAUDELAIRE

num jardim de flores venenosas, empurrando um carrinho de rodas, onde vai a sua amante, uma triste malabaresa paralítica:

Entre alucinações fantásticas de haschiche,
 Duma giganta aspiro aos beijos imortais;
 Dá-me o ópio oriental torpes de beliche,
 E numa tumba vogo em dormentes canais...
 Passo os dias a olhar o olhar fundo e distante
 Da que adoro... mas, ai! do Tédio a mão polar
 Fez a minh'alma irmã da minha pobre amante,
 Triste flor do Industão, transida, a ver nevar...

*Harpas distantes balbuciam
 uma dorida música de saudade.
 Vagamente, deslisa no ar o fantasma de Cecília.*

SAGRAMOR

¡Ó carinhosa, ó tímida, ó celeste,
 Ó maior de Todas!
 ¡As rosas que tu me deste
 Murcharam todas, murcharam todas!

¡Como nós fomos cônscios e puros,
 E que beijos de sêda, os teus e os meus!
 ¡E que sonhar de límpidos futuros,
 Tão cheios de ouro que lembravam céus!
 E o mar a nossos pés... e, às tardes, os navios,
 Partindo solenes como catedrais...

E os nossos... (que lindos, que lindos navios!)
¡Partiam também... mas p'ra nunca mais!
Depois... nem sei como isto foi... fugiu
Fugiu de nós o nosso amor de jaspe e luar...
Talvez fugisse nalgum navio,
Que as frestas da prisão deitavam sobre o mar...

Abandonei-te... E, a caminhar, meu lírio louro,
Via-te sempre na despedida, timorata:
P'las costas, torrentes de ouro,
P'lo rosto, rios de prata...

Já longe, ouvi a tua voz humilde como a erva,
— *Pára, contigo irei por caminhos de abrolhos;*
Se não me tens amor, serei a tua serva,
¡Com meus cabelos limpares teus olhos!
Eu respondi: — *Não venhas, não, meu lírio louro!*
E tu ficaste hirta, medrosa, timorata,
P'las costas, torrentes de ouro,
P'lo rosto, rios de prata...

E Babilónia apareceu-me alta e flamante
Com seus zimbórios, seus obeliscos de heresias,
¡Com bandeiras a arfar em jardins do Levante
E leões a dormir pelas escadarias!

Na velha catedral,
A Luxúria dizia missa,
Vestida de pontifical!
E, pelas ruas, andavam nuas
Lindas mulheres, vendendo beijos;
Doces e nuas, par'ciam luas,
Luas aos beijos!

Os sinos todos riam na altura,
Em convulsões,
¡E, a iluminar a noite escura,
Ardiam piras de corações!

Adormeci... dormi... sonhei... Sete Rainhas
Iam passando em seus andores,
Entre incensos e ladainhas,
Cheias de jóias, cheias de flores...
E mal me viram, com doce geito,
Desceram todas dos seus andores
E entraram todas para o meu peito,
Cheias de jóias, cheias de flores...
¡E o meu peito brilhava mais,
Cecília, que o teu cabelo!
Tinha no peito sete estrélas infernais,
Um sete-estrêlo!
Depois... ao despertar, mirei-me num prateado
Ribeiro, e estremeci, flor de alvas mãos inermes:
¡Sobre o meu peito de crucificado,
Uma chaga vertia sangue e vermes!
Ao pé de mim, em fria escarpa.
Gemia uma donzela ensanguentada,
Tendo nas mãos esguias uma harpa
Partida e desdourada...
Pobre donzela, estava leprosa!
Seu corpo, pelo qual tinham fulgido adagas,
Tornára-se uma cousa ignobil, monstruosa,
Um jardim de chagas!
Causando pena e horror,
Cada um dos seios com seu cancro era um vulcão;
E tinha damas de honor,
As moscas da podridão...

Perguntei-lhe: — *Quem és, que assim padeces,
Mártir sem palma?*
E a triste respondeu: — *Pois quê, já não conheces
A tua própria alma?*

E pôs-se a chorar... E quando uma estréla,
Brilhando e correndo, cruzava os espaços,
A pobre donzela
Morreu-me nos braços...

Abri uma cova bem funda e enterrei-a,
Depois de beijar-lhe, choroso, as feridas...
Rompeu o luar... e a lua era cheia
De pús e feridas...

E os meus olhos viam, da névoa entre as dobras,
Mãos, que me agarravam com aduncos dedos,
Nas árvores, forcas, nos ribeiros, cobras,
Nas estrélas, chagas, feras nos rochedos...

Ah! foi então, meu lírio louro,
Que me lembrei de ti, humilde e timorata:
P'las costas, torrentes de ouro,
P'lo rosto, rios de prata...

Ai! quem me dera voltar atrás,
Ao tempo que nos chora com seus ecos!
Ai! quem me dera colhêr um lilás,
Em vez de picar-me nos cardos secos!
Ai! quem me dera regressar à paz antiga
E amar-te com amor de jaspe e luar...
Mas tu deves ter sono, minha amiga,
E eu não tenho cama para te deitar...
E tu deves ter sêde, minha amiga,
E eu não tenho água para ta matar...

¡Ai o que somos e o que fomos! O que fomos?
 — Dois namorados, de olhar terno e terna voz,
 Que um dia vimos a colhêr lírios e pomos,
 Ao pé de nós...

Ouve-se ao longe o toque das Ave-Marias.

Ouves o *Angelus*, amiga? Vai-se o dia...
 ¡Assim fôssem com êle os meus cuidados!
 Ai! rezemos uma Ave-Maria
 Por alma dos dois namorados...

O fantasma de Cecília começa a diluir-se, a apagar-se, até que desaparece de todo.

De repente, escuta-se um murmúrio de vozes que se aproximam.

PRIMEIRA VOZ

¿O peregrino, que estás chorando,
 Porque é que choras?
 Anda comigo: rirão, cantando,
 As tuas horas!
 Anda, não tardes! Eu sou o Amor,
 ¡Quero dar asas aos teus desejos!
 ¡Por lindas bôcas, taças em flor,
 Beberás doces, macios beijos!

SAGRAMOR

Beijos? ¡Os beijos, vertigens loucas,
 Venenos são!
 ¡Desfolham rosas por sôbre as bôcas
 Mas abrem chagas no coração!

SEGUNDA VOZ

Aqui tens ouro, mancheias de ouro,
Toma! não chores...
Com os ducados dêste tesouro,
Terás palácios, jóias e flores...
Repara, vê
Como o ouro é flavo, como o ouro esplende...

SAGRAMOR

Ouro, p'ra quê?
A F'licidade, ninguém a vende...

TERCEIRA VOZ

{ Porque é que soltas queixas magoadas,
Com tão sombrio, dorido modo?
Vamos! Faremos lindas viagens...

SAGRAMOR

Pequeno é o mundo... já o corri todo...

QUARTA VOZ

Eu sou a Glória, génio jucundo
Do radiosso país solar...
Serás o poeta maior do mundo...

SAGRAMOR

Dizem que o mundo deve acabar...

QUINTA VOZ

Serás um sábio: ¡da minha estância
Verás em breve tudo aclarado!

SAGRAMOR

¡Se eu conservasse minha ignorância,
Não me veria tão desgraçado!

SEXTA VOZ

Eu sou a Morte conquistadora,
Mãe do mistério, mãe do segredo...

SAGRAMOR

Ah! não me leves... Ah! vai-te embora...
Tenho-te medo!

SÉTIMA VOZ

Eu sou a Vida! ¡Se de morrer
Tanto te assustas, dar-te hei mil anos!

SAGRAMOR

Por Deus! Já basta de atroz sofrer,
De desenganos...

MUITAS VOZES

¡Pede os mais raros, doces prazeres!
¿Queres ser astro, queres ser rei?
Vamos, responde! Dize, o que queres?

SAGRAMOR

Não sei... não sei...

Silêncio e treva.

COIMBRA,

Setembro de 1894 — Fevereiro de 1895.

ERRATA

Só agora, no momento em que vai findar a impressão dêste livro, se verificou que, por um duplo descuido da composição e revisão, foi suprimido um verso no 1.º volume das *Obras Poéticas* de Eugénio de Castro.

A pág. 35 do referido volume, onde se lê

Corta as unhas em bico, à guisa de punhais:
— ¡Chega mesmo a morder pedaços de veludo!

leia-se

Corta as unhas em bico, à guisa de punhais,
Para as roçar depois em sêdas e metais:
— ¡Chega mesmo a morder pedaços de veludo!

ÍNDICE

	Pág.
EUGÉNIO DE CASTRO	7
Un chapitre d'histoire littéraire	8
Premières œuvres	20
Poèmes dramatiques	50
Œuvres en prose	58
La dernière évolution lyrique	65
Epilogue	78

VII

SAGRAMOR

PRÓLOGO	93
CANTO PRIMEIRO	103
I	105
II	111
III	115
IV	121
V	130
VI	132
CANTO SEGUNDO	137
I	139
II	141
III	143

	Pág.
CANTO TERCEIRO	147
I	149
II	157
CANTO QUARTO	165
I	167
II	172
III	173
CANTO QUINTO	177
CANTO SEXTO	183
I	185
II	194
III	200
CANTO SÉTIMO	205
<hr/>	
ERRATA	221





*Desta edição fez-se uma tiragem especial
de 25 exemplares em papel Mezena,
numerados e rubricados pelo autor.*

ACABOU DE SE IMPRIMIR ËSTE
VOLUME, AOS VINTE E TRÊS
DIAS DO MÊS DE MAIO DE MIL
NOVECENTOS E VINTE E OITO,
NA IMPRENSA NACIONAL DE
LISBOA.



LVMEN
EMPRÉSA INTERNACIONAL EDITORA

RUA DO MUNDO, 116, 1.^o
LISBOA





PQ 9261

C4
CASTRO

E*OBRAS
FRONT SLOT
OF S.R. PUNCH

927 3

INSERT BOOK
MASTER CARD
FACE UP IN
FRONT SLOT
OF S.R. PUNCH

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

44023044-0



5720

